Il a été tiré de cet ouvrage

25 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 25.

DIXMUDE

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE

DES

FUSILIERS MARINS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Poésies complètes. *(Amour breton; le Bois dormant; le Pardon de la reine Anne; Impressions et Souvenirs.)*

ROMANS

Le Crucifié de Keraliès. *(Ouvrage couronné par l'Académie française.)*
La Double Confession.
La Payse.
Morgane.
L'Erreur de Florence.
Les Bonnets-Rouges.
Ventôse.
Passions celtes.
Le Pirate de l'île Lern.
La Théologale. *(En préparation.)*

CRITIQUE

Les Romanciers d'aujourd'hui.
Nouveau traité de versification française.
Racine. *(2 volumes.)*
La Littérature française au XIXe siècle, tableau général, 1800-1914. *(2 volumes.)*

ÉTUDES DIVERSES

Sur la Côte. *(Ouvrage couronné par l'Académie française.)*
Les Métiers pittoresques.
Fêtes et Coutumes populaires.
L'Ame bretonne. *(Trois séries.)*
(Prix d'ensemble Alfred Née. Académie française, 1908.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 21174.

Phot. *Excelsior*

LE DRAPEAU DES FUSILIERS MARINS

L5163d

CHARLES LE GOFFIC

DIXMUDE

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE
DES
FUSILIERS MARINS

(7 OCTOBRE-10 NOVEMBRE 1914)

Avec deux cartes et douze gravures

Quinzième édition

137328
28/12/15

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1915
Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A MON FILS

JEAN LE GOFFIC

Médecin au 3e Bataillon

du 1er Régiment de la Brigade des Fusiliers marins

INTRODUCTION

La louange, a-t-on dit, languit auprès des grands noms. Elle languit aussi auprès des grandes choses, et c'est par « la seule simplicité d'un récit fidèle » qu'on peut se flatter de ne pas trop les diminuer.

Ces grandes et belles choses accomplies par la brigade des fusiliers marins, le public, hier encore, les ignorait. Elles dormaient sous un amas confus de notes, de communiqués, de lettres de service, de schémas d'opérations, de correspondances particulières et d'articles de journaux : ce n'était pas une petite entreprise d'y porter la lumière, — la discrète lumière

qu'autorise dame Censure. Tout paraît simple, aisé, à qui les faits se présentent dans leur ordre logique et avec leur enchaînement régulier. L'historien qui « opère » sur une matière neuve sait ce qu'il en coûte pour y introduire ou, plutôt, y rétablir cet ordre et cet enchaînement. Et, avant de faire la philosophie de l'histoire, il faut commencer par écrire l'histoire (1).

On ne s'étonnera donc pas outre mesure de ne trouver ici que des considérations en rapport direct avec les événements. Les faits nous ont plus occupé que les idées. Et, en définitive, rien n'est perdu, puisque ce sont des matériaux tout préparés pour l'établissement de cette mystique de la guerre que le sombre génie de Joseph de Maistre avait entrevue,

(1) Qu'on nous permette de rappeler que *Dixmude* a paru dans les numéros du 1er et du 15 mars 1915 de la *Revue des Deux Mondes*, antérieurement à toute étude sur le sujet.

dont Vigny avait montré les effets en certaines âmes et qui sera demain notre religion nationale. On sent bien qu'un effort aussi rude, une tension aussi prolongée, un sacrifice aussi entier que ceux qui ont été demandés à la poignée d'hommes que voici, n'ont pu être obtenus par des moyens ordinaires. Il y a fallu un pacte spécial, un état de grâce particulier : le miracle n'était possible qu'au prix d'une étroite communion et, pour employer le mot propre, d'une véritable fraternité spirituelle entre la troupe et le commandement.

Si cette fraternité s'est observée dans toutes nos armes et sur presque tous les champs de bataille au cours de la lutte actuelle, peut-être ne fut-elle jamais aussi absolue que chez les fusiliers marins. Ils y étaient préparés sans doute. La mer est un champ de bataille perpétuel et l'on ne se sent guère moins à l'étroit sur un navire que dans une tranchée. La communauté du danger crée rapidement celle des

cœurs : pourrait-on concevoir autrement que les plus turbulents, les plus individualistes des hommes, transportés à bord, en soient les plus disciplinés? C'est le cas des Bretons. A Dixmude, encadrés par leurs officiers, gardant, avec l'habit, le langage et l'âme de leur profession, ils restaient encore marins. Il y avait d'ailleurs à côté d'eux des inscrits de tous nos quartiers maritimes, de Bayonne, de Toulon, de Dunkerque, etc. Et le bataillon du commandant de Sainte-Marie, formé à Cherbourg, contenait même un assez joli lot de natifs des Batignolles. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec trois ou quatre de ces « Parigots » : je ne conseillerais à personne de « blaguer » devant eux leurs officiers. Et il est vrai que, de ces officiers, si peu demeurent que la plaisanterie, huit fois sur dix, risquerait de ne frapper qu'une ombre. Les mots les plus profonds, les plus tendres, que j'ai entendus sur le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières m'ont été dits

par un fusilier de la rue des Martyrs, Georges Delaballe, qui faisait le coup de feu avec lui devant le cimetière, la nuit où ses mitrailleuses encrassées ne jouaient plus et où cinq cents Allemands, conduits par un major qui portait le brassard de la Croix-Rouge, se jetèrent à l'improviste sur nos tranchées.

— Mais pourquoi l'aimiez-vous tant? lui demandai-je.

— Je ne sais pas... On l'aimait parce qu'il était brave et qu'il avait toujours le mot pour rire... mais surtout parce qu'il nous aimait.

Voilà le secret de cette emprise extraordinaire des officiers sur leurs hommes, l'explication du miracle de cette résistance de quatre semaines, à un contre six, sous la plus formidable dégelée d'obus de tous les calibres qui ait arrosé une position, dans une ville littéralement déchiquetée, dont tous les immeubles flambaient et où, suivant le mot d'un corres-

pondant du Daily Telegraph, *il ne faisait plus ni nuit, ni jour : « il faisait rouge ». Quand les Boches eurent assassiné le commandant Jeanniot, ses hommes furent comme fous. Ils n'auraient pas pleuré davantage un père. On me communiquait récemment la lettre d'un petit Breton, Jules Cavan, blessé à Dixmude, soigné dans un hôpital de Bordeaux et qu'étaient venus voir les parents de l'enseigne Gautier, tué le 27 octobre dans les tranchées du cimetière.*

« Cher Monsieur, écrivait-il le lendemain à M. Dalché de Desplanels, vous ne pouvez vous douter combien votre visite m'avait pris au cœur... Le 19 octobre, alors que mon bataillon était à l'offensive, à Lannes, à trois kilomètres de Dixmude, je fus blessé à la cuisse par une balle. Je me suis traîné, comme j'ai pu, sur le champ de bataille, les balles tombant toujours à mes côtés. Je fis environ cinq cents mètres sur le champ de bataille et je gagnai la route. C'est

à ce moment que le lieutenant Gautier, m'apercevant dans le fossé, alors qu'il venait avec une section vers moi, me demanda : « Eh bien, « petit, qu'est-ce que tu as? — Oh! lieutenant, « je suis blessé à la jambe, et je ne peux pas me « traîner. — Tiens, monte sur mon dos! » Et il me porta dans une maison à Lannes, et il me dit ces mots, dont je me rappellerai toujours : « Reste là, petit, d'ici qu'on vienne te cher- « cher. Je vais faire prévenir les autos-ambu- « lances. » Puis il repartit au feu. Oh! le brave homme! »

Le brave homme! Jules Cavan fait écho à Georges Delaballe, le Breton au Parigot. Chez tous deux, c'est le même timbre cordial. Et parfois je me demande, penché sur ces ombres héroïques, lesquels furent les plus admirables, des officiers ou des marins? Quand l'enseigne Gautier reçoit l'ordre de remplacer le lieutenant de vaisseau des Pallières, enseveli par un obus dans la tranchée du cimetière où était déjà

tombé le lieutenant Eno, il lit clairement dans son destin; il dit : « C'est mon tour. » Et il sourit à la mort qui lui fait signe. Mais je sais une circonstance où, la mort ne voulant pas d'eux, des fusiliers la provoquèrent ; où, après s'être battus jusqu'à épuisement de leurs cartouches, cernés dans une grange, ne restant plus que douze avec leur capitaine, celui-ci, pris de pitié et sentant l'inutilité d'une plus longue résistance, dit à ses hommes : « Mes pauvres enfants, vous avez fait votre devoir. Il n'y a plus qu'à se rendre. » Et, pour la première fois, désobéissant à leur capitaine, ils répondirent : « Non! » Rien ne montre mieux, à mon sens, le degré d'exaltation sublime, de complet oubli de soi, où nos officiers avaient porté le moral de leurs hommes. Tels étaient les élèves qu'avaient formés ces maîtres d'héroïsme que souvent leurs élèves les surpassaient. Il y avait, il y a encore à l'hôpital de Trouville, un jeune marin breton du nom de Michel Folgoas.

Sa blessure est une des plus effroyables qu'on ait vues; il a eu tout un côté du corps raboté par un obus, qui tua, le 2 novembre, près de lui, un de ses camarades de tranchée. « Moi, explique-t-il dans une lettre, sur le coup j'ai été étourdi. Je suis revenu à moi et j'ai fait trois cents mètres sans savoir que j'étais blessé. Il a fallu que les frères me disent : « Mon Dieu! On t'a enlevé la moitié! » — Et c'était vrai. Va-t-il gémir, crier? Il plaisante : « Comme les Boches y z'avaient faim, ils m'ont pris un bifteck dans le côté, mais c'est pas gênant, du moment qu'ils ne m'ont pas tout pris. »

Tirez ce Michel Folgoas à six mille exemplaires : vous aurez la brigade. Cet enfer de Dixmude est un enfer où l'on « ne s'en fait pas », suivant le mot des Parisiens. Et les battues de lapins, la chasse aux lièvres roux d'Allemagne qui détalent devant l'armée d'invasion, les corridas de muerte *où nos Mokos ne crai-*

gnent personne pour estoquer à la baïonnette quelque pacifique bœuf flamand abandonné de ses propriétaires, des équipées moins recommandables et, d'ailleurs, sévèrement réprimées, dans les sous-sols des estaminets de Dixmude, certaine histoire de gueuz-lambick où l'on voit, en plein jour, par les canaux, deux Bretons ramener triomphalement à la godille, sous un harnachement de gendarmes belges, un tonneau de bière forte déniché Dieu sait où, au temps où la brigade, officiers compris, n'avait pour toute boisson que l'eau saumâtre de l'Yser, — cent et une fariboles du même genre, qui feront plus tard la joie des veillées, attestent que Jean Gouin (ou Le Gwenn, *Jean-le-Blanc), comme s'appellent entre eux les marins* (1), *ne perdait pas complètement le nord au milieu des pires vicissitudes.*

(1) « Quand on a passé dans les rues de Gand, elles étaient pleines de monde qui criait : « Vivent les Français ! » Dans la foule j'avais entendu un qui a

Une épopée donc, si l'on veut, ou, comme le proposait M. Victor Giraud, une « geste » française, telle fut Dixmude, mais une geste où l'héroïsme n'a rien de roide ni de compassé, où le naturel de l'homme de mer reprend à tout instant le dessus, où il y a du tonnerre, des éclairs, de la pluie, de la boue, du froid, des balles, des shrapnells, des marmites, des écrabouillements — et toute la jeune gaieté de la race.

Et cette épopée ne se termine pas à Dixmude; la brigade n'est pas restée l'arme au pied après le 10 novembre. Reconstituée par les dépôts, maintenue à l'effectif de deux régiments, elle connut d'autres fastes. Ypres et Saint-Georges la virent charger les bandes du prince Ruprecht après celles du duc de Wur-

crié : « Vive Jean Gouin ! » Celui-là les connaissait bien, les Jean Gouin. » (Lettre du fusilier F..., de l'île de Sein.) Le Gwenn, qui, par corruption, a donné Gouin, est un nom très répandu en Bretagne.

temberg. Dixmude n'est que le premier panneau du tryptique : sur l'ogive rompue de la noire capitale des Communiers, sur les fonds livides du plat pays nieuportais, la brigade, deux fois encore, inscrivit sa silhouette d'ouragan.

Mais, à Ypres et à Saint-Georges, les marins avaient derrière eux le gros des forces anglo-françaises; à Dixmude, jusqu'au 4 novembre, ils opéraient en enfants perdus. Et c'était le sort des deux Flandres qu'ils tenaient dans leurs mains. Un des combattants de Dixmude, le lieutenant de vaisseau Georges Hébert, a pu dire que les fusiliers avaient gagné là « mieux qu'une bataille navale ». Je ne reproche à cette déclaration que sa modestie. Dixmude, ce sont nos Thermopyles du Nord, comme le Grand-Couronné de Nancy fut nos Thermopyles de l'Est; les fusiliers ont été le premier et le plus solide élément de la longue défensive triomphante qui portera un jour le

nom de victoire de l'Yser, — victoire plus disputée et, si l'on veut, moins rayonnante que la victoire de la Marne, mais qui n'aura pas développé des conséquences moins heureuses.

On prête au généralissime un mot que lui-même a peut-être été tout surpris d'avoir à prononcer :

— Vous êtes, aurait-il dit aux fusiliers, mes meilleurs fantassins.

Arrêtons-nous sur ce mot si simple, tout militaire et qui fait pâlir les plus belles harangues. La brigade en restera éternellement décorée.

DIXMUDE [1]

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DES FUSILIERS MARINS

I

VERS GAND

Le 8 octobre au matin, dans la grisaille du petit jour, deux trains régimentaires se croisaient en gare de Thourout. L'un de ces

(1) Les sources auxquelles nous avons recouru pour l'établissement de cette relation sont de diverses sortes : communiqués officiels, rapports français et étrangers, etc. Mais la majeure partie de nos renseignements nous viennent de correspondances privées, rassemblées par M. de Thézac, le modeste et zélé fondateur des *Abris du marin*, de carnets de route obli-

trains contenait des carabiniers belges; son vis-à-vis, des fusiliers marins. D'une rame à l'autre on s'interpellait. Les carabiniers agitaient leur petit bonnet de police à liséré jaune et criaient : « Vive la France! » Les marins ripostaient par des vivats en l'honneur de la Belgique.

— Où allez-vous? demanda un officier belge.

— A Anvers. Et vous?

— En France.

Il expliqua que les carabiniers étaient des recrues de la Campine qu'on dirigeait vers nos lignes, pour compléter leur instruction.

— Vous les formerez vite, hein? dit un marin à l'officier.

geamment prêtés par leurs auteurs, d'enquêtes verbales près des survivants de Melle et de Dixmude. Le plus souvent que nous l'avons pu, nous avons cédé la parole à nos correspondants, avec le regret de ne pouvoir soulever l'anonymat que leur impose une consigne rigoureuse, mais, espérons-le, toute provisoire.

Et, montrant le poing à l'horizon :

— Et soyez tranquille, mon lieutenant. On finira bien par les avoir, ces fumiers!...

L'officier belge qui rapporte la scène, M. Édouard de Kayser (1), avait lui-même quitté Anvers dans la nuit. Il ignorait que la résistance était à bout de souffle, que l'évacuation des troupes avait commencé. Nos marins n'étaient pas mieux renseignés. Le contre-amiral Ronarc'h, qui les commandait, croyait mener sa brigade à Dunkerque : on lui avait donné huit jours pour la former et l'organiser sur le pied de deux régiments (six bataillons et une compagnie de mitrailleuses). Tout était à créer, les

(1) *Revue hebdomadaire* du 9 janvier 1915. Ce sont ces mêmes recrues que les derniers trains de fusiliers croisèrent en gare de Dunkerque. « 8 octobre, 16 heures. Arrivée à Dunkerque. Croisé la classe 1914 belge. Nombreux cris de : « Vive la France! » (Carnet de route de l'enseigne Gautier. — V. encore p. 7, note 1.)

cadres, les hommes, les services. Tâche ardue, compliquée par le défaut de cohésion des éléments de la brigade et les changements continuels de cantonnement (Creil, Stains, Pierrefitte, etc.). Mais l'idée n'était venue qu'assez tard de former des bataillons de marche avec nos marins. L'article 11 de la loi du 8 août 1913 permettait bien de « verser à l'armée de terre les inscrits maritimes en excédent aux besoins de l'armée de mer », mais les modes d'utilisation de ces contingents n'avaient pas été nettement définis : les affecterait-on aux formations existantes ou les constituerait-on en unités autonomes? Ce dernier parti, le plus raisonnable en l'espèce, qui ménageait la transition et, tout en rattachant l'inscrit maritime à l'armée de terre, lui conservait cet esprit de corps, un peu jaloux, mais dont le stimulant a tant de force sur les âmes, était loin de rencontrer un assenti-

ment général. Le ministre passa outre et fit bien. 70, les glorieuses leçons du Bourget et du Mans, lui avaient appris ce qu'on peut attendre de la coopération des marins avec la troupe. Quelque préparation y était requise assurément. Par définition, une marine est faite pour naviguer, ce qui explique qu'on y néglige un peu l'école de bataillon : les hommes habillés de frais, « capelés », comme ils disent, à la nouvelle mode, bérets sans pompon (1), vareuses remontantes et sans col, il fallait encore en faire des soldats ; si débrouillards que soient les marins, une certaine roideur de mouvements, dans les premiers jours, trahissait l'inexpérience de ces oiseaux de mer auxquels on

(1) On rétablit par la suite les pompons, jugés d'abord trop voyants : des confusions regrettables s'étaient produites et les bérets de nos hommes ressemblaient trop, à distance, aux « calots » des troupes allemandes.

rognait les ailes et qu'on engonçait par surcroît dans de grosses capotes d'infanterie. Presque aussitôt, d'ailleurs, la brigade ralliait le camp retranché de Paris (1) ; elle venait à peine d'y prendre ses cantonnements que son chef recevait l'ordre de la tenir prête à partir pour Dunkerque où se formait une nouvelle armée. Dunkerque n'était pas encore menacé : la brigade y pourrait achever son organisation. L'ordre portait la date du 4 octobre. Le 7 au matin, la brigade embarquait à Saint-Denis et à Villetaneuse avec ses convois.

« Nous sommes confortablement ins-

(1) Une partie des hommes s'y trouvaient déjà. « Durant des semaines nous avons mené la vie de bivouac dans le camp retranché [de Paris]. Marches et contre-marches pour habituer les hommes à la nouveauté du sac. Les jours glorieux de la Marne, nous les avons passés en réserve de deuxième ligne, sans rien voir. » (Interview du lieutenant de vaisseau G. Hébert, par R. Kimley. — *Opinion* du 19 décembre 1914.)

Phot. *Excelsior.*

FUSILIERS MARINS SORTANT DE LEUR DÉPÔT DU GRAND-PALAIS

tallés dans des wagons à bestiaux, note sur son carnet le fusilier R... A Creil, nous voyons des maisons brûlées par les Allemands. La nuit arrive; on cherche à dormir, mais on ne peut pas. Il fait froid. Nous grelottons dans les wagons. » Mais à la pointe des dunes, qu'on côtoie depuis Boulogne, voici un gros paquet de clarté violâtre, d'autres feux qui oscillent, verts et rouges, et la rude haleine du large : Dunkerque. Une surprise y attendait la brigade : les ordres sont changés; on ne descend pas et les trains de transport vont continuer « vers la Belgique, vers l'ennemi », sur Anvers pour préciser.

Les hommes trépignent de joie. A la portière des fourgons, leurs grappes se pressent, acclament la terre belge dans une envolée de bérets (1). L'amiral est parti dans

(1) « Dans toutes les gares la population est massée sur les quais. Des vivats s'élèvent et nos comparti-

le premier train avec son état-major. A Gand, dans l'après-midi du 8, il trouve sur le quai le général Pau qui arrive d'Anvers, où ce grand agent de liaison des armées alliées s'est rendu pour organiser avec le roi la retraite de l'armée belge (1). Le général lui apprend que la voie est coupée au-dessus de la ville et que les six divisions qui défendaient Anvers ont commencé de se replier sur Bruges : deux divisions sont échelonnées à l'ouest du canal de Terneusen, trois à l'est. Une seule division reste encore à Anvers, avec les 10 000 hommes

ments sont littéralement remplis de fruits, sandwiches, cigares, cigarettes. La bière, le café, le thé coulent à flot. Inutile de vous dépeindre la joie de nos mathurins qui s'imaginent être en Terre promise.

(1) D'après le major Pontus, le général arrivait, non d'Anvers, mais d'Ostende, où il s'était rendu « pour voir comment l'aile gauche française pourrait le mieux lier ses mouvements à ceux de l'armée d'Anvers, dont la retraite avait été organisée par l'état-major belge. » (Cahier du docteur L. F...)

des forces anglaises (1) ; la cavalerie belge couvre la retraite sur l'Escaut, au sud de Lokeren. Il n'est plus question d'entrer à Anvers, mais de coopérer à la manœuvre de repli avec les renforts anglais qui sont annoncés et les troupes de la garnison de Gand : l'ennemi, de toute évidence, va essayer de gagner dans l'ouest pour investir l'armée belge épuisée par deux mois de luttes incessantes et que talonnent le long de la frontière hollandaise d'autres forces venues d'Anvers. Mais, pour que cette manœuvre d'enveloppement réussisse, il faut d'abord qu'il prenne Gand et Bruges où il

(1) Une brigade de la marine royale et 6 000 volontaires de la réserve navale. Ces forces n'étaient à Anvers que depuis le 4 octobre où les avait précédées M. Winston Churchill : elles se battirent très bravement pendant les derniers jours du siège et furent un puissant élément de réconfort pour les troupes belges. Au cours de la retraite, qu'elles contribuèrent à assurer, une partie seulement d'entre elles furent rejetées en Hollande.

lui eût été si aisé de s'installer un mois plus tôt et qu'il a volontairement dédaignés, certain qu'il se croyait de les occuper à son heure sans brûler une amorce.

Dès la fin d'août en effet, le corps d'armée du général von Bœhn s'était avancé jusqu'à Melle, à quelques kilomètres de Gand. Bien qu'il n'y eût trouvé aucune résistance, Melle, disait-on, avait été pillée et brûlée en partie; les Allemands n'y avaient respecté que la distillerie où logeaient leurs troupes et qui appartenait à un Bavarois naturalisé. Pour prévenir une occupation effective de la ville, le bourgmestre de Gand, M. Braun, avait dû s'engager près du général von Bœhn à pourvoir au ravitaillement des troupes allemandes cantonnées à Beleghem. Contribution de guerre assez douce en somme. Mais on était de revue : à la date du 25 août, au lendemain de Charleroi, le kaiser eût cassé

aux gages, comme dûment convaincu d'imbécillité, un général qui se fût permis de penser qu'en octobre et à supposer qu'elle fût encore vivante, la France, dans les soubresauts de son agonie, aurait encore la force de distraire des unités pour les envoyer au secours de la Belgique. Il est certain, quoi qu'il en soit, que c'est à cette erreur de calcul ou à cette folle présomption que l'armée belge a dû son salut.

L'effort qu'il avait dédaigné de faire en août sur Gand et la Flandre occidentale, l'ennemi allait le tenter en octobre, après la chute d'Anvers. Les conditions ne semblaient pas avoir beaucoup changé. Gand, ville ouverte, largement étalée dans une plaine d'alluvions, au confluent de l'Escaut et de la Lys, qui s'y désarticulent en une infinité de canaux, est de tous côtés à la merci d'un coup de main. Pas de forts,

pas de remparts : pour arrêter l'ennemi, nous ne devons compter que sur les défenses improvisées. Les troupes de la garnison, sous les ordres du général Clothen, se réduisent à huit escadrons de cavalerie, une brigade mixte, une brigade de volontaires et deux régiments de ligne, et leurs effectifs sont bien amaigris. C'est assez cependant, avec nos 6 000 fusils, pour leur permettre de se déployer dans la boucle de l'Escaut et entre ce fleuve et la Lys, sur le front sud de la ville, qui semble particulièrement menacé ; si elle débarque à temps, demain, la 7e division anglaise renforcera le front, qu'il est inutile d'étendre davantage pour une défense toute provisoire, puisqu'on nous demande seulement de faire gagner une journée ou deux à l'armée d'Anvers. L'action sera chaude vraisemblablement : ni le général Pau, qui en a établi le dispositif, ni l'amiral Ronarc'h, qui doit

en supporter le principal effort, ne se font d'illusions à cet égard.

— Saluez ces messieurs, aurait dit à son état-major le général en montrant les officiers de marine : vous ne les reverrez plus (1)...

Le reste de la brigade a suivi de près l'amiral. Les derniers trains (2) arrivent à

(1) Cf. Jean Claudius, *la Brigade navale*. (*Petite Gironde* du 1er février 1915.)

(2) Ils étaient au nombre de sept. Le septième et dernier ne partit qu'à cinq heures du soir de Saint-Denis. Il emportait les deux grandes ambulances de la marine attachées à la brigade, les deux sections de mitrailleuses des régiments, formant corps avec ces régiments, et la compagnie autonome de mitrailleuses du lieutenant de vaisseau de Maynard (quatre sections de quatre pièces chacune ayant pour capitaines les lieutenants de vaisseau de Maynard, des Pallières, de Boucy et Cayrol) : au total trente-deux pièces fournies par la Guerre et montées sur de petits chariots de débarquement de la Marine. Ce train n'arriva à Gand qu'à onze heures du soir le lendemain et le débarquement de son matériel fut assez long. « Il est près de deux heures du matin lorsque la compagnie traverse

Gand dans la nuit. Toute la population est sur pied, acclamant les marins qui traversent la ville pour gagner leurs casernes respectives (1). Le lendemain, branle-bas à quatre heures et demie. On boit le «jus», et en route pour Melle, où les Belges nous ont préparé des tranchées.

la ville silencieuse. Cependant le bruit des petits chariots sautillant sur les pavés réveille plus d'un Gantois, car aux fenêtres on aperçoit des visages à demi endormis qui scrutent les rues. » (Cahier du docteur L. F...)

(1) La caserne Léopold, le Cirque et le Théâtre-Flamand. Les officiers furent logés, avec l'amiral, à l'Hôtel des Postes. « Je suis le compagnon de chambrée du lieutenant de vaisseau Martin des Pallières et, avant de nous coucher, nous nous défatiguons par une toilette générale, — notre dernière ablution pendant tout notre séjour en Belgique et assurément la dernière de mon pauvre camarade, tué à Dixmude. » (Cahier du docteur L. F...)

II

LA BATAILLE DE MELLE

Elle n'a pas autant souffert que nous le craignions, la petite ville dentellière, sœur cadette de Malines et de Bruges : les seuils n'y bruissent plus du froissement des fuseaux ; quelques maisons portent dans leurs orbites creuses, sur leurs façades noircies, les stigmates d'un commencement de martyre. Mais son pouls continue de battre et, autour d'elle, dans cette grande serre à ciel ouvert qu'est la banlieue gantoise, l'automne a rassemblé toutes ses magnificences florales : « Nous traversons des champs de bégonias superbes dans lesquels nous allons peut-être mourir », écrit le fusilier R... Mourir dans les fleurs, comme des jeunes

filles, l'étrange aventure pour des marins tels qu'on se les représente d'ordinaire, — en bourlingueurs d'océans aux faces cuites par l'embrun! Mais la plupart des recrues que voici ressemblent si peu à ce cliché! Elles ont des yeux clairs dans des visages à peine hâlés; les Marie-Louise n'étaient pas d'un âge plus tendre. Et comme, avec leur dandinement léger, ce je ne sais quoi de féminin et de coquet dans le précoce épanouissement de la vigueur musculaire, on s'explique le surnom que leur décernera la lourdeur teutonne, troublée comme à l'apparition de Walkyries adolescentes : *les demoiselles au pompon rouge* (1)!... L'amiral,

(1) « Ah! les bandits! Nous leur inspirons une terreur sans pareille. Aussi nous ont-ils surnommés « les oiseaux noirs », « les tirailleurs bleus » et puis « les demoiselles au pompon rouge ». Va pour les demoiselles au pompon rouge! En tout cas ils ont senti nos coups de crosse. » (Lettre du fusilier A. C..., du Palais.)

qui vient d'inspecter le terrain (1), confère sur place avec ses lieutenants : une fraction du 2e régiment (commandant Varney) ira se poster entre Gontrode et Quatrecht et laissera un bataillon en réserve au nord de Melle; une fraction du 1er régiment (commandant Delage) se portera entre Heusden et Goudenhaut et laissera un bataillon en réserve à Destelbergen. Lui-même garde sous la main, en réserve générale, au carrefour de Schelde, où il installe son poste de commandement, le reste de la brigade, soit deux bataillons et la compagnie de mitrailleuses. Les convois, sauf les ambulances sous la direction du médecin en chef Seguin, demeureront à l'arrière, aux portes de Gand. Précaution indispensable pour un repli rapide, mais que l'amiral entend bien n'exécuter qu'après avoir

(1) « De neuf à onze heures, reconnaissances. » (Carnet de route de l'enseigne Gautier.)

suffisamment étalé le choc de l'ennemi.

Grâce à nos renforts, les troupes belges ont pu donner toute l'extension désirable à leur front en occupant Lemberge et Schelderode. L'artillerie de la 4e brigade mixte, en batterie vers Lendenhock, tient sous son feu les débouchés de la plaine. Aucune troupe ennemie n'est en vue. Mais on sait, par les rapports des cyclistes belges, que les avant-gardes allemandes ont dépassé la Dendre. Nous n'avons que le temps d'occuper nos tranchées; en dernier ressort, s'il faut nous rabattre sur Melle, nous trouverons un épaulement tout organisé dans le talus de la voie ferrée, près du pont de la gare.

Anvers brûle et l'autorité communale négocie sa reddition : les forces anglaises et la dernière division belge ont heureusement pu quitter la ville dans la nuit; elles ont fait sauter les ponts derrière elles et, à

marche forcée, se sont portées vers Saint-Nicolas qu'elles ont atteint au petit jour. Elles espèrent gagner Eeclo à la brune. Mais déjà l'ennemi les relance : un parti de cavalerie allemande est signalé à Zele et près de Wetteren où il a traversé l'Escaut sur un pont de péniches; au hameau de Bastelœre, il s'est heurté aux avant-postes belges, dont l'artillerie l'a provisoirement arrêté; d'autres forces, plus au nord, poussent dans le pays de Waës jusqu'à Loochristi, à 10 kilomètres de Gand. Une partie de ces forces viennent d'Alost; les autres d'Anvers même; le gros de l'armée allemande demeure cependant à Anvers : nous ne pouvons qu'en marquer notre satisfaction.

Il est certain qu'un ennemi moins présomptueux ou moins amoureux de l'effet théâtral se fût jeté avec toutes ses disponibilités sur les derrières de la retraite :

celui-ci préféra faire une entrée tapageuse dans les rues d'Anvers, à midi, fifres sonnants, enseignes déployées (1). A la même heure, les troupes qu'il avait détachées d'Alost prenaient leur premier contact avec le deuxième régiment de la brigade (2). On les attendait et quelques salves bien dirigées suffirent à briser leur élan. Suivant l'expression d'un des fusiliers, les Allemands « tombaient comme des quilles » à chaque décharge. « Ça sifflait aussi autour de nos têtes », écrit un autre des combattants, qui exprime le regret de n'avoir pu « graisser »

(1) En fait cette entrée triomphale, suivie d'une revue à grand orchestre de l'armée d'investissement, n'eut lieu que dans l'après-midi du dimanche suivant. Mais l'observation subsiste : une partie seulement des forces allemandes se jetèrent, après avoir rétabli le pont sur l'Escaut, aux trousses de l'armée belge ; 60 000 hommes restèrent à Anvers.

(2) « Onze heures, placé mitrailleuses. Douze heures, reçu coups longs, balles, artillerie. » (Carnet de route de l'enseigne Gautier.)

à ce moment sa baïonnette « dans le ventre des Boches ». Ce devait être pour plus tard. L'ennemi revenait en force et le commandant Varney crut bon d'appeler sa réserve, remplacée aussitôt à Melle par un bataillon de la réserve générale. « Il y eut là, dit le docteur Caradec, un certain canon qui fut mis en batterie par les Boches à 800 mètres des tranchées : il n'avait pas tiré son quatrième coup qu'on lui démolissait attelage et servants. La pièce ne put être enlevée qu'à la nuit. » En général, du reste, le tir ennemi, sensiblement trop long, nous fit peu de mal au cours de cette bataille : la ville elle-même souffrit peu et trois obus seulement frappèrent l'église. Vers six heures, l'attaque s'arrêta. La nuit tombait; une brume légère traînait sur les champs et l'ennemi en profitait pour organiser la position; tout en faisant mine de se replier, il demeurait à proximité, occupant les bois, les

maisons, les haies, les « paillers », tous les obstacles du sol. Signes non équivoques d'une prochaine reprise d'offensive. Le commandant Varney, dont les contingents ont supporté le plus gros de la pression, ne s'y trompe pas et se tient sur ses gardes. Défense aux hommes de bouger : on mangera quand on pourra. D'ailleurs, on n'a rien à se mettre sous la dent. « Vers minuit seulement, dit le fusilier R..., je peux me procurer un peu de pain ; j'en offre à mon commandant, qui accepte avec plaisir. » La brume s'est dissipée, mais on n'y voit pas plus clair (1). Nuit noire partout, sauf sur Quatrecht, là-bas, où deux torches s'allument, des fermes qui brûlent. L'oreille tendue, on écoute. C'est un quart comme un autre qu'on fait sur terre au lieu de le faire en mer. Mais rien ne remue jusqu'à neuf heures. Brusque-

(1) « Le temps est froid, humide. » (Cahier du docteur L. F...)

ment, l'ombre se déchire : des obus à fusées lumineuses éclatent à quelques mètres des tranchées; l'ennemi a reçu des renforts d'artillerie; notre position va devenir promptement intenable. « Nous voyons les Boches, à la lueur des obus, qui se faufilent de tous côtés le long des haies et des maisons comme des rats. On tire dans le tas : on en abat à foison. Ils avancent toujours. Le commandant ne veut pas qu'on s'expose davantage : il donne l'ordre de lâcher Gontrode et de se replier un peu plus loin, sur Melle, derrière le talus du chemin de fer (1). » Dans le repli, nous perdons

(1) Fusilier Y.-M. J..., *Corresp.* Voir aussi la lettre du marin P.-L. G..., d'Audierne : « ... Alors là, voyant qu'ils venaient sur nous en nombre (ils étaient un régiment contre nous une compagnie), nous avons été forcés de nous replier 400 mètres en arrière, car nous ne pouvions plus les tenir. J'ai vu le capitaine d'armes tomber mortellement blessé et quatre hommes blessés quand nous revenions sur la voie du chemin de fer. Là, nous sommes restés pendant le jour et la nuit pour leur

quelques hommes. Mais la position est excellente. A 60 mètres des tranchées, nos mitrailleuses ouvrent « un feu d'enfer » sur l'ennemi, qu'on a laissé approcher. Une magnifique charge des fusiliers achève sa déroute. Il est quatre heures du matin. A sept heures, nos patrouilles signalent que Gontrode et Quatrecht sont évacués : les Allemands n'ont même pas pris le temps de ramasser leurs blessés.

C'est un soin dont se chargent pour eux les fusiliers, en allant réoccuper Gontrode et non sans profiter de l'occasion pour faire une rafle de casques boches (1). La bri-

tenir tête, faisant des coups de salve quand on les voyait s'approcher de nous, chargeant à la baïonnette. C'était beau de les voir tomber sur la plaine à chaque salve. Le feu cessa le 10, vers quatre heures du matin. »

(1) « Ce matin nous avons ramassé une belle collection de tués allemands, de 50 à 100 mètres de nos lignes. Nous avons quelques prisonniers. » (Lettre de l'enseigne Gautier.)

gade, entre temps, est passée sous les ordres du général Cappers, commandant la 7e division anglaise qui vient de débarquer à Gand où ses hommes ont été l'objet des mêmes ovations que nos marins. Ils leur ressemblent d'ailleurs. Eux aussi sont de race marine et s'en souviennent. L'œil clair, la démarche balancée, le fusil sous le bras ou tenu par le canon sur l'épaule à la manière d'une rame, ils défilent dans leurs uniformes couleur de goëmon, en sifflant le vieil air des *bogs* irlandais adopté par tout le Royaume-Uni :

It's a long way to Tipperary,
It's a long way to go...

« Il y a loin pour aller à Tipperary, il y a loin... » On y arrive sans doute en passant par Gand, car les *Tommies* n'avaient jamais été plus gais. Ces belles troupes, qui marchaient au feu comme elles se fussent ren-

dues à une joute d'aviron sur la Tamise, ne faisaient pas seulement l'admiration des Gantois : nos marins eux-mêmes se sentaient pour elles une tendresse inattendue ; l'ennemi héréditaire n'était-il pas devenu le plus solide de nos alliés? « Ce sont pour nous de véritables frères », écrira le lendemain à sa famille un marin du Passage-Lanriec.

Renforcés par deux de leurs bataillons et les troupes belges du secteur, nous avions ordre de tenir sur nos positions précédentes dans la boucle de l'Escaut. Mais vers midi, après la visite d'un taube, l'ennemi prononçait une si vive attaque sur Gontrode et Quatrecht qu'à la fin de la journée il fallait recommencer la manœuvre de la veille et se replier derrière le talus du chemin de fer. Du moins son offensive venait-elle une fois de plus se briser sur le glacis de cette redoute naturelle, défendue avec un remar-

quable acharnement par les trois bataillons du commandant Varney. Le reste de la nuit ne fut pas troublé ; la relève des tranchées se fit normalement au petit jour, et les hommes qui le désiraient purent assister à l'office. C'était un dimanche. « J'ai été à la messe dans une petite église très jolie, écrit le marin F..., de l'île de Sein. La journée a passé très bien. Le soir, après souper, on se couchait. A peine dans la paille : « Debout, tout le monde ! »

Nous battions en retraite, et il était temps. L'inaction apparente de l'ennemi pendant cette journée du 11 s'expliquait par son désir de tourner la position et de nous cerner avec toutes ses forces dans la boucle de l'Escaut (1). Sur les deux rives

(1) « Nous étions obligés de battre en retraite, car nous étions 6 000 contre 45 000 Allemands. » (Lettre du fusilier P.-L. G..., d'Audierne.) — [Évaluation toute personnelle, bien entendu, et donc sujette à caution.]

du fleuve, en aval et au sud, serpentaient de longues files grisâtres. Devait-on s'exposer davantage? Convenait-il de fournir à l'ennemi un prétexte pour bombarder Gand, ville ouverte, qu'il n'entrait pas dans nos intentions de défendre? Et l'objectif principal n'était-il pas atteint, puisque notre résistance des jours précédents avait donné plus de quarante-huit heures d'avance à l'armée belge? Le quartier général reconnaissait que nous avions rempli « sans défaillance » le mandat qu'il nous avait confié. Dès leur premier contact avec l'ennemi, les fusiliers marins s'étaient comportés avec la solidité, l'endurance de troupes éprouvées, en « vieux grognards », comme disait le fusilier R... A deux reprises, sous leur charge irrésistible, l'infanterie allemande avait plié (1). Ça promettait pour l'avenir.

(1) « Les Allemands étaient si près de nos tranchées, nous disait l'enseigne de Blois, que le commandant

Nos pertes étaient assez faibles cependant : une dizaine de tués, dont le lieutenant de vaisseau Le Douget, qui faisait le coup de feu dans la tranchée avec sa compagnie et qu'une balle avait frappé mortellement comme il se repliait vers le talus du chemin de fer, 39 blessés et un disparu, tandis que l'ennemi n'en avait pas été quitte, d'après le communiqué officiel, à moins de 200 tués et de 50 prisonniers (1).

Mauros engageait avec eux un dialogue à la façon des héros d'Homère. Brusquement nous entendons une grande clameur : « Tiens! disons-nous. Ils chargent. » C'étaient en effet nos marins qui, pour en finir plus vite, tombaient à la baïonnette sur l'ennemi. »

(1) « La brigade a été engagée pendant toute la journée du 9 et la nuit du 9 au 10 contre les forces allemandes, qu'elle a repoussées en leur infligeant de fortes pertes : 200 tués, 50 prisonniers. Les pertes françaises sont de 9 tués, 39 blessés, un disparu. » (*Communiqué officiel* du 12 oct.) D'après le *Temps* du 18, les pertes allemandes auraient été beaucoup plus fortes : « 800 Allemands tués. » — On s'étonnera, par ailleurs, des hésitations et du manque d'in-

Melle ne fut pas une grande bataille, mais c'était une victoire, « notre première victoire », disaient orgueilleusement les hom-

sistance de l'attaque ennemie mande. La raison nous en a peut-être été donnée par l'enseigne de Blois. « Les Allemands ne s'attendaient pas à une telle résistance, nous dit-il, et encore moins à nous trouver devant eux. Ils crurent à un *piège*. C'est ce qui paralysa leur offensive. Et cependant, étant donné la minceur de notre rideau, une attaque énergique eût tout emporté. Ils n'osèrent pas ; ils s'avancèrent à plusieurs reprises jusqu'à quelques mètres de nos tranchées, et toujours ils s'arrêtèrent. Nous les mitraillâmes à notre aise. Nos positions étaient loin d'être solides pourtant : sur le talus du chemin de fer, les tranchées consistaient en quelques trous creusés entre les rails ; le pont n'avait même pas été barricadé par le génie belge et rien n'eût été plus simple que de passer dessous. A la nuit, le commandant Conti m'ordonna de l'organiser. J'allumai une petite lanterne électrique de poche ; immédiatement des balles sifflèrent à mes oreilles : les Allemands étaient à vingt mètres du pont... et ils n'essayaient pas de passer ! » Cette opinion, du reste, n'est pas particulière à notre interlocuteur. Dans le carnet d'un autre officier, l'enseigne X..., je lis : « On avait ordre de tenir deux jours, on en avait tenu trois : soixante-douze heures. Les

mes, — le premier chant de leur Iliade. Et les troupes qui avaient remporté cette victoire voyaient pour la première fois le feu (1).

marins occupaient un front très considérable par rapport à leur nombre. Si bien que les Allemands ont encore été *bluffés*, comme pour l'histoire du train blindé. » (V. la note suivante.)

(1) Cependant la 6e compagnie du 1er régiment avait déjà pris contact avec l'ennemi et inscrit un petit succès à son actif. C'était avant que la brigade eût été concentrée dans le camp retranché de Paris. Ses éléments étaient dispersés un peu partout, à Saint-Denis, Bonneuil, Pierrefitte, Luzarches, Chantilly, Creil, Stains, où ils doublaient et quelquefois remplaçaient le génie dans la construction de ponts sur bateaux et palis. Il arriva ainsi que la 6e compagnie du 1er régiment, commandée par le lieutenant de vaisseau Pringuet, fut envoyée dans la direction de Montdidier pour vérifier l'état de la voie et réparer un pont. « Tandis que le train est arrêté près du pont, dit l'enseigne X..., on aperçoit une forte colonne de cavalerie allemande (dragons). Du train blindé on ouvre le feu. Hommes et chevaux dégringolent. Mais les dragons étaient appuyés par deux batteries d'artillerie qui se mettent en position. Heureusement, elles sont repérées à temps par un officier des équipages, Bonomet, le seul qui eût des jumelles. Immédiate-

Elles venaient des cinq ports, principalement de la Bretagne, qui fournit à la marine de guerre les quatre cinquièmes de ses effectifs. Et la majorité de leurs éléments, à l'exception de quelques brevetés fusiliers, étaient des jeunes hommes, des apprentis fusiliers de dix-huit à vingt ans (1), prélevés dans les dépôts avant l'achèvement de leur instruction, mais solidement encadrés par des gradés de la réserve et de l'active. Les officiers eux-mêmes, sauf les commandants

ment et à la stupéfaction des ingénieurs qui n'y comprennent rien, le train repart à toute vitesse. Quelques obus, dont un tomba sur la machine, nous tuèrent en route six ou sept hommes et en blessèrent quinze. Mais les Allemands évacuèrent quelques jours après trois pleins wagons de morts et de blessés. En outre ces dragons, qui venaient de Lorraine et avaient perdu tout contact avec leur armée, ne croyant pas possible qu'un train blindé fût lancé seul, sans soutien, arrêtèrent leur offensive et firent demi-tour. »

(1) Même de seize, comme ce jeune Yves Lebouc, de l'École des mousses, parti au front sur sa demande et blessé en relevant son capitaine.

des deux régiments (capitaines de vaisseau Delage et Varney), qui avaient rang de colonels, et les commandants des bataillons (capitaines de frégate Rabot, Marcotte de Sainte-Marie et de Kerros — 1er régiment; Jeanniot, Pugliesi-Conti et Mauros — 2e), appartenaient pour une bonne part à la réserve de la flotte. Singulière armée au demeurant, composée presque tout entière de recrues et de brisquards, poils follets et barbes grises. Il s'y voyait jusqu'à des novices de la Compagnie de Jésus, le P. de Blic (1) et le P. Poisson (2), qui servaient comme enseignes, et un ancien député radical, le Dr Plouzané (3), qui servait comme médecin. Les barbes grises ne furent pas les moins éprouvées au début de la campagne. On leur en a fait un reproche.

(1) Tué à Dixmude. Décoré de la Légion d'honneur.
(2) Blessé à Dixmude. Décoré de la Légion d'honneur.
(3) Décoré de la Légion d'honneur.

Si tant d'officiers sont tombés, ce n'est point par vaine gloriole, encore moins, comme on l'a laissé entendre, par ignorance du métier militaire (1), mais parce que les chefs doivent prêcher d'exemple et qu'il n'y a pas deux manières d'apprendre aux autres à bien mourir. N'oublions pas qu'ils commandaient à des recrues, sans homogénéité, sans expérience, presque sans instruction. Le moral d'une troupe dépend de celui de ses chefs. « Si vous allez ne parlant à personne, triste et pensif, dit Montluc, quand tous vos hommes auraient cœur de lion, vous le leur ferez venir de mouton. » C'était bien l'avis des officiers de la brigade et de celui-là même qui commandait le 2e régiment, le capitaine de vaisseau Varney, « toujours sur la brèche,

(1) Cf. Docteur Caradec, *la Brigade des fusiliers marins de l'Yser*. (*Dépêche de Brest* du 19 janvier 1915.)

au rapport d'un témoin, poussant à pied jusqu'aux premières lignes et aux postes avancés, les dépassant même, comme à Melle... Et il est vrai, ajoute ce témoin, qu'il était alors en auto-mitrailleuse, mais... sur le marchepied, complètement découvert, pour donner confiance à ses hommes (1). » Un des officiers de son régiment, le lieutenant de vaisseau Gouin (2), blessé au pied dans la même rencontre, refusait de se rendre à l'ambulance, tant que l'ennemi n'avait pas battu en retraite; l'enseigne de 1re classe Gautier (3), commandant un groupe de mitrailleuses, laissait arriver à 60 mètres une attaque allemande, « pour apprendre aux servants à ne pas gas-

(1) L'abbé Le H..., *Corresp. part.* Le 2e régiment fut seul engagé pendant les journées des 9 et 10 octobre.

(2) Tué à Dixmude.

(3) Tué à Dixmude.

piller leurs munitions », et, blessé à la tête, disait : « L'essentiel, c'est que mes 502 balles aient toutes porté. »

Aussi bien le chef de ces braves, le contre-amiral Ronarc'h, avait-il fait, sur d'autres champs de bataille, ses preuves de manœuvrier : le hasard ni la complaisance n'avaient dicté le choix du ministre.

L'amiral Ronarc'h est Breton (1) : son nom

(1) « Pierre Ronarc'h, né à Quimper en 1865, entré à l'École navale en 1880 (à quinze ans et demi); prend part comme enseigne à l'affaire des Grandes-Comores, où il est blessé; lieutenant de vaisseau à vingt-quatre ans, décoré à vingt-cinq. Aide de camp de l'amiral Courrejolles pendant la guerre de Chine (1900-1901), commandant le détachement français de la colonne Seymour, est le seul à ramener son détachement. Nommé capitaine de frégate, commande en second le *Duguay-Trouin*, vaisseau des aspirants. Capitaine de vaisseau à quarante-deux ans, reçoit le commandement supérieur des flottilles de contre-torpilleurs, torpilleurs et sous-marins de la 1re armée navale, poste créé à ce moment, très lourd, à tel point qu'à son départ le commandement fut partagé entre deux capitaines de

guttural et puissant équivaut à un certificat d'origine. Et l'homme se révèle exactement tel qu'on l'imagine d'après son nom et ce qu'on sait de sa race : physiquement, sur un corps ramassé, trapu, large d'épaules, une tête rude, volontaire, aux plans accusés, très fine cependant, même imperceptiblement ironique, avec ces yeux des Celtes, un peu voilés, qui semblent toujours regarder très loin ou en dedans ; au moral, et suivant l'expression d'un de ses officiers, « un ajonc de falaise, une de ces plantes de grand vent et de terre pauvre qui s'incrustent aux fissures du granit et qu'on n'en arrache plus, l'opiniâtreté bretonne dans toute sa force, mais une opiniâtreté calme, réfléchie, extrêmement sobre de manifestations extérieures et qui concentre sur son objectif

vaisseau. Promu amiral en juin 1914 et, presque aussitôt, appelé à former la brigade des fusiliers marins. » (*Corresp. part.*).

toutes les ressources d'un esprit merveilleusement apte à tirer parti des éléments les plus ingrats (1) ». Il est assez remarquable que tous les grands chefs de cette guerre soient des méditatifs, des taciturnes : l'opposition ne s'est jamais tant accusée entre l'action et la parole. Par ailleurs on a fait observer qu'il était peut-être dans la destinée de l'amiral Ronarc'h, — marin « très distingué » pourtant, puisque c'est son commandement des flottilles de la Méditerranée qui lui a valu ses étoiles et qu'il est l'inventeur d'un drague-mines adopté par la marine anglaise, — de combattre surtout « comme un soldat de la Guerre » : lieutenant de vaisseau et adjudant-major du commandant de Marolles, il fait partie de la colonne Seymour envoyée au secours des légations européennes que les Boxers

(1) Docteur L. G..., *Corresp. part.*

assiègent dans Pékin. La colonne, trop faible, bien que composée de marins des quatre divisions navales européennes stationnées dans les eaux chinoises, est obligée de se replier en toute hâte vers la côte. C'est presque une déroute, au cours de laquelle les détachements des divisions alliées perdent un grand nombre d'hommes et toute leur artillerie de débarquement. Seul de la colonne, le détachement français ramena la sienne. Les galons de capitaine de frégate récompensèrent l'auteur de cette belle manœuvre stratégique : il avait trente-sept ans ; promu le 23 mars 1902, il était l'officier le plus jeune de son grade. A quarante-neuf ans, avec sa moustache grisonnante et son « bouc à l'américaine », c'est aujourd'hui encore le cadet de nos amiraux.

III

EN RETRAITE

Comment allait se faire le « décrochage » ?

L'opération semblait assez délicate. On se sentait épié de tous côtés par l'ennemi. L'ordre du général Cappers portait de se dégager par une marche de nuit et de gagner Aeltre, au croisement des routes de Bruges et de Thielt. Très méthodique, très précis, favorisé par les dispositions que l'amiral avait prises en vue de son exécution, le repli commença : nos convois d'abord ; puis, une demi-heure après, nos troupes, que les unités anglaises remplacèrent momentanément sur leurs positions. En traversant Gand, note le fusilier R...,

« nous sommes acclamés de nouveau, d'autant que quelques-uns ont pris des casques prussiens et les montrent. L'enthousiasme est indescriptible ; les dames surtout nous font fête. » La douce Belgique nous avait gagé son cœur : elle ne nous le retire pas, même quand nous semblons l'abandonner. Couverts par la division anglaise, qui nous suit à deux heures de distance, nous franchissons Tronchiennes, Luchteren, Méerendré, Hansbeke, Bellem : une rude traite de huit lieues, par un clair de lune glacé, avec des haltes de dix minutes à chaque étape (1). Les autos de la brigade roulaient à vide, tous les officiers, jusqu'aux plus vieux, s'étant imposé de marcher au pas de leurs hommes. Ce ne fut qu'au petit jour levé qu'on parvint à Aeltre. La brigade

(1) Lettre du fusilier Y. G..., du Guilvinec. M. Raoul Blanchard nous écrit qu'il y a exactement 31 kilomètres de Melle à Aeltre, 13 d'Aeltre à Thielt.

n'avait pas été inquiétée dans sa retraite : nous n'abandonnions rien, pas un traînard, pas une cartouche. Et tous nos morts, pieusement ensevelis par l'aumônier du 2e régiment de la brigade, M. l'abbé Le Helloco, avec l'aide du curé et du bourgmestre, dormaient depuis la veille dans le petit cimetière de Melle.

Le temps d' « avaler un morceau » et de se déraidir les jambes, on repartait dans la direction de Thielt. « Vingt-cinq kilomètres à s'appuyer après les 40 de la nuit, remarque non sans quelque hyperbole un fusilier. Et l'on dit que les marins ne sont pas de bons marcheurs ! (1) » Pour s'épargner

(1) Ç'avait été une des premières questions du général Pau à l'amiral : « Vos hommes sont-ils bons marcheurs? » Il prévoyait qu'un repli extrêmement rapide leur serait imposé. Nos officiers cependant n'étaient pas sans quelque appréhension. « Loin du danger, lisons-nous dans le cahier du docteur L. F..., le matelot, suivant l'expression, « rouspète »... Au début

les durillons, ils marchaient pieds nus, leurs souliers en bandoulière. Et il fallait encore traîner les mitrailleuses, qui n'avaient pas d'attelage. Mais Aeltre, les gâteries des habitants (1), le bon « jus » de l'étape, « corsé »

d'octobre, nous avions touché, officiers et marins, la capote bleue d'infanterie, devenue réglementaire. Les hommes endossent le havresac (non sans maugréer) et nous voilà transformés en troupiers, n'ayant plus de marins que le béret et la casquette... Ce rôle de fantassins qu'on leur impose leur semble inférieur et la bonne volonté fait défaut, surtout pour les marches militaires avec capote et sac au dos. Que d'éclopés, de traînards, lors de nos promenades aux environs de Paris! Et quel contraste pour ceux qui les ont vus ensuite à l'œuvre en Belgique! Preuve du ressort merveilleux de notre race, en particulier de nos Bretons, toujours en majorité dans la brigade. »

(1) « Arrivée à Aeltre cinq heures matin. Cantonnés dans une salle de chant où donnaient les chambres des habitantes. Pleurs, puis amabilités. Départ à midi. » (Carnet de route de l'enseigne Gautier.) — « Venons de faire une marche de nuit, de six heures du soir à cinq heures du matin sans arrêt. Quarante kilomètres. Vannés, mais bien portants. » (Lettre du même.)

d'un généreux « tafia » municipal, les avaient ragaillardis. « Quel bon peuple ! dit un autre fusilier. Partout il nous accueille comme ses enfants ! »

La brigade touchait Thielt entre quatre et cinq heures de l'après-midi ; la division anglaise y arrivait à six, et l'on prenait aussitôt ses cantonnements d'alerte : routes barrées, grand'gardes à toutes les issues. Cinquante mille Allemands galopaient à nos trousses : s'ils ne nous rattrapèrent point à Thielt, on le dut peut-être au bourgmestre d'une des localités que nous avions traversées qui les lança sur une fausse piste. Cet héroïque mensonge lui coûta la vie et valut à nos hommes une nuit franche de repos (1). Pour la première fois, depuis trois jours, sur la paille des hospitalières fermes belges, ils purent dormir tout leur saoul, « pioncer

(1) Docteur Caradec, *op. cit.* On aimerait à connaître le nom de ce magistrat patriote.

en double, » comme ils disaient, afin de réparer les fatigues des nuitées précédentes. Un taube, au matin, troubla la fête ; mais, accueilli par une vigoureuse fusillade, le « sale oiseau » presque tout de suite « donnait de la bande » et allait s'abattre dans les lignes anglaises, à la grande joie de nos hommes. Peu après nous levions le camp dans la direction de Thourout, que nous atteignions à trois heures de l'après-midi (1).

(1) « Arrivée à Thielt cinq heures soir. Cantonnés dans une caserne en construction. Encombrement. Départ de Thielt sept heures. Descendu un taube. Arrivée à Thourout à trois heures. Cantonnés école communale. Instituteur flamand, six enfants, très aimable. Départ de Thourout à sept heures quarante-cinq. » (Carnet de l'enseigne Gautier.) — « Mardi 13 octobre. A sept heures du matin on démolit un taube à coups de feu. A huit heures, départ vers Thourout. Nous sommes suivis de près par une patrouille de uhlans. Pendant ce temps la division anglaise bat en retraite sur une route parallèle vers Roulers, dans la division d'Ypres, où une bataille était engagée. La cavalerie anglaise fait prisonnière la

La division anglaise devait nous quitter là pour marcher sur Roulers et, du même coup, la brigade passait sous les ordres du roi Albert, dont nous avions rejoint les avant-gardes.

L'armée belge, après son admirable retraite d'Anvers, n'avait fait que toucher Bruges et, renonçant à défendre Ostende, elle se repliait à petites marches vers l'Yser. Tous ses convois n'étaient pas encore arrivés. Pour assurer leur transport, elle avait décidé de faire front, malgré son état d'épuisement, sur une ligne ondulée s'étendant de Menin aux marais de Ghistelles ; la part des fusiliers sur ce front devait aller du bois de Vijnendaele à la gare de Cortemarck. Le 14, par une pluie battante, la brigade se portait à l'ouest de Pereboom et prenait formation de rassemblement arti-

patrouille. Arrivée à Thourout sous la pluie battante vers cinq heures du soir. » (Carnet de l'enseigne X...)

culé, face à l'est (1). C'était la meilleure position, et elle ne valait pas grand'chose, en raison de son excentricité. L'ennemi, qui avait fini par nous dépister, était signalé se dirigeant en masses profondes sur Cortemarck : les 6 000 hommes de la brigade, quelque héroïsme qu'ils déployassent, ne pouvaient espérer résister longtemps à des forces si disproportionnées et sur un terrain aussi difficile à « organiser », sans défenses naturelles, sans couverture d'aucun côté, même vers l'ouest, où le mouvement d'extension des troupes françaises n'était pas encore terminé. Il était du devoir de l'amiral d'appeler sur ces défectuosités tac-

(1) « Mercredi 14 octobre. Étape très courte jusqu'à Pereboom. Le reste de la brigade à Cortemarck et à Handzaeme. Ordre de se préparer à l'attaque. Tranchées pour couvrir Cortemarck. Au nord nous sommes en liaison avec l'armée belge ; au sud nous avons perdu tout contact avec la division anglaise, qui n'est pas loin d'Ypres. » (Carnet de l'enseigne X...)

tiques l'attention du quartier général belge, qui, après avoir répondu par l'ordre de tenir « coûte que coûte », trop justifié en la circonstance, revint sur ses instructions et, à minuit, le 15 octobre, fit reprendre la retraite (1).

Elle ne devait plus s'arrêter qu'à l'Yser.

(1) « Dans la nuit du 14 au 15, ordre de battre en retraite. Canonnade du côté d'Ypres. A quatre heures du matin, départ. » (Carnet de l'enseigne X...)

IV

SUR L'YSER

Nos colonnes s'ébranlent à quatre heures, en pleine nuit, mais les chaussées sont bonnes encore, malgré la pluie qui tombe sans discontinuer depuis la veille.

L'itinéraire passe par Warken, Zarren, Eessen, avec Dixmude comme point terminus. Le 1er bataillon du 2e régiment et les trois batteries belges du groupe Pontus ferment la marche. Le mouvement est bien un peu gêné par l'encombrement extrême des routes : c'est l'habituelle caravane des « réfugiés » qui fuient l'invasion, lestés de ballots contenant toute leur fortune. Il n'y a plus que les jambes qui fassent mécaniquement leur office chez ces malheureux.

Ils se rangent pour nous laisser défiler; ils nous regardent d'un œil vide, comme si leur âme était restée là-bas, derrière eux, avec toutes les choses familières et douces qu'ils ont quittées. Nos hommes leur crient au passage : « Espère un peu : on reviendra !... »

Ils ne répondent pas. Il pleut toujours et les capotes ruissellent. Près d'Eessen, nous laissons le commandant de Kerros, avec le 2e bataillon du 1er régiment, pour tenir les routes de Vladsloo, de Clercken et de Roulers; le 3e bataillon du 2e régiment (commandant Mauros) pousse plus loin dans la direction de Woumen, barrant la route d'Ypres. Un beau front, mais d'une envergure un peu large, au gré de l'amiral, pour les forces dont nous disposons. Les quatre autres bataillons et la compagnie de mitrailleuses entrent à Dixmude vers midi (1) et vont

(1) « Arrivée à Cortemarck. Tranchées. Moulin. Couché dans le moulin. Départ à quatre heures ma-

LA GRAND'PLACE DE DIXMUDE

(Tableau de M. Leon Cassel.)

immédiatement se poster derrière l'Yser, après avoir détaché une grand'garde au nord, près du village de Beerst, sur la route d'Ostende, dont l'accotement porte les rails d'un petit chemin de fer d'intérêt local. L'amiral, qui cherche, sur ce pays désespérément plat, un mouvement de terrain derrière lequel il puisse défiler son artillerie, finit par le rencontrer au sud de la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, à mi-chemin d'Eessen. Il place lui-même son poste de combat à la chapelle. Toutes ces dispositions ont été prises sur l'heure, et les hommes, à peine dans leurs cantonnements, ont été chargés de pioches et de pelles et envoyés, avec une compagnie du génie belge, mettre en état de défense les lisières extérieures de la ville. On doit se contenter

tin. Arrivée à Dixmude à 11 heures. Tranchées en deux endroits. Entendu le canon. » (Carnet de l'enseigne Gautier.)

de pourvoir au plus urgent : l'ennemi nous presse de partout. Il s'insinue autour de Dixmude. Quelques shrapnells tombent déjà sur la ville, dont les habitants ne vont pas tarder à déménager. Cependant, la voie ferrée est intacte et, précisément, on attend à Dixmude les derniers trains de matériel venant d'Anvers. « Coûte que coûte », — c'est un mot qui reviendra bien souvent dans les ordres de l'état-major et auquel la brigade se pliera sans observation, — il faut protéger la ligne, tenir l'ennemi à distance. Deux, trois trains passent. Les étranges convois ! Jusqu'à la nuit, ils arrivaient, tous feux couverts : les mécaniciens ne sifflaient pas au disque : on n'entendait que le halètement sourd de la machine, pareil au grand soupir de ces plaines dévastées...

Le soir même, nos grand'gardes de la route d'Eessen étaient attaquées par une auto-mitrailleuse et 200 cyclistes alle-

mands : elles repoussaient l'attaque ; mais nous étions vraiment là trop à découvert, trop « en l'air ». L'amiral estimait peu prudent de garder un front aussi vaste avec des troupes numériquement aussi faibles et dont l' « écoulement » demanderait néanmoins un assez long temps. A Dixmude, au contraire, où l'Yser commence d'obliquer vers la côte et dessine un rentrant tourné vers l'ennemi, la position permettait à notre artillerie un tir concentrique particulièrement favorable à l'attitude défensive qui nous était commandée. Il n'y avait plus lieu d'invoquer les considérations qui nous avaient obligés à étendre notre front : tous les transports venant d'Anvers avaient pu s'opérer en temps opportun. Désormais le sort de l'armée belge était assuré ; son matériel avait rejoint, et elle-même, sauf quelques effectifs faits prisonniers à la sortie d'Anvers ou rejetés en Hollande et les divisions

qui nous prolongeaient jusqu'à la mer du Nord, se trouvait à l'abri derrière l'Yser, en liaison avec le corps anglais et l'armée du général d'Urbal : la brigade pouvait donc, sans inconvénient, resserrer sa défense autour de Dixmude.

Le commandement belge, passé entre les mains du général Michel, se rendit sans peine à ces raisons, et l'opération fut décidée pour le lendemain. « Les Boches étaient là vingt-quatre heures après nous, dit une lettre de marin. Nous les espérions à huit kilomètres de la ville. Tout le monde était éreinté, mais solide au poste. » L'évacuation de ces avancées dangereuses, sur un terrain plat, découvert, où quelques fermes, des mulons de paille et des peupliers en bordure de route ne nous offraient que des abris intermittents, s'exécuta malgré tout sans pertes sensibles et, tout de suite, la résistance s'organisa autour de Dixmude.

« L'amiral a mouillé ici, écrit le 18 octobre un breveté de Servel. M'est avis que nous ne démarrerons pas de sitôt. »

Rien de plus exact. Dixmude, jusqu'à un certain point et surtout quand les eaux noieront sa banlieue orientale, est un peu comme un navire embossé à l'entrée d'une mer intérieure. Mais ce navire n'avait ni cuirasse, ni bastingages, ni sabords. Les tranchées creusées à la hâte autour de la ville n'auraient pu résister à une solide attaque d'infanterie : la première lame de fond les eût emportées. Tout était à faire pour l'organisation de la défense et tout devait être fait en quelques jours, presque en quelques heures, sous le feu même de l'ennemi. C'est l'honneur de l'amiral de l'avoir tenté et de s'être cramponné à Dixmude comme il se fût cramponné à son bord. Dès l'instant qu'il a reconnu l'importance de la position, il met tout en œuvre

pour accroître sa valeur défensive : il ne se laisse pas égarer par les feintes de l'adversaire et les tentations de déploiement qu'il lui offre ; ramassé sur l'Yser, la tête vers l'ennemi, il ne sortira de ses lignes que trois fois, pour soutenir une attaque de la cavalerie française sur Thourout, pour ramener l'ennemi qui porte ailleurs son effort et qu'on inquiétera sur Woumen et enfin pour coopérer à la reprise de Pervyse et de Ramscappelle. Mais toujours, même quand il détache ainsi des unités assez loin de sa base, il maintient tout ou partie de ses réserves à Dixmude, il s'accroche à son rentrant, — il monte le quart sur l'Yser.

LA MAISON DU PAPEGAEI

(Tableau de M. Léon Cassel.)

V

DIXMUDE (1)

A la date du 16 octobre 1914, Dixmude (en flamand *Diksmuiden*) comptait quelque 4 000 âmes. Les Guides l'appellent une « jolie petite ville » : ce n'était qu'un gros bourg. « Imagine-toi Pont-Labbé », écrit un de nos marins, mais un Pont-Labbé flamand, tout briques et tuiles, fleuri d'estaminets et de béguinages, propre, mystique, sensuel et charmant, surtout quand la pluie faisait trêve et que, sous un ciel lavé, derrière un rideau de tilleuls centenaires, ses vieux logis bariolés d'ocre et de vert-

(1) Consulter *Patria belgica*, Lancaster (*la Pluie en Belgique*), E. Reclus, J.-C. Houzeau, surtout Raoul Blanchard, le géographe par excellence de la Flandre.

pomme riaient aux eaux de son canal. Des quatre aires de l'horizon, de longues files de peupliers s'acheminaient en procession vers l'antique église qui lui sonnait les heures et qui était placée sous le vocable de saint Nicolas. C'était la merveille du lieu. On louait fort son élégante abside du quinzième siècle; mais, après qu'on en avait fait le tour, on pouvait encore, sans déception, pénétrer à l'intérieur où se voyaient un beau Jouvenet, l'*Adoration des Mages* de Jordaens, des fonts baptismaux d'une sobre ordonnance et l'un des plus magnifiques jubés de la Flandre occidentale, contemporain et rival de ceux du Folgoët et de Saint-Étienne-du-Mont.

Cette riche église, la délicieuse grand'-place de l'Hôtel-de-Ville, le pont « romain » du canal de Handzaeme et la svelte silhouette de sa maison des gouverneurs espagnols, cinq ou six autres « demeurances » du vieux temps,

aux pignons en escalier ou en console rampante, comme ce cabaret *Den Papegaei* (Au Perroquet) qui étalait sur sa façade ventrue, en énormes chiffres espacés, le millésime de sa fondation, ne suffisaient peut-être pas à dériver vers Dixmude le courant de la badauderie cosmopolite : les touristes la négligeaient; l'histoire l'ignorait. Chef-lieu d'arrondissement d'une contrée essentiellement agricole, au confluent de deux cultures et comme à cheval sur l'infini des betteraves et l'infini des prairies, dont l'Yser forme la ligne de démarcation, Dixmude ne s'animait un peu qu'aux jours de foire : elle apparaissait bien alors comme la capitale de ce grand pays plat, zébré de canaux, plus aquatique que terrestre, où paissaient, sous la garde des bergers classiques à houppelande grise, d'innombrables troupeaux de vaches et de moutons; les prés-salés de Dixmude, presque autant que son beurre,

qui s'exportait jusqu'en Angleterre, étaient célèbres. Une population pacifique, un peu lourde, de chair rose et de parler rauque, traînant, appuyé, menait dans les fermes éparses autour de la ville une existence tramée de rude labeur, de pratiques dévotieuses et d'honnêtes beuveries. Les pays de plaine ne portent pas au rêve. Quand ils sont, comme celui-ci, des pays amphibies, moitié terre, moitié eau, ils n'exaltent pas non plus la fibre guerrière : trop de soucis domestiques absorbent l'habitant, qui doit batailler à la fois, pour son gagne-pain, contre deux éléments rivaux.

Seule lutte qu'il connaisse : jamais invasion ne s'est risquée par là. Et comment l'eût-elle fait? Tout le pays, entre les collines de Cassel, Dixmude et le bourrelet de dunes du littoral, n'est qu'un immense *schoore,* un vaste polder conquis sur la mer et presque partout en contre-bas d'elle, à

cause du tassement des tangues après leur asséchement. Jusqu'au onzième siècle, c'était encore un golfe où pouvaient s'aventurer les drakkars des pirates scandinaves : si Dixmude, comme Penmarc'h et Pont-Labbé, avait conservé sa physionomie maritime, on aurait retrouvé, aux murs des maisons riveraines, les organaux rouillés qui servaient à l'amarrage des barques. Pour s'assurer la possession de cette terre incertaine, lentement annexée par l'effort des générations, conquise, mais non soumise et toujours nostalgique de son premier état, il ne suffisait pas de refouler la mer, qui l'eût remplie deux fois le jour de ses remontées régulières : il fallait encore évacuer les eaux douces qui s'y déversent de l'ouest et du sud et principalement des collines glaiseuses du Houtland, stagnent sur un sol imperméable, noient les prairies, coupent les chemins, battent les villages.

La lutte est de toutes les heures. Un tel pays, menacé sur tous ses fronts, n'est habitable que moyennant des précautions et une surveillance incessantes : contre la mer, on a Nieuport et son formidable outillage de pertuis, de jeux d'écluses, de sas, de vannes et de crics ; contre l'eau douce, qui suinte de partout, dont les flaques, dès l'automne et longtemps encore après l'hiver, diamantent la bure de la glèbe, on n'a que le drainage méthodique, continuel, dirigé, sous le contrôle de l'État, par des associations de fermiers et de propriétaires (les *gardes-wateringues)*. De là les innombrables fossés d'écoulement *(watergands)* qui longent les haies, les milliers de canaux collecteurs qui quadrillent le sol, les digues de plusieurs mètres de haut qui surplombent les rivières, l'Yser, l'Yperlée, le Kemmelbeck, le Berteartaart, le Vliet, vingt autres ruisseaux innomés et d'allure débonnaire qui,

LE BÉGUINAGE DE DIXMUDE

(Tableau de M. Léon Cassel.)

brusquement, aux guilées d'automne, s'enflent, bouillonnent et dévalent torrentiellement dans l'ancien *schoore* de Dixmude. Les routes, sur ce pays déprimé, cette palude illimitée, dont quelques bouquets d'arbres, des toits de fermes basses rompent seuls la monotonie, doivent être fortement surélevées. Elles sont peu nombreuses. Juste ce qu'il faut pour assurer les communications. Encore exigent-elles un entretien permanent; ravinées par les obus, défoncées par les « marmites » allemandes, les « gros noirs », comme les appellent les marins, nos compagnies de cantonniers françaises et belges, pendant toute la durée des opérations qui vont commencer, seront occupées nuit et jour à les remettre en état.

Des autres routes qui rampent sur la plaine, il ne faut pas parler. Ce ne sont que des pistes, dont la plupart s'effacent, l'automne venu, sous l'afflux des eaux souter-

raines. L'eau est ici partout : dans l'air, sur terre et sous terre, où elle apparaît à moins d'un mètre de profondeur, dès qu'on crève la croûte d'argile molle qu'elle soulève comme une ampoule. Il pleut trois jours sur quatre dans cette région. Les vents de noroît eux-mêmes, qui étêtent les maigres arbres et les couchent dans une attitude de panique, y charrient les lourds nuages de pluie froide formés au large, dans les zones hyperborées. Et, quand la pluie cesse, la brume monte du sol, une brume blanche, presque consistante, où hommes et choses prennent un aspect fantomal. Il arrive bien que le *schoore* s'éclaire entre deux ondées, comme un visage en pleurs qui s'essaie à sourire. Ces bonnes fortunes sont rares. C'est ici le pays de l'humidité, le royaume de l'eau, — l'eau douce, la bête noire de nos marins. Et c'est ici que la destinée les appelle à com-

battre, à fournir leur plus gigantesque effort. Pendant près de quatre semaines, du 16 octobre au 10 novembre (date de la prise de Dixmude), à l'entrée de ce delta de marécages, veillé par de vieux moulins aux ailes disloquées, un contre six, sans caleçons, sans chaussettes, sous la pluie, dans la vase plus cruelle que les obus, ils vont, avec l'amiral, s'accrocher désespérément à leur radeau de misère pour barrer la route de Dunkerque, sauver l'armée belge d'abord, puis permettre à nos armées du Nord de se masser derrière l'Yser et d'étaler le choc ennemi. « Au début d'octobre, dit le *Bulletin des armées* du 25 novembre 1914, qui résume exactement la situation, l'armée belge sortait d'Anvers trop éprouvée pour participer à une manœuvre (1) ; les Anglais quittaient l'Aisne

(1) Quatre de ses divisions allaient cependant dé-

pour le Nord ; l'armée du général de Castelnau ne dépassait pas le sud d'Arras ; celle du général de Maudhuy se défendait du sud d'Arras au sud de Lille. Plus loin, nous avions de la cavalerie, des territoriaux, des fusiliers marins. » Pour le moment, à Dixmude, au point le plus exposé et sauf quelques détachements belges, qui se raidissaient, dans un suprême effort, pour coopérer à la défense, nous n'avions que les fusiliers.

L'amiral leur avait dit : « Le rôle qu'on vous donne est dangereux et solennel : on a besoin de vos courages. Pour sauver tout à fait notre aile gauche jusqu'à l'arrivée des renforts, sacrifiez-vous. *Tâchez de tenir au moins quatre jours* (1). »

fendre seules, jusqu'au 23 octobre, la route d'Ypres à Ostende, entre Dixmude et Middelkerke, puis la ligne de l'Yser, de Dixmude à Nieuport. (V. plus loin.)

(1) Pierre Loti, *Illustration* du 12 décembre 1914.

Au bout de quinze jours les renforts n'étaient pas encore arrivés et les fusiliers continuaient de « tenir (1) ». Ces hommes n'avaient aucune illusion sur le sort qui les attendait. Ils se savaient perdus, mais ils embrassaient toute la grandeur de leur sacrifice. « C'est à nous, les marins, écrira de Dixmude à la date du 5 novembre le fusilier P..., d'Audierne, qu'on avait confié le poste d'honneur, c'est-à-dire que dans ce coin-là il fallait tenir coûte que coûte : plutôt mourir tous que de capituler ! Et je t'assure que nous avons tenu bon, quoique nous n'étions qu'une poignée d'hommes contre une force six fois supérieure en nombre avec de l'artillerie. » Exactement 6 000 marins et 5 000 Belges, sous les ordres du colonel (faisant fonction de géné-

(1) Jusqu'au 4 novembre exactement, où les renforts arrivèrent, mais pour nous quitter presque aussitôt.

ral) Meiser, contre trois corps d'armée allemands (1). Une artillerie insuffisante, au moins dans les débuts (2). Pas de pièces lourdes, pas d'avions non plus (3), rien pour nous éclairer que les rapports des cyclistes belges et les évaluations approximatives des hommes des tranchées.

— Combien étiez-vous donc? demandera au lendemain de la prise de Dixmude un major prussien fait prisonnier. Quarante mille au moins, n'est-ce pas?

(1) « Un autre jour, le capitaine nous lit un ordre de l'amiral : il nous dit qu'il y avait trois corps d'armée allemands contre nous et qu'il fallait les tenir à toute force en attendant les renforts. » (Lettre du fusilier M. R..., de Tudy.)

(2) « Sans doute nos braves petits canons belges donnaient de la voix. Mais que pouvaient ces roquets contre les molosses teutons? » (Cité par le docteur Caradec.)

(3) Mais ceci n'est pas imputable à un défaut d'organisation. Il faut se rappeler que la brigade était dirigée sur Anvers et que ce sont les circonstances qui en ont fait un corps détaché, opérant loin de nos bases.

Et, quand il apprendra que les marins n'étaient que 6 000, il murmurera en pleurant de rage :

— Ah ! si nous avions su (1) !

(1) *Mille kilomètres sur le front* (*Lectures pour tous* du 15 janvier 1915). La scène est rapportée un peu différemment par Jean Claudius : « Un officier supérieur prussien, fait prisonnier, demandait quelques jours après [la prise de Dixmude] : « Mais enfin, « combien étiez-vous ? » On n'osa pas dire le chiffre. On avait honte d'être si peu ; on répondit : « Dix mille. — « Dix mille ! (et des larmes de rage jaillissaient des yeux « de l'Allemand). C'est mal de me tromper ainsi. Dix « mille Français n'auraient pas résisté à nos cin- « quante mille soldats. » (*Petite Gironde* du 1er février 1915.) — Enfin, dans le carnet de l'enseigne X..., la scène se passe au lendemain de Melle : « Dimanche 11 octobre. Un officier allemand fait prisonnier pleure lorsqu'on lui apprend qu'on n'était que 6 000. »

VI

LA PRISE DE BEERST

Sauf un maigre faubourg qu'elle pousse au delà du canal de Handzaeme, Dixmude est tout entière étalée sur la rive droite de l'Yser. Cependant notre front de défense générale, à la date du 16 octobre, en amont et en aval de la ville, déborde sensiblement le tracé du fleuve : de Saint-Jacques-Cappelle à la mer du Nord, par Beerst, Keyem, Leke, Saint-Pierre, etc., petites agglomérations rurales, hier inconnues, endormies dans la douce paix flamande et qui vont s'éveiller au coup de tonnerre de l'invasion, l'arc de cercle qu'il décrit suit à peu près sur tout son parcours, jusqu'à Slype, l'accotement du chemin de fer routier d'Ypres

à Ostende. Les fusiliers flanquent ce front, de Saint-Jacques au confluent du Vliet. Les 1re, 2e, 4e et 5e divisions belges occupent le reste du fer à cheval, mais les effectifs de ces divisions étiques n'ont pas été complétés; certains régiments sont tombés de 6 000 à 2 000 hommes; des compagnies entières ont fondu. Ces débris continuent de faire tête avec un beau courage. Jusques à quand? Comme à nos fusiliers, on leur a demandé de tenir quatre jours, et c'est le 23 octobre seulement, au bout de neuf jours, qu'arriveront les renforts du général Grossetti (1).

(1) Les effectifs belges qui vont coopérer avec nous à la défense de Dixmude ne se montreront pas inférieurs à ceux du bas et moyen Yser et si, au lieu d'un historique de la brigade, nous avions fait ici un exposé général des opérations, la plus simple équité nous eût commandé de restituer à ces troupes la part qui leur revient dans la défense. Elle fut assez belle pour que le général en chef des armées chargeât le général Foch

L'amiral avait partagé la défense de Dixmude en deux secteurs, coupés par la route de Caeskerke : le secteur nord, confié au 1er régiment (commandant Delage), et le secteur sud, confié au 2e régiment (commandant Varney). Il avait placé son poste de commandement à la gare de Caeskerke, au point de jonction des lignes de Furnes et de Nieuport, ne gardant à sa disposition qu'un bataillon du 2e régiment. Des deux batteries du groupe belge, l'une s'était défilée au sud du deuxième passage à niveau de la voie ferrée de Furnes, l'autre au nord

d'aller porter au général Meiser, dont la brigade s'était particulièrement distinguée à Dixmude, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur et pour que deux des drapeaux de cette même brigade, le 11e et le 12e, fussent décorés par le Roi et autorisés à inscrire dans leurs plis le nom de la glorieuse cité. Nous n'avons pas davantage insisté, et pour les mêmes raisons, sur l'actif et brillant concours que nous prêtèrent les quelques centaines de Sénégalais (Cl Frèrejean) qui, vers la fin, furent adjoints aux fusiliers.

de Caeskerke. Une ligne téléphonique les reliait à la grande minoterie de Dixmude située à l'entrée du Haut-Pont et dont la plate-forme en ciment armé nous offrait un excellent observatoire. L'épaisseur de ce massif de béton, aussi coûteux que disproportionné à l'importance de l'établissement, mais très propre à recevoir de l'artillerie lourde qui battrait de là toute la vallée de l'Yser, ne laissait pas d'inspirer certaines réflexions : c'est peut-être une des rares occasions où les préparatifs de l' « avant-guerre » auront tourné contre leurs auteurs. La compagnie des mitrailleuses se tenait à la croisée des routes de Pervyse et d'Oudecappelle ; dans les tranchées de l'Yser nous avions surtout des troupes belges ; au sud enfin, débouchant de la forêt d'Houthulst avec quatre divisions de cavalerie (1),

(1) C'est ce corps qui gardait l'Yser vers Loo. Avec une magnifique audace, le général d'Urbal, avant même

LE HAUT-PONT ET LA MINOTERIE

(Tableau de M. Leon Cassel.)

le général de Mitry lançait une pointe hardie sur Clercken et nous soulageait un peu de ce côté, sans parvenir à enrayer l'offensive allemande qui se déployait en force à quatre heures de l'après-midi.

Suivant son habitude, l'ennemi avait commencé par préparer le terrain à l'aide de son artillerie, qui, du plissement où elle s'était défilée, aux abords d'Eessen, à l'est de Dixmude, nous couvrait des projectiles de ses canons de 10 et de 15 centimètres. A peine les derniers flocons des batteries allemandes s'étaient-ils dissipés que l'infanterie attaqua : l'action fut assez chaude et se prolongea pendant toute la nuit et la matinée du 17, avec des alternatives violentes d'avance et de recul. L'ennemi, désireux

d'être en possession de toutes ses forces, le jetait sur la forêt d'Houthulst, d'où il devait débusquer les Allemands, pour marcher ensuite sur Thourout et Roulers, tandis que sir Rawlinson marcherait sur Menin.

d'en finir d'un coup, se présentait en masses compactes dans lesquelles nos mitrailleuses et nos feux de salve ouvraient des brèches sanglantes. Ces bastions mouvants oscillaient pendant quelques secondes, rebouchaient leurs brèches et revenaient en formations aussi serrées qu'avant. Aucun réseau de fils barbelés ne protégeait les abords de nos tranchées ; la plupart n'avaient ni toit, ni créneaux. Dans ces installations de fortune, le succès de la résistance dépendait uniquement de l'intrépidité des hommes et de l'adresse du commandement. Quelques « éléments » furent perdus, repris, perdus et repris encore. Mais, dans l'ensemble, notre ligne se maintint : l'ennemi ne put pénétrer dans la défense. Au petit jour, découragé, il suspendit l'attaque ; mais, comme un chien qui s'éloigne en grondant, il n'arrêta de nous canonner qu'à onze heures du matin. « Après, note

le fusilier R..., tout bruit cesse. Dixmude a peu souffert; les dégâts causés par les obus sont insignifiants. » Mais il est vrai que l'ennemi n'avait pas reçu encore son artillerie lourde.

On profita du répit qu'il nous accordait pour refaire les tranchées des lisières extérieures, quelque peu endommagées, et commencer l'organisation des autres; le travail, d'ailleurs, était repris à chaque accalmie, mais il s'exécutait surtout la nuit et le matin, de cinq à neuf heures, jusqu'au lever de la brume. A cette heure-là, généralement, avec la clarté, la canonnade reprenait : nos pièces étaient trop faibles et en trop petit nombre pour répliquer efficacement à l'ennemi. Aussi la brigade accueillit-elle avec un vrai soulagement le renfort qui lui arriva dans la journée du 17 : cinq batteries du 3e régiment d'artillerie belge (colonel Wleschounes) qui,

ajoutées au groupe Pontus, allaient donner à la défense de Dixmude un total respectable de soixante-douze bouches à feu, sans grande portée malheureusement et d'un métal trop peu résistant pour nos obus de 75. Telles quelles, réparties de Caeskerke à Saint-Jacques-Cappelle (1), notre front s'en trouva singulièrement amélioré. L'amiral, qui voulait s'en réserver l'emploi, fit relier téléphoniquement cette artillerie à son poste de commandement : une bataille se dirige aujourd'hui du fond d'un cabinet. Néanmoins il autorisa d'une façon permanente les batteries à « ouvrir instantanément le feu de jour comme de nuit sur les abords de Dixmude, toutes les fois que la fusillade et particulièrement le bruit des mitrailleuses indiquerait qu'une attaque d'in-

(1) Un groupe sur l'Yser, au nord de Caeskerke, un au sud d'Oostkerke, un à la ferme Bien-Acquis, un à Kappelhock, un à Saint-Jacques-Cappelle.

fanterie était dirigée contre nos tranchées ».

Son échec du 16 octobre avait-il induit notre adversaire à plus de circonspection? Comme il nous avait laissé respirer dans l'après-midi du 17, il nous donna campos toute la journée du dimanche 18. On ne signala que deux ou trois patrouilles de cavalerie vers Dixmude et qui furent rapidement dissipées par quelques volées d'artillerie. Ce jour-là encore, nos fusiliers eurent une heureuse surprise : un officier de haute taille, silencieux, aux yeux graves, sanglé dans son dolman noir, vint visiter avec l'amiral les tranchées de l'Yser. Son inspection avait dû le satisfaire. Il serra la main de l'amiral et, remonté sur la berge, s'arrêta un moment pour contempler le triangle de marécages qui faisait à présent tout son royaume : c'était Albert Ier (1).

(1) « Celui-là est un roi modele. Je l'ai vu parcou-

D'autres nouvelles arrivaient du front, qui étaient de nature à nous inspirer confiance. Malgré la chute de Lille, nos armées du Nord avaient pris l'offensive de Roye à la Lys, avec un succès marqué : du quartier général anglais ordre était donné au 1er corps de se concentrer à Ypres, d'où il essaierait de se porter dans la direction de Bruges (1). Ce mouvement stratégique avait même reçu un commencement d'exécution et la cavalerie française qui venait d'enlever Clercken pouvait être considérée comme l'avant-garde du corps de sir Douglas Haig. Elle demandait à l'amiral de la faire appuyer en flanc pour continuer sur Zarren et Thourout. L'amiral détacha im-

rir les tranchées ; ça, c'est un homme. » (Lettre du marin A. C..., 30 octobre.)

(1) Cf. *Rapport du maréchal French.* On sait que ce mouvement, prononcé le 21 octobre, fut arrêté sur la ligne Zonnebeke - Saint - Julien - Langermack - Bixschoote.

Cl. Meurisse

AUTO-MITRAILLEUSE BELGE EN RECONNAISSANCE DANS LA PLAINE DE DIXMUDE

médiatement vers Eessen le commandant de Kerros avec un bataillon du 1er régiment et deux auto-mitrailleuses belges (1). La route était libre, jonchée de cadavres de chevaux, même de soldats, comme après une retraite précipitée (2). L'ennemi semblait s'être volatilisé. Mais, à Eessen, l'église, dont il avait fait son écurie, comme il fera de l'église de Vladsloo une sentine, par vieux goût teutonique du sacrilège, gardait les traces toutes fraiches de son passage (3). Ces fumées de la bête ne nous renseignaient pas sur la direction qu'elle avait prise. Plusieurs routes s'ouvraient devant elle. Le plus vraisemblable est qu'averti du mouvement de la cavalerie française l'ennemi se

(1) Le bataillon de Kerros y avait fait la veille une reconnaissance offensive.

(2) « Sur notre route plusieurs chevaux abattus et quelques morts jonchaient le sol. » (Lettre du fusilier F.-L. F..., du Passage-Lanriec.)

(3) Communication de M. l'abbé Le H...

retirait sur Bruges par Wercken ou Vladsloo. A tout hasard, le commandant de Kerros s'était installé en halte gardée à Eessen pour y attendre le jour, cependant que deux régiments de goumiers (1), qui avaient été mis pour la circonstance à la disposition de l'amiral et qui assuraient sa liaison avec le gros du corps opérant sur Thourout, partaient en fourrageurs vers Bovekerke et les bois de Couckelaere. On atteignit ainsi la matinée, et l'exécution du plan français semblait devoir se poursuivre normalement, quand un terrible coup de boutoir de l'ennemi, sur un point où on ne l'attendait pas, vint brusquement tout compromettre.

En réalité les Allemands n'avaient pas battu en retraite. Ou plutôt ils ne s'étaient repliés que pour reprendre le contact plus loin et dans des conditions plus favorables.

(1) Colonel du Jonchay. Le petit-fils d'Abd-el-Kader était avec eux.

Renseignés sur le genre d'accueil qui les attendait à Dixmude, ils voulaient tâter un autre point du front, dans l'espoir que les « petits Belges » se montreraient de meilleure composition que les « demoiselles au pompon rouge ». Vers neuf heures, dans la matinée du 19, en trois bonds simultanés, ils se jetaient, à Leke, à Keyem et à Beerst, sur la mince ligne belge, qui chancelait sous le choc. Pourrons-nous la soutenir à temps? Qu'elle soit enfoncée, et c'est la route ouverte vers l'Yser, l'Yser emporté peut-être, Dixmude prise à revers. L'amiral n'hésite pas : toute la brigade donnera, s'il le faut. Il pousse à marche forcée deux des bataillons de sa réserve sur la route d'Ostende, un autre (commandant Mauros) en flanc sur Vladsloo et Hoograde. L'artillerie appuie le mouvement, qui commence à dix heures. Mais il est impossible de savoir si Keyem et Beerst sont aux mains des

Belges ou des Allemands et, dans le doute, l'artillerie n'ose les fouiller. Les deux villages s'enveloppent d'un silence de mauvais augure. Le commandant Jeanniot et le commandant Pugliesi-Conti, qui marchent sur Keyem avec le 1er et le 2e bataillon du 2e régiment, prennent leurs dispositions en conséquence : tandis que la 6e compagnie du 2e bataillon s'avance vers Keyem, avec le lieutenant de vaisseau Pertus, la 5e compagnie, commandée par le lieutenant de vaisseau de Maussion de Candé, reçoit l'ordre de se porter sur Beerst. De Maussion fait mettre sa compagnie en ligne de section par quatre. Aux approches du village, il est accueilli par une salve de mitraille ; les Allemands sont retranchés dans les maisons et l'église, d'où ils dirigent un feu nourri sur nos troupes. L'attaque de la position est rendue singulièrement difficile par la nature du terrain, complètement plat,

et sans autre abri que les fossés d'irrigation et quelques haies défeuillées ; on ne peut s'en approcher qu'en rampant. Nous perdons pas mal d'hommes dans cette manœuvre de déploiement, si peu conforme à la nature impulsive des marins : toute tête qui émerge est une cible ; de Maussion, qui s'est mis debout, pour inspecter la position ennemie, tombe foudroyé. A chaque instant quelqu'un des nôtres roule dans les betteraves. La charge ne sonnera donc pas ? Elle sonnera. Mais trop tôt encore. Pertus culbute le premier, la jambe broyée, au moment où il emportait un groupe de fermes aux abords de Keyem : on lui détache en soutien le lieutenant de vaisseau Hébert avec la 8e compagnie. « Mais les fossés de la route sont déjà remplis par les hommes du 1er bataillon, et le capitaine Hébert doit obliquer à travers champs pour éviter cette route encombrée. Le feu que nous recevions était

devenu très vif. Il nous prenait par le flanc et nous risquions d'être anéantis avant d'avoir atteint notre objectif : la compagnie Hébert fit donc un à-droite et marcha sur la lisière des bois et des maisons situés entre Beerst et Keyem, lisière où semblaient se tenir l'infanterie et l'artillerie ennemies (1). » Hébert se retranche dans une ferme avec la 3e section ; l'enseigne de Blois et l'officier des équipages Fossey, avec la 1re et la 2e section, se déploient en tirailleurs, face au boqueteau. De haie en haie et de *watergand* en *watergand,* appuyés par la section de mitrailleuses du lieutenant de vaisseau de Roucy, ils parviennent jusqu'à 500 mètres de la position ennemie, en liaison avec le commandant Jeanniot qu'une manœuvre semblable a porté sur leur gauche à la même hauteur.

(1) *Corresp. part.*

— Je crois que c'est le moment de faire le bond, dit le commandant.

— En avant! crie de Blois à ses hommes.

Fossey donne le même ordre : les deux sections s'élancent de leurs tranchées provisoires sous une pluie de balles. Plusieurs hommes basculent; Fossey est tué, de Blois grièvement blessé à la tête et à la jambe (1) : le reste des sections se débande vers la ferme où Hébert, par les meurtrières qu'il a réussi à ouvrir aux étages supérieurs, « truqués » par leurs premiers occupants « de telle sorte qu'on ne pût pas tirer », essaie d'arrêter la contre-attaque ennemie, jusqu'au moment où une « batterie invisible »

(1) On sait que, sous le pseudonyme d'Avesnes, le comte de Blois a publié des souvenirs de voyage, des contes et un roman maritime, *la Vocation*, d'une délicatesse de sentiment et d'une finesse d'analyse peu communes. Il n'est que juste de nommer ici le quartier-maître Echivant qui emporta sous les balles son officier blessé et le ramena en arrière.

défonce les murs, blesse ses deux lieutenants et l'oblige à se replier. Lui-même, en se défilant par les fossés, est atteint de deux balles (1); l'enseigne du Réau, qui s'est

(1) « Une à une les compagnies de mon bataillon furent engagées. La mienne prit position dans une ferme. En l'inspectant, je m'aperçus qu'elle était truquée : les murs du côté regardant Dixmude étaient percés de meurtrières ; du côté opposé, au contraire, tout était arrangé de telle sorte qu'on ne pût pas tirer. Il fallut construire des échafaudages pour arriver aux fenêtres surélevées... Et, quelques instants après, une batterie invisible nous couvrit d'obus. Les shrapnells labouraient le sol, les percutants enfonçaient les murs, mes hommes tombèrent, mes deux lieutenants furent blessés. En se défilant dans les fossés, nous pûmes sortir. Des tireurs habiles dissimulés dans les arbres nous décimaient. Et brusquement mon bras gauche me fit un mal horrible, une balle m'avait déchiré les muscles du coude au poignet. Une autre me frappa au cœur, traversant un bloc-notes, un manuel d'officier en campagne et s'arrêta sur mon portefeuille. Je tombai. Mes hommes m'emportèrent sous le feu. Ma dernière vision est un ballon captif qui se dandinait au-dessus des bois et dirigeait le tir de la batterie ennemie. » (R. Kimley, *op. cit.*). M. G. Hébert

levé de son abri pour se porter en avant, a l'épaule fracassée ; les pertes du bataillon Jeanniot, dont les sections ont continué l'attaque et laissé cent dix des leurs sur le carreau, sont bientôt si fortes qu'il faut le ramener en arrière. C'est alors que le « colonel » du 2e régiment, ralliant les débris des compagnies engagées et sans cesser de se couvrir vers Keyem, fait masse de toutes ses forces, prend leur tête et, après avoir rampé jusqu'à deux cents mètres de la position, se jette en foudre sur Beerst. Son exemple électrise les hommes. On sent qu'ils se feront hacher cette fois plutôt que de céder le terrain ; pour être plus libres de leurs mouvements, certains ont « décapelé » leurs capotes. Le vieux sang corsaire gronde en eux. Ce n'est plus la charge, c'est l'abordage, où, comme aux temps héroïques, le premier qui saute

est le célèbre inventeur des méthodes athlétiques en usage dans la marine et qui portent son nom.

sur le pont ennemi, sabre aux dents, pistolets au poing, est le chef de la bordée (1). Derrière le « colonel » du 2e régiment, redevenu le commandant Varney, tout l'équipage se rue. Mais, une maison enlevée, il faut prendre d'assaut la suivante. Cependant l'attaque progresse. L'amiral, pour lui conserver son souffle, la fait soutenir par le 2e bataillon du 1er régiment (commandant de Kerros) et renvoie à Dixmude le bataillon Jeanniot, trop éprouvé. Le bataillon Mauros débouche dans le même temps de Vladsloo d'où il a délogé l'ennemi avec l'aide des auto-mitrailleuses de la brigade belge (2) ; la 5e division alliée pro-

(1) « Au milieu d'un feu violent de mitraille, il [le capitaine de vaisseau Varney] entre le premier dans le village de Beerst, enlevant une compagnie à sa suite. » (*Corresp. part.*)

(2) Cette opération, qui fut très brillante et valut au capitaine de frégate Mauros son inscription au tableau d'avancement, semble s'être faite d'assez bonne heure

longe le front de combat à droite et en arrière. Et, tout de suite, on voit les effets de cette heureuse disposition tactique : l'ennemi, qui a mis en action son artillerie, tâtonne à la recherche de nos pièces défilées au nord de Dixmude ; à cinq heures de l'après-midi, nous sommes maîtres de Beerst. Les baïonnettes peuvent se reposer : elles ont fait du « bon travail » ; dans les rues, les cours des fermes, on marche sur une litière de cadavres. Mais la nuit tombe ; l'amiral, qui s'est porté sur la ligne de feu, ordonne au commandant Varney d'organiser immédiatement les abords du

et peut-être dans la nuit même. « En arrivant à Eessen, à une heure du matin, note le fusilier R..., une compagnie, envoyée en reconnaissance au village de Vladsloo, est accueillie à coups de fusil : les Allemands n'ont pas encore abandonné ce village ; nous les délogeons, aidés par des auto-mitrailleuses belges et par l'artillerie belge. Nous réussissons à nous emparer de Vladsloo et devons faire notre jonction avec le reste du régiment à Beerst. »

village en prévision d'un retour offensif de l'ennemi. Nos hommes s'y mettent allégrement; ils sont encore dans tout l'enivrement de leur coûteuse victoire (1). A peine

(1) « Lundi 19 octobre attaque de Beerst à la baïonnette. Plusieurs officiers tués et blessés. » (Carnet de l'enseigne X...) — « Depuis cinq jours on se bat, écrit dans une lettre à la date du 22 octobre l'enseigne Gautier. Avant-hier nous avons repris l'offensive. Cela a été un peu dur. Ne te frappe pas des pertes annoncées. Je ne t'en aurais pas parlé, mais, puisque aussi bien tu les verras dans les journaux, j'aime mieux que ce soit moi qui te les dise : Le Douget, qui était aux compagnies de formation à Lorient, a été tué à Gand. De Maussion a été tué avant-hier; Hébert, Pertus, de Mons sont blessés... » Dans son carnet de route, à la date du 18, l'enseigne Gautier ajoute aux noms précédents ceux des enseignes de Blois et de Roussille, blessés. Sur l'affaire elle-même, il fournit quelques précisions intéressantes : « Les Allemands tirent sur nous à 100 mètres à droite de leurs petits postes. Mise en batterie sur une route près d'une maison; reçu des shrapnells en quantité; replié plus loin, puis au crépuscule mis en route sur Beerst. Rampé pendant 800 mètres. » — Voici d'autre part un petit fait que nous rapporte l'abbé Le H... et qui met en belle lumière l'héroïsme et l'esprit d'abnégation

la pioche en main, un contre-ordre : du quartier général belge, on nous commande de nous replier sur nos anciennes positions.

des hommes. « C'était à Beerst. Un quartier-maître a la jambe cassée d'une balle dans la tranchée provisoire qu'il occupait avec sa compagnie. Il continue à se battre. Ses camarades sont obligés de céder du terrain sous un feu d'enfer. Il refuse de se laisser emporter et se traîne dans un fossé d'où il abat encore trois Allemands venus en rampant pour le prendre. Heureusement un jeune fusilier n'a pu se résoudre à laisser là le quartier-maître, qui fit son instruction à Lorient. Au prix d'efforts inouïs, il parvient jusqu'à lui et réussit à le traîner pendant 300 mètres jusqu'à une maison où il le met à l'abri. A peine est-il sorti de cette maison qu'une balle l'atteint à son tour au bras. La nuit tombait. Il s'en vient seul au poste de secours pour se faire panser. Je m'y trouvais. Il me raconte son histoire avec une émotion si communicative que je lui demande de servir de guide à deux brancardiers que j'accompagnerai et qui iront chercher le quartier-maître. Sans hésiter, malgré le danger très réel, il se remet en route devant nous. Après une marche très pénible sur un terrain complètement plat et balayé par les mitrailleuses allemandes, nous avons la chance de retrouver le quartier-maître et de pouvoir le ramener

La brigade rentre à onze heures du soir dans ses cantonnements de Caeskerke et de Saint-Jacques-Cappelle. Derrière elle, l'horizon flambe : c'est Vladsloo que l'ennemi a réoccupé et qui dresse le « coq rouge » sur ses toits.

dans nos lignes. Je signalai le soir même ces deux braves au commandant du régiment. Puissent-ils avoir obtenu la récompense qu'ils méritaient ! »

VII

LES PREMIERS EFFETS DU BOMBARDEMENT

Le quartier général belge a-t-il jugé que son front de la route d'Ostende était trop excentrique et que la ligne de l'Yser lui offrirait un plus solide épaulement? C'est probable. Et, à ce compte, notre diversion sur Beerst n'aura pas été complètement inutile, puisqu'elle aura permis le repli en bon ordre des troupes belges; mais, d'autre part, du fait de cette diversion et du renforcement des troupes allemandes, de Mitry n'a pu se maintenir à Thourout : les goumiers sont rentrés à Loo; le reste de la cavalerie française a dû suivre le mouvement. Tout le terrain est dégagé devant Dixmude, et l'ennemi, grossi de nouvelles formations et qui

a reçu d'Anvers son artillerie lourde, devenue disponible par la chute de la ville, va pouvoir reprendre en toute sécurité l'attaque de nos positions, combinée avec une action parallèle sur les lignes du bas et moyen Yser. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il convient en effet de se rappeler que la défense de Dixmude et celle de l'Yser, puis, après que l'Yser aura été forcé, la défense de la voie ferrée de Caeskerke-Nieuport, sont intimement liées et que Pervyse et Ramscappelle mènent aussi bien à Furnes que Dixmude, Pollinchove ou Loo.

A une situation nouvelle convenait une organisation nouvelle des forces alliées : dans la nuit du 19 octobre, la brigade belge Meiser passait sous les ordres de l'amiral; le 20, à onze heures, la première « marmite » tombait sur Dixmude. « Jusque-là, écrit le capitaine de compagnie X..., les shrapnells de 77, aux miaulements étranges,

étaient les seuls cadeaux que l'ennemi avait envoyés. Mais, dans la journée du 20, commencèrent à pleuvoir les marmites, et leur premier objectif fut, bien entendu, l'église. A la cinquième ou sixième, ce joli édifice était en feu (1). » Nous n'y avions pourtant aucun observateur. Jusqu'au matin, en prévision du bombardement, on avait travaillé aux tranchées. Les plus rapprochées de l'ennemi avaient été crénelées, barbelées, approfondies à 1 m. 70 et solidement pla-

(1) Cf. Docteur Caradec, *op. cit.* V. aussi le carnet de route et les lettres de l'enseigne Gautier : « Onze heures, église en flammes... Les marins sont amusants. Hier, pendant la canonnade sur l'église, ils disaient : « Ah ! les vaches, les fumiers ! Si je pouvais « tenir le dernier, je lui casserais la gueule ! » Et ce matin (22) nous avons fait un prisonnier blessé. Sur son passage pas un mot de haine, pas une injure. Deux marins l'aidaient à marcher. Il disait : « Bonjour. La guerre est terrible. » Et les hommes répondaient. Ils sont plus Français qu'ils ne croient, nos hommes ! »

fonnées (1). Mais toute la défense intérieure était encore à organiser, notamment le talus du chemin de fer, où les « gros noirs » pleuvaient dru. Un soir que sa compagnie était de réserve après quarante-huit heures de tranchées, le lieutenant de vaisseau A... fut commandé pour y prendre position. Il y avait été de garde la troisième nuit précédente ; il savait, par expérience, combien l'endroit était dangereux et, moins pour lui que pour les 250 hommes dont il avait la responsabilité, il tenait à libérer sa conscience de chef.

— Il n'y a pas de tranchées au talus du chemin de fer, commandant, fit-il observer au capitaine de vaisseau V...

(1) « Je me suis révélé entrepreneur de terrassements : mes tranchées font l'admiration des camarades... J'ai deux chambres pour les mitrailleuses, un corridor central à 1 m. 70 de profondeur avec soutes, etc. Tout le confort moderne... » (Lettre de l'enseigne Gautier.)

— Je le sais.

— Bien, commandant.

« Et souriant, pour donner confiance à ses hommes, ajoute le témoin qui nous rapporte ce dialogue, il s'en alla vers un poste aussi découvert qu'un glacis. »

Avec de tels officiers, Dixmude était mieux défendue que par un triple cordon de blockhaus. Les hommes, qui valaient les chefs, s'étaient vite habitués au fracas des « marmites ». Elles font plus de bruit que de mal, « parce qu'on peut les voir venir et qu'elles s'annoncent par un grincement de poulies mal graissées » (1), expliquait à sa famille un fusilier, qui ajoutait naïvement : « Tout de même, celui qui a envie d'en-

(1) « Les gros obus au début font naître un très désagréable sentiment d'angoisse, puis on s'y habitue et on cherche à deviner, d'après le sifflement, où ils vont tomber. J'ai vu un arbre moyen se courber sous le vent du boulet... » (Carnet de route de l'enseigne Gautier.)

tendre des coups de canon n'a qu'à venir ici. » De fait, le tapage était effroyable : 420, 305 et 77 tonnaient à l'unisson. Sans artillerie lourde pour riposter à l'ennemi, nous devions nous contenter d'attendre l'attaque inévitable qui allait suivre le nettoiement du terrain. Mais, là, les soixante-douze pièces de nos six groupes pouvaient dire leur mot. Malheureusement, à notre droite, les ravages causés dans les tranchées belges par les rafales de l'artillerie allemande ne permettaient plus à nos alliés de se maintenir : prévenu à temps, l'amiral envoya quatre de nos compagnies les remplacer. Les tranchées n'étaient pas plus tôt regarnies que l'attaque ennemie se déclancha. Sûre d'elle, du succès, elle avait adopté, comme la première fois, la formation en masses profondes, les mitrailleuses à l'arrière, les vétérans aux deux ailes, les conscrits au centre et à l'avant, ceux-ci avec

des figures d'extatiques, ceux-là gorgés du souvenir de leurs anciennes victoires, tous communiant dans le même idéal patriotique, cadençant le pas et chantant leurs hymnes au Dieu national (1). C'étaient des jeunes gens pour la plupart, presque des enfants (2). Dans les tranchées plus tard, quand les fusiliers tomberont sur eux, ils se jetteront à genoux, joindront les mains et demanderont grâce en pleurant. Mais ici, dans l'ivresse de la mêlée, coude à coude sur seize rangs d'épais-

(1) Cf. relations diverses, et notamment commandant de Civrieux (*République française* du 10 février).

(2) Voyez la lettre de la page 375. Cf. aussi ce passage de la lettre du fusilier F. A..., d'Audierne : « Nous avons fait des prisonniers tout jeunes, d'à peine seize ans et qui s'étaient engagés soi-disant pour faire la police à Paris. Voyez comme ces gosses sont trompés ! » D'un autre, le fusilier C..., du Palais : « Trois jeunots d'Allemands, d'environ seize ans, se trouvaient à trois ou quatre mètres de moi.. »

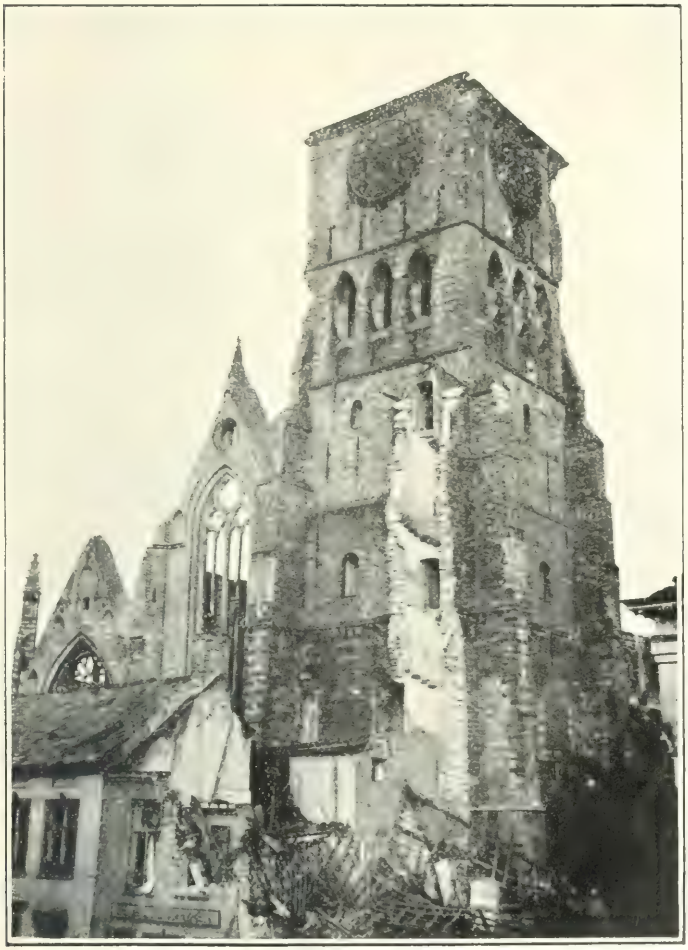
seur (1), ils n'ont plus qu'une grande âme collective et farouche; ils avancent d'un mouvement rythmique, à peine onduleux, quand la mitraille les bat, vrais fils de ces autres barbares qui se liaient de chaines pour ne faire qu'un bloc dans la mort ou dans la victoire. Une odeur d'alcool, d'éther et de meurtre les précédait, comme l'haleine de cette machine sanglante. Nos hommes les laissèrent approcher à moins de cent mètres : aux cris de *Vorwaerts* (En avant!), partis des rangs ennemis, répondirent brusquement chez nous les ordres : « Feu à volonté! Feu à répétition! » jetés par les officiers et les premiers maitres. Derrière leurs créneaux, dans le bourdonnement des balles et l'éclatement des shrapnells, les fusiliers ne perdaient pas un de leurs coups. Nos mitrailleuses se mettaient de la partie.

(1) Vingt rangs, selon d'autres; en colonnes par huit, suivant une troisième version.

« On va t'en moudre ! » hurlaient les pointeurs, gagnés à leur tour par l'ivresse contagieuse de la bataille. Les Allemands avançaient toujours, mais leurs masses n'étaient plus aussi profondes ; la machine disloquée ne jouait plus que faiblement. Elle vint râler son dernier effort au pied des tranchées, dans les réseaux de fil de fer barbelé où chaviraient les survivants. A huit heures du soir, trois coups de sifflet, stridents comme une sirène d'usine, mettaient fin au travail de ce monstrueux organisme.

Depuis six heures on se battait dans la nuit. Une fois de plus, nous étions vainqueurs, mais à quel prix ! Dixmude, que l'artillerie lourde de l'ennemi n'avait cessé de bombarder durant l'attaque, n'est pas encore « le tas de cailloux et de cendre », l'alignement de pierres noircies qu'elle sera plus tard ; mais déjà son agonie a commencé. On ne compte pas les maisons éven-

trées. Tout un quartier brûle autour de l'église. Si forte qu'elle soit, la pluie n'éteindra pas ces incendies attisés par la déflagration des obus à pétrole. Un projectile, à l'heure de l'angélus, est venu frapper le clocher de Saint-Nicolas : le bourdon, atteint en plein corps, a poussé une sorte de râle dont les vibrations se sont longuement propagées dans l'espace. « Pauvre Dixmude ! écrit un marin, c'est ton glas qui sonne. » Heureusement, la population n'est plus là. Le bourgmestre a donné le signal de l'exode, et tous lui ont obéi, la mort dans l'âme, à l'exception des Carmélites et d'une douzaine de traînards ou d'entêtés comme ce vieux bedeau dont nous parle M. T'Sertevens, qui habitait sur la Grand'-Place une vieille petite maison à ogives et à fenêtres grillées et qui, la pipe à la bouche, vous apportait les clefs de l'église : il jargonnait le flamand rude de la côte, il était



(Newspaper Illustrations.)

L'ÉGLISE PAROISSIALE APRÈS LES PREMIERS JOURS DU BOMBARDEMENT

tanné par le vent marin. « L'église, la maison, la place, le bonhomme, s'accordaient, traduisaient l'âme unique de la mère Flandre », et tout cela devait s'abimer en même temps, le bonhomme n'ayant pu se désencastrer de son logis « dont il semblait une pierre plus vivante ».

Par précaution, malgré la retraite de l'ennemi, les quatre compagnies de fusiliers avaient été laissées à leur poste de combat. Dans la nuit, en effet, des fusillades intermittentes, au nord de l'Yser, purent faire croire à une reprise d'offensive. La seule attaque un peu sérieuse se produisit à trois heures du matin, mais « nous n'eûmes pas de peine à la repousser, note le fusilier R..., car, dans nos tranchées couvertes, nous sommes inexpugnables ». Déçu, l'ennemi se retourna vers la ville qu'il recommença au petit jour à bombarder. Par hasard, le temps s'était nettoyé, « débouché », disent les

marins : le *schoore* souriait; l'alouette chantait; lasses de meugler après l'étable ou déjà résignées à leur vie d'abandon, des vaches ruminaient au soleil (1), et l'interminable file des canaux, les flaques argentées des *watergands* luisaient doucement sur le velours brun du palus. Le ciel, lui, comme chez le Psalmiste, s'armait de tonnerre et d'éclairs. Le bombardement devint particulièrement intense dans l'après-midi. « Par moments, la ville s'effondrait, écrit un officier. Les Allemands avaient d'abord amené contre elle du 10 centimètres, puis du 15 centimètres, puis du 21 centimètres, puis, comme cela ne suffisait pas, pour avoir raison de ces satanés marins, on finit par leur servir le grand jeu : 305 et 420 (2). »

(1) « On voit les animaux courir partout sur les routes, dans les champs, personne ne s'occupe d'eux. » (Lettre du fusilier E. T...). Voyez aussi, plus loin, de Nanteuil.

(2) Cf. Docteur Caradec, *op. cit.*

Nos compagnies de réserve dans Dixmude ne laissaient pas d'être fortement éprouvées par ce feu terrible, malaisé à repérer et plus malaisé encore à éteindre avec des canons fourbus. Pour ajouter au désarroi de la situation, nous apprenons tout à coup que l'ennemi, à quatre heures, s'est emparé d'une tranchée des lisières extérieures, au sud de la ville. Surprise par une attaque en force, la section belge qui l'occupait, après une belle résistance, « quelques belles secousses », dira pittoresquement un marin, a cédé, entraînant la débandade de la section de fusiliers en soutien derrière elle. Seul le lieutenant de vaisseau Cayrol est resté à son poste, revolver au poing, pour permettre à ses hommes d'emporter les mitrailleuses (1). Trois compagnies se

(1) La note qui me fournit ce renseignement sur l'héroïque conduite du lieutenant Cayrol ajoute : « Reçoit une balle en plein front. Rapporté par ses

glissent immédiatement vers les tranchées compromises, après que nos canons en ont un peu nettoyé les abords.

« Nous voilà en tirailleurs, écrit un des acteurs de cette scène, et, pendant que les Boches essaient de se reformer, avant qu'ils soient revenus de leur surprise, à cinquante mètres, feu de salve, puis à la baïonnette. Il fallait les voir courir comme des lièvres, jetant les armes et tout leur fourniment. Ah ! alors, quelle razzia ! Cinq à six cents morts et blessés et quarante prisonniers, dont trois officiers. Nous réoccupons les tranchées, et je reste toute la nuit en tête à tête avec un Belge mort et un Boche blessé, qui ne se réveille que pour crier : « Vive France !... » de peur qu'on ne l'embroche.

hommes au poste de secours où il nous rend compte de l'événement et de la bravoure de ses hommes. Ne se laisse évacuer qu'après avoir reçu l'assurance que ses mitrailleuses sont sauvées. — Revenu au front. »

Quand le jour est venu et que nous avons vu notre ouvrage... (Ici un arrêt : un obus éclate au-dessus de ma tête, casse un fusil et me jette une poignée de terre dans la figure. Léger désagrément. Je continue.)... c'était du joli. Toute la journée, les brancardiers ont ramassé des morts et des blessés, pendant que nous tirions de temps en temps des coups de fusil. Tous les blessés ramassés sont des jeunes : seize à vingt ans, de la dernière levée (1). »

(1) Lettre du fusilier X..., citée par *l'Éclair*. L'enseigne Vigouroux, tué à Dixmude le 24 octobre, officier sorti du rang, homme aussi modeste que brave, qui commandait une section de compagnie du 3e bataillon du 1er régiment, parle plus simplement de l'affaire et lui redonne peut-être ses vraies proportions : « Avant-hier [21], j'ai dû reprendre une tranchée abandonnée. Cela s'est bien passé. Ils [les Allemands] ont fui à mon approche. J'ai eu deux blessés seulement à ma section... Hier soir [22], nous leur avons pris deux mitrailleuses, qu'ils avaient cachées dans un tas de paille pour fuir plus vite. » — A cette même date du 21, nous apprenons qu'après la reprise

La nuit suivante, même aventure, sauf que, cette fois, ce sont les tranchées du nord qui ont « molli ». Comme toujours, c'est aux marins de les reprendre. Faute d'éléments disponibles, on y envoie deux compagnies du 2e régiment qui étaient prévues pour la relève : elles rétablissent les affaires en quelques coups de baïonnette.

« Vous croyez qu'après cette danse-là on avait droit à un tour de buffet? écrit un deuxième maître de manœuvre. Ouiche! Ma compagnie était prévue pour la relève : elle va prendre la relève. Dire qu'on n'est pas un peu esquinté, ce serait mentir; mais

de Roulers par les Allemands, le corps du général de Mitry s'est replié sur Oostnieuwkerke, puis plus au sud. A partir de ce moment il est remplacé sur l'Yser supérieur, à la droite de la brigade, par la 87e division territoriale d'infanterie, composée elle aussi pour les quatre cinquièmes d'éléments bretons et qui sera la première division territoriale mise à l'ordre du jour de l'armée.

enfin, on tient tout de même ; on se compte : il en manque à l'appel qui ne reverront plus leur maman... Si encore on pouvait se secouer un peu pour se dégourdir les pattes!... Mais on est tassé dans la boue comme des sardines dans leur huile. Et, au matin, voilà le charivari qui recommence : quelques shrapnells d'abord, puis, de midi à une heure, une vraie trombe d'obus de tous les calibres. En font-ils un gaspillage de munitions, les brigands (1)!... »

Cette défense de l'Yser, c'est, suivant l'expression du docteur L..., « une éternelle toile de Pénélope » : à peine raccordé, le tissu craque sur un autre point. On sent que la pression allemande, grâce aux renforts qui lui arrivent de tous côtés, se fait chaque jour plus violente. Impuissant sur le flanc de la défense, où l'énergique attitude de nos ma-

(1) Lettre du deuxième maître de manœuvre A ..

rins lui donne l'illusion qu'il se heurte à des forces supérieures, l'ennemi insiste sur son centre, qu'il réussit à enfoncer le 22 octobre (1), occupant Tervaete et prenant pied « pour la première fois sur la rive gauche de l'Yser (2) ». La 1re division belge, re-

(1) Le carnet de l'enseigne Gautier porte à cette date du 22 : « Toujours la canonnade. Une de nos voitures en miettes. » C'est la veille que doit se placer l'incident, le même évidemment que rapporte l'enseigne X... à la date du 21 : « Marmitage intense, pas mal de casse. De Monts et Demarquay, lieut. de v., blessés. Église incendiée. Dans l'après-midi un avion allemand repère un convoi important (vivres, ambulances, munitions, etc.) sur la route de Caeskerke à Oudecappelle. Convoi bombardé. »

(2) *Courrier de l'armée belge*. La pression, dit cet officiel, était très forte depuis le 20. Ce jour-là, « une furieuse canonnade de pièces de tous calibres » avait été « dirigée contre les lignes belges. Une ferme comprise dans le front de la 2e division fut prise par les Allemands, reprise par les Belges et reperdue à nouveau... » Le 21, une attaque allemande sur Schoorbakke, combinée avec l'attaque sur Dixmude, échoua complètement. « Mais les Belges s'épuisaient... »

foulée, mais non rompue, nous fait savoir qu'elle contre-attaquera le lendemain, appuyée par notre artillerie. Nous lui enverrions bien, en outre, un ou deux de nos bataillons de réserve. Mais, le lendemain, Dixmude et nos tranchées extérieures sont soumises à un tel bombardement que nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour résister. Les Allemands utilisent évidemment les plus gros calibres, de 21 et peut-être de 28. Leur infanterie, malgré tout, ne peut entamer nos tranchées. Nous faisons quelques pertes, tant en tués qu'en blessés (1), dont le commandant Delage, « colonel » du 1er régiment, qui, une fois pansé, ne voudra pas rester à l'ambulance et reprendra son commandement avant d'être guéri. Mais, à Tervaete, les choses n'ont pas aussi

(1) « Payer tué ; Pollès blessé. » — « Danic, mon second, reçoit au bras une blessure assez grave. » (Carnets Gautier et de Perrixelle à la date du 23.)

bien tourné pour nos alliés : si, après l'échec d'une première tentative, une seconde contre-attaque, plus vigoureusement menée, est parvenue « à rejeter les Allemands dans la rivière ou sur l'autre rive », c'est là, reconnait le *Courrier de l'armée belge,* un « succès passager, car, le soir, des renforts allemands reprirent l'attaque et emportèrent Tervaete ». Notre artillerie avait fait de son mieux en la circonstance ; mais, couverte par le tintamarre des grosses pièces allemandes, elle n'était pas de taille à soutenir longtemps la conversation. « Nous n'avons toujours à notre disposition que les petits canons belges, écrivait le matin du 22 l'enseigne M... Pourtant on nous annonce deux batteries de 155 court et deux de 120 long. » Elles arrivèrent dans la soirée. « A la bonne heure ! Maintenant peut-être va-t-on pouvoir causer avec les Boches. »

Mais déjà n'est-il pas trop tard? Dixmude n'est inexpugnable qu'autant qu'on ne peut la prendre à revers. Et l'ennemi, qui a fini par occuper toute la boucle de Tervaete, s'infiltre d'heure en heure dans la vallée de l'Yser. En dernier lieu, on le signale à Stuyvekenskerke. La 42e division d'infanterie française (général Grossetti), qui doit remplacer sur l'Yser la 2e division belge, aux trois quarts démolie, n'a pas encore eu le temps d'entrer en ligne. A Dixmude même, la pression est formidable; les obus pleuvent sur nous de tous les côtés, de Vladsloo, d'Eessen, de Clercken, où les Allemands ont transporté leur artillerie lourde. En même temps, avec l'obstination d'un bélier qui donne du front contre l'obstacle, l'infanterie ennemie, à intervalles réguliers d'une heure, prononce contre nos tranchées des attaques toujours précédées de quelques obus de gros calibre.

On dirait qu'elle veut retenir notre attention, nous empêcher de remarquer ce qui se passe là-bas, dans la dépression de l'Yser, où moutonne une houle grise et dont le *schoore* semble en marche vers Oud-Stuyvekenskerke. Mais le mouvement n'échappe pas à l'amiral, qui l'observe de Caeskerke. D'où viennent ces troupes? De Tervaete, de Stuyvekenskerke ou d'ailleurs? Nous l'ignorons et peu importe. Qu'une brèche ou une autre ait été ouverte dans la défense du moyen Yser, l'infiltration allemande a gagné jusqu'à nous : Dixmude est tournée!

Dans la situation la plus critique où se soit encore trouvée la brigade, l'amiral ne dispose que de sa réserve générale et des réserves des secteurs : pour barrer l'accès des ponts de Dixmude, le commandant Rabot, avec un bataillon, court étayer l'aile gauche du front; le commandant Jeanniot, avec un autre bataillon, se glisse vers Oud-

Stuyvekenskerke, où il a pour instruction de s'établir « coûte que coûte ». Manœuvre singulièrement difficile à exécuter, sous un feu qui nous prenait de plein fouet et avec des hommes déjà brisés de fatigue, crevant de froid et de sommeil. Mais ces hommes étaient des marins.

« Le 24 octobre, écrit le fusilier F..., de l'île de Sein, on venait de passer la journée et la nuit en première ligne. Cette nuit-là, on avait eu deux hommes de tués dans la tranchée et quatre de blessés par un obus, et l'on allait à l'arrière pour avoir un repos bien gagné. A peine le jus avalé, branle-bas, comme on dit à bord, et sac au dos... On marchait dans les fossés, et les obus tombaient devant nous. Arrivés plus près, les balles commencent à siffler; on avance à quatre pattes sur un terrain découvert, et rien pour s'abriter. Si on levait la tête, on avait tout de suite des blessés. Nous autres,

on ne voyait pas les Boches. On a été au moins trois quarts d'heure à marcher comme ça. On était si habitué d'entendre les balles passer à côté de l'oreille qu'on n'avait pas peur et qu'on marchait toujours... »

Ce jour-là pourtant, notre brave mathurin n'alla pas plus avant : au fort de la rafale, une balle lui cassa la jambe et l'envoya rouler dans une mare. Mais, comme il était Breton et qu'il avait en grand respect Madame sainte Anne du Porzic, il fit vœu, s'il s'en tirait sans autre méchef, de lui offrir, pour le jour de son pardon, un bel ex-voto de marbre blanc, « et gravé dessus : « Merci, sainte Anne, de m'avoir préservé. »

Tous n'avaient point cette chance autour de lui et, à la fin de la journée, la plupart des officiers des éléments engagés, notamment des 2e et 3e bataillons du 1er régiment, étaient hors de combat. Mais Oud-Stuyvekenskerke nous appartenait : le comman-

dant Jeanniot avait réussi, avec le commandant Rabot, à « constituer, comme le portaient les instructions de l'amiral, un front de défense face au nord » qui défiait les attaques de l'ennemi. Si fortes qu'eussent été nos pertes (1), elles n'étaient rien, d'ail-

(1) « De 3 à 4 heures, note à la date du 24 l'enseigne Gautier, violente attaque... Deux compagnies du 1er régiment presque anéanties... Les Allemands, 6 ou 7 000, — il dira ailleurs 5 000, — ont passé l'Yser au [signe illisible]. — « Ce jour furent mortellement blessés les lieutenants de vaisseau Fefeu et Lanes (celui-ci « tombé à la tête de sa compagnie en ramenant sur l'ennemi ses hommes démoralisés par la mort des deux lieutenants et le feu très violent des Prussiens »], les enseignes Sérieyx (neveu du lieutenant de vaisseau), Vigouroux et Carrelet. Il s'agissait, en liaison avec de l'infanterie française, de repousser 2 ou 3 000 Allemands qui, grâce à la négligence..., avaient réussi à franchir un pont au-dessous de Dixmude. » (*Corresp. part.*) Tué également l'officier des équipages Hervé. « Le 24 octobre, nous mande un marin de Lorient, il écrivait chez lui le matin (sa dame était morte au mois de mai ; il a trois orphelins, dont l'aîné, je crois, a quinze ans) ; l'après-midi il tombait héroïquement,

leurs, à côté des pertes allemandes. Sur le carnet d'un officier du 202e d'infanterie, tué le lendemain à Oud-Stuyvekenskerke, on pouvait lire ces lignes désenchantées :

« Partout nous perdons du monde, et nos pertes sont hors de proportion avec les résultats obtenus... Nos canons n'arrivent pas à réduire les batteries ennemies au silence ; les attaques de notre infanterie sont sans effet ; elles ne mènent qu'à des boucheries inutiles. Nos pertes doivent être énormes. Mon colonel, mon major et beaucoup d'autres officiers sont morts ou bles-

frappé d'une balle dans la cuisse et d'une autre dans la tête, en criant : « En avant, garçons, vengez-moi ! » Parmi les blessés, le lieutenant de vaisseau Ferry, frère de notre inoubliable ami René-Marc Ferry, ancien directeur de *Minerva* et l'un des plus délicats esprits de sa génération. Atteint de deux balles à la main gauche, le lieutenant de vaisseau Ferry n'acceptait de se faire évacuer que le 28 et revenait quatre jours après à la brigade, où il n'a pas cessé de se distinguer.

sés. Tous nos régiments sont enchevêtrés les uns dans les autres : le feu impitoyable de l'ennemi nous prend en enfilade. Il a beaucoup de francs-tireurs avec lui... »

Des francs-tireurs! On sait ce que les Allemands entendent par ce mot, qui désigne tout simplement des tireurs exercés (1). Le lendemain, dès la brume levée, la bataille reprenait sur toute la ligne : bombardement de la ville, des tranchées extérieures, des tranchées de l'Yser, de la gare de Caeskerke surtout, où se tenait l'amiral, qui dut se résigner à porter ailleurs son poste de commandement, sans y trouver plus de sécurité. L'ennemi avait des intelligences dans

(1) R. Kimley (*op. cit.*), d'après le lieutenant de vaisseau Hébert, nous propose une autre explication, plus acceptable peut-être : « Vêtus d'une capote bleu foncé et le chef orné d'un béret à pompon rouge, ils [les marins] semblèrent étranges aux Allemands, qui les prirent pour des francs-tireurs. La terreur qu'ils inspiraient en grandit d'autant. »

Dixmude même : « Les maisons des états-majors étaient exactement repérées au fur et à mesure de leur déplacement, écrit un officier (1). Et chaque midi, au moment du repas, nous étions encadrés de quatre marmites. Une batterie lourde était à peine en position depuis cinq minutes que la position devenait intenable : à cent mètres derrière, un homme, dans un arbre, faisait tranquillement des signaux. »

Au nord seulement, une certaine détente s'observait dans la pression ennemie : renonçant à tourner Dixmude par Oud-Stuyvekenskerke, les Allemands semblaient vouloir s'engager sur Pervyse et Ramscappelle, dont ne les séparait plus que le remblai de la voie ferrée de Nieuport. La division Grossetti essayait de lui barrer le passage avec ce qui restait des divisions

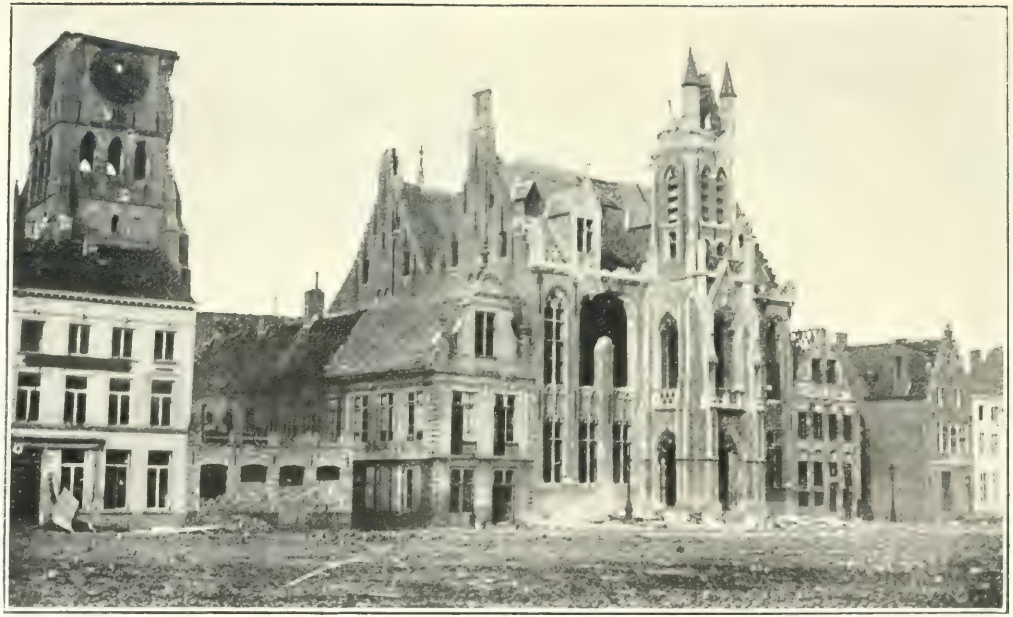
(1) *Corresp. part.*

belges et nous faisait relever à Oud-Stuyvekenskerke par un bataillon du 19e chasseurs. Le commandant Jeanniot rentra aussitôt dans les tranchées de réserve du secteur : ses hommes n'en pouvaient plus : les compagnies, qui occupaient les tranchées extérieures de la défense et qui n'avaient pas été relevées depuis quatre jours, n'étaient pas moins épuisées. Sur le front de Dixmude, le feu ennemi n'arrêtait pas : la ville tanguait à chaque décharge ; l'ébranlement était tel que les pavés se déchaussaient ; toutes les vitres avaient sauté ; continuellement, dans une gerbe de gravats, des maisons s'aplatissaient et, après chaque explosion, d'immenses volutes de fumée noire tourbillonnaient jusqu'à 100 mètres de hauteur au-dessus des puits creusés par les obus. « Dans la nuit du dimanche 25, note le fusilier R...., étant de service auprès du commandant du 3e bataillon Mauros,

nous avons dû évacuer à trois reprises différentes les maisons qui nous abritaient et qui s'effondraient sur nous (1). » Dixmude « tombe petit à petit en miettes », écrit le lendemain le lieutenant de vaisseau S... Dès le 21 octobre, les Carmélites étaient parties : leur communauté, où les aumôniers de la brigade (2) continuaient impertur-

(1) « Formidable bombardement. Ébranlement des tranchées. » (Carnet Gautier à la date du 25.) Et à la date du 27 : « Compté avant-hier 53 obus de gros calibre tombés autour de nous en une heure et demie. »

(2) Les abbés Le Helloco et Pouchard. « Bottés, la soutane retroussée, un bonnet de police à trois galons remplaçant l'ancien castor, qui diantre, nous écrit-on, s'aviserait de reconnaître en eux des ecclésiastiques? » Nous avons parlé à plusieurs reprises du premier, homme de grande intelligence et d'une abnégation poussée, suivant le mot de saint Augustin, *usque ad contemptum sui*. Son confrère ne fut pas moins méritant. Les promotions de Dixmude figurant seules à l'*Appendice*, nous reproduisons le texte de la citation à l'ordre de l'armée dont il a été l'objet le 1er février 1915 : « Pouchard (J.-M.-J.). Resté seul aumô-



(Newspaper Illustrations.)

L'HOTEL DE VILLE ET LE BEFFROI APRÈS LES PREMIERS JOURS DU BOMBARDEMENT

blablement à célébrer l'office, avait reçu cinq « marmites » dans la journée. Le beffroi tenait bon, mais il avait perdu deux de ses échauguettes et, au premier étage, la mignonne façade ogivale de l'hôtel de ville montrait un grand trou, comme une dentelle crevée par le poing d'un goujat (1). L'ennemi n'épargnait même pas nos ambulances : « une chapelle, en pleine ville, où était la Croix-Rouge [l'hospice Saint-Jean], a été bombardée d'un bout à l'autre, constate le fusilier F. A..., d'Audierne; les églises environnantes, des clochers, il n'en reste pas un seul debout (2) ».

nier de la brigade, a toujours montré le plus grand courage et le plus grand dévouement à secourir les blessés jusque sous le feu de l'ennemi. »

(1) Une seule « marmite », le 21, avait fait à l'intérieur 43 victimes : 17 tués et 26 blessés.

(2) « Il n'y a plus aucune église intacte dans le doyenné, déclarait le 28 février M. l'abbé Vanryckeghem, vicaire de Dixmude. Près de quarante églises, de Nieuport vers Ypres, sont détruites. »

Le pis est que nos effectifs, très éprouvés dans les dernières rencontres, ne suffisaient plus aux besoins de la défense. On devait à tout instant faire appel aux dépôts. Les grandes pluies avaient commencé, noyant les tranchées : sans la grosse capote de « biffin » que leur avait imposée la prévoyance administrative, les hommes fussent morts de froid : beaucoup, qui, par insouciance ou dans la précipitation du départ, avaient laissé leurs sacs à Saint-Denis, montaient leurs grelottantes factions en tricot de coton, les pieds nus dans des brodequins éculés; toutes leurs lettres sont pleines de malédictions contre cette eau impitoyable qui les transissait, diluait l'argile et les bloquait dans une carapace de boue.

C'est d'elle pourtant qu'allait leur venir le salut.

VIII

L'INONDATION

Un nouvel acteur entrait en scène, un nouvel allié, plus lent, mais singulièrement plus efficace que les meilleures troupes de renfort.

Au mois de novembre dernier, le *Moniteur belge* publiait un arrêté royal nommant au grade de chevalier de l'Ordre de Léopold, « pour sa coopération courageuse et dévouée aux travaux d'inondation dans la région de l'Yser, M. Kogge (Charles-Louis), garde-wateringue du nord de Furnes ».

Est-ce, comme on l'a dit, ce M. Kogge qui, le premier, eut l'idée d'appeler l'eau à notre aide? Ou, comme le veut une version plus romanesque, cette idée fut-elle

suggérée aux bureaux de l'état-major par la découverte, singulièrement opportune, d'une liasse de vieilles cédules révolutionnaires, dossier de l'action reconventionnelle intentée en 1795 par un fermier flamand à son propriétaire « en dédommagement des pertes que lui avait fait subir l'inondation de ses terres durant la défense de Nieuport? » Toujours est-il que, dans la soirée du 25 octobre, le grand quartier général belge prévenait l'amiral qu'il venait de « prendre toutes mesures nécessaires pour inonder la rive gauche de l'Yser entre ce fleuve et la chaussée du chemin de fer de Dixmude à Nieuport ».

Les effets de cette inondation ne pouvaient néanmoins se faire sentir dès les premiers jours, ni même dès les suivants. Le mot d'inondation évoque ordinairement à l'esprit l'image d'une torrentielle poussée des eaux, d'une grande charge de cavalerie

marine ou fluviale qui balaie tout sur son passage. Rien de pareil ici. Nous sommes en Belgique occidentale, dans un pays invertébré, sans relief d'aucune sorte, où tout procède lentement, flegmatiquement, les cataclysmes compris. Il est regrettable peut-être que la langue n'ait pas un autre mot pour désigner l'opération hydrographique à laquelle nous allions assister : à défaut du substantif, elle possède du moins un verbe qui a surpris, comme un néologisme, la plupart des lecteurs de communiqués, mais qui, en réalité, s'est employé de tout temps dans les Flandres et qui a l'avantage de rendre admirablement la nature de l'opération. C'est le verbe *tendre*. On tend une inondation là-bas, comme on tend un filet. Pas d'image plus exacte. Le tendeur, en l'espèce, est aux écluses de Nieuport. C'est un chef-wateringue qui a sous ses ordres une douzaine d'hommes armés de leviers

pour la manœuvre des cries. A l'heure du flot, il fait lever les vannes des écluses : la mer entre, forçant les eaux douces du canal et de ses tributaires à refluer ; et la mer ne redescend pas : les vannes ont été abaissées. Désormais les eaux douces, qui accourent de partout dans le bassin de l'Yser, n'auront plus d'écoulement ; elles ajouteront lentement, inlassablement, leur apport à celui de la marée ; peu à peu elles déborderont les digues des canaux collecteurs, gagneront les *watergands,* prendront tout le *schoore* dans leurs mailles. C'est une montée sournoise, muette, sans arrêt, sur un sol déjà imbibé, gonflé comme une éponge et incapable d'absorber une goutte d'eau de plus. Tout ce qui tombera là, qu'il vienne du ciel sous forme de pluie ou des collines de Cassel sous forme de torrents, demeurera en surface. Nul moyen d'arrêter l'inondation, tant que les vannes ne sont pas

levées. Qui tient Nieuport, tient par ses écluses tout le pays. Ainsi s'explique l'insistance, heureusement tardive, que mettront les Allemands à essayer de s'en emparer : par les dunes de Lombaertzide et de Middelkerke, ils tenteront une surprise, qui réussirait peut-être sans la coopération que prêtera tout à point aux forces belges la flotte anglo-française ; sous le feu des monitors, l'attaque allemande devra reculer et ne parviendra pas à mettre la main sur le jeu d'écluses de Nieuport. L'inondation continuera. Quand ses dernières mailles seront nouées, toute la trame ourdie, elle s'étendra en demi-cercle sur une zone de 30 kilomètres, et cette immense lagune artificielle, large de 4 à 5 kilomètres, profonde de trois à quatre pieds, où des escadrons et des batteries légères pourraient donc à la rigueur s'engager, si les brusques dépressions des *watergands* et des canaux

collecteurs n'y ouvraient à chaque pas des trappes invisibles, constituera le plus imprenable des fronts de défense, un barrage liquide défiant toutes les attaques. Dixmude, à l'extrémité de cette lagune, dans le cul-de-sac que forment là l'Yser, le canal de Handzaeme et le remblai de la voie ferrée, pourra être comparée justement à Quiberon : ce sera, comme lui, ses ponts coupés, une sorte de mince et basse presqu'île, mais un Quiberon flamand à l'ancre sur une mer immobile, sans vagues, sans flux ni reflux, piquée de têtes d'arbres et de poteaux télégraphiques, et promenant sur ses eaux mortes, au fil d'une insensible dérive, des cadavres ballonnés de soldats et d'animaux, des casques à pointe, des culots de cartouches et des boites de conserves vides...

IX

L'ASSASSINAT DU COMMANDANT JEANNIOT

Pour le moment, à la date du 25 octobre, l'inondation ne nous prête aucun appui. Et, quand nos troupes auraient tant besoin de se reposer, l'ennemi, sur tout leur front, resserre son étreinte. De nouveaux renforts viennent boucher ses vides; nos éclaireurs nous signalent des corps de troupes fraiches qui descendent sur Dixmude par les trois routes d'Eessen, de Beerst et de Woumen (1). Il faut s'attendre

(1) « Allemands de l'active venant du côté de Reims. Les Boches auxquels on avait eu affaire jusque-là étaient des volontaires ou des réservistes. » (Carnet de l'enseigne X...)

à un « grand coup » pour demain, sinon pour cette nuit même. Ce sera pour cette nuit.

Vers sept heures du soir, la compagnie Gamas allait prendre la relève des tranchées du sud. En route, presque à la sortie de la ville, elle se heurte à une troupe allemande d'égale force qui s'est glissée là on ne sait comme. Fusillade, mêlée générale, où nos marins, à coups de crosse et de baïonnette, s'ouvrent un passage dans la bande, démolissent une quarantaine d'Allemands et mettent les autres en fuite (1). Puis une accalmie. Il pleut. C'est le seul bruit qu'on entende jusqu'à deux heures du matin, où brusquement une nouvelle mousqueterie crépite près de la gare de

(1) Non sans pertes aussi de notre côté. « Vu Gamas qui a eu cette nuit 14 tués, dont son officier des équipages Dodu. » (Carnet de route de l'enseigne Gautier.)

Caeskerke, à l'intérieur même de la défense. Nos hommes ou nos alliés, énervés par cette vie d'alertes continuelles, ont-ils cédé à quelque mouvement irréfléchi? Au témoignage des plus braves, les hallucinations sont fréquentes la nuit, dans les tranchées; tous les pièges de l'ombre se dressent devant l'esprit; la circulation du sang dans les artères fait le bruit d'une troupe en marche; il suffit d'une sentinelle impressionnable qui lâche au hasard son coup de fusil pour que toute la section lui fasse écho (1).

Convaincu qu'il s'agit d'une méprise de ce genre, l'état-major, dont le poste est encore à la gare de Caeskerke, crie aux sections de cesser le feu. Cependant, comme la fusillade continue dans la direction de la ville, l'amiral détache en reconnaissance un

(1) Cf. Charles Tardieu, *Impressions d'un caporal.*

de ses officiers, le lieutenant de vaisseau Durand-Gasselin, qui pousse jusqu'à l'Yser sans trouver d'ennemi. La fusillade s'est tue; partout les voies sont libres; le lieutenant Durand-Gasselin retourne vers Caeskerke. En route, il avise une voiture d'ambulance de la brigade qui remontait vers Dixmude et qui répond « Rouge-Croix » à son qui-vive. Un peu surpris de l'inversion, il arrête la voiture : elle était occupée par des Allemands, qui se rendirent d'ailleurs sans résistance. Mais cette capture a donné un nouveau tour aux réflexions de l'état-major : il ne fait plus de doute qu'un *raid* d'infanterie a été tenté sur la ville; les Allemands de la voiture d'ambulance appartiennent vraisemblablement à la troupe d'assaillants mystérieux qui s'est jetée dans la nuit sur Dixmude et qui s'est non moins mystérieusement évanouie après ce singulier coup d'audace. Il faut bien qu'une de

nos tranchées de couverture ait craqué, mais laquelle? Ce sont nos alliés qui tiennent la voie du chemin de fer par où les Allemands ont pénétré dans la défense en sonnant la charge... L'énigme est inquiétante; mais, par cette nuit poisseuse, qui prête sa complicité à l'ennemi, il ne sert pas d'en chercher le mot : on ne l'aura que le matin, au petit jour, quand un de nos détachements, en surveillance sur l'Yser, apercevra tout à coup, dans une prairie, un bizarre ramassis de Belges, de fusiliers marins et d'Allemands. Nos hommes ont-ils été faits prisonniers? Ou sont-ce eux qui ramènent les Allemands? L'incertitude dure peu. Une brève mousqueterie : les marins tombent; la bande s'égaille. Voici ce qui s'était passé.

A la vérité, des versions assez différentes ont été données de l'incident, un des plus dramatiques de la défense et au cours du-

quel, avec quelques autres, tombèrent mortellement frappés l'héroïque commandant Jeanniot et le docteur Duguet, médecin principal du corps de santé (1). De l'avis général cependant, l'attaque allemande qui se produisit à deux heures et demie du matin est en étroite dépendance avec le mouvement de surprise tenté à sept heures du soir sur la route d'Eessen et que déjoua si heureusement l'intervention de la compagnie Gamas; il n'est même pas impossible qu'elle ait été menée par les débris de la troupe que nous avions culbutée, renfor-

(1) « Homme de devoir et d'une haute compétence professionnelle, le dévouement et l'abnégation mêmes », m'écrit du docteur Duguet un correspondant. On ne saurait dire assez, du reste, combien le corps de santé de la brigade, depuis son chef, le docteur Seguin, jusqu'aux derniers des médecins de 3e classe, sortis la veille de l'École de Bordeaux, montra d'admirables qualités au cours de la campagne. Le corps de santé fut aussi éprouvé que celui des officiers.

cés d'éléments nouveaux et chargeant au son rauque des bugles. Ainsi s'expliquerait qu'un intervalle de plusieurs heures ait séparé les deux attaques, qui procédaient en tout état de cause d'une inspiration identique.

« La nuit se poursuivant d'une façon normale et semblant ne plus devoir être troublée par aucun incident, raconte un témoin (1), le docteur Duguet en avait profité pour aller prendre un peu de repos dans la maison qu'il habitait et qu'une largeur de rue séparait de son ambulance. L'abbé Le Helloco, aumônier du 2e régiment, l'y avait rejoint vers une heure et demie du matin. Celui-ci confesse qu'il était bien un peu inquiet, en raison de l'échauffourée précédente, où il s'était prodigué, selon son habitude, au chevet de nos blessés. Après

(1) *Corresp. part.*

quelques minutes d'entretien, les deux hommes se séparèrent pour gagner leurs couchettes de paille. L'abbé dormait depuis une heure ou deux, quand des coups de feu tirés à proximité l'éveillèrent en sursaut. Il se secoua et rejoignit le docteur Duguet qui était déjà debout. Les deux hommes n'échangèrent aucune parole. Du même mouvement, sans prendre la précaution d'éteindre les lumières derrière eux, ils se jetèrent au dehors. Ils faisaient cible dans le cadre de la porte : une décharge les coucha sur le seuil. Le docteur Duguet avait été frappé d'une balle au ventre; l'abbé Le Helloco était atteint à la tête, au bras et au rein droits. Les deux corps se touchaient. « Monsieur l'abbé, murmura « le docteur Duguet, nous sommes per- « dus. Donnez-moi l'absolution... Je re- « grette... » L'abbé trouva la force de lever son bras alourdi et de tracer sur le mou-

rant le signe du pardon. Puis il s'évanouit, et ce fut son salut. Ni lui, ni le docteur Duguet ne comprirent sur le moment ce qui s'était passé. D'où sortait la troupe de forbans qui venait de les abattre? Et comment avait-elle réussi à se faufiler entre nos lignes sans être vue? Mystère. Cette fusillade éclatant dans leur dos avait causé un certain désarroi dans les sections les plus rapprochées qui s'étaient crues prises à revers et qui l'eussent été en effet, si l'attaque avait été soutenue. La bande arrivait devant l'ambulance au moment où le personnel (trois médecins belges, quelques matelots infirmiers et le quartier-maître Bonnet) s'empressait autour du docteur Duguet qui respirait encore. Elle fit prisonnier tout le paquet et l'entraîna dans sa ruée imbécile à travers la ville. Officiers et soldats devaient être ivres. On aurait peine à s'expliquer autrement une équipée aussi

folle ; nous tenions tous les abords de Dixmude ; le bref mouvement de panique qui s'était produit dans certaines sections avait été tout de suite enrayé. L'invraisemblance d'une action nocturne à l'intérieur de la défense était telle que le commandant Jeanniot, en réserve cette nuit-là et qui, réveillé par la fusillade, comme le docteur Duguet et l'abbé Le Helloco, était sorti de sa maison pour armer son secteur, n'avait pas mis le revolver en main. Se méprenant sur les intentions et les qualités des groupes qui s'avançaient, il court à eux pour les arraisonner et les reporter vers la tranchée. Ce petit homme replet, grisonnant, aux manières rudes et simples, est adoré de nos marins. Il n'y en a pas de plus brave. On le sait, et lui-même connaît son ascendant sur ses hommes. Quand il s'aperçoit de sa méprise, il est trop tard : les Allemands l'ont saisi, désarmé et entraîné au milieu de

hoch! hoch! de satisfaction. La bande continue à foncer vers l'Yser, poussant devant elle quelques fuyards et réussissant en partie à franchir la rivière au milieu de la confusion qui s'ensuit. Heureusement, l'hésitation dure peu. A la clarté d'un projecteur, le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui commande la garde du pont, identifie l'assaillant et fait immédiatement ouvrir le feu sur lui (1) : la plupart des Allemands qui se trouvent dans le rayon de nos mitrailleuses sont fauchés ; le reste se débande par les rues et court se cacher dans les décombres et les caves. Mais la tête de colonne avait passé l'eau avec ses prison-

(1) Il faudrait ajouter : sur l'ordre du commandant Varney, qui, prévenu par le docteur de Groote, avait pris immédiatement toutes les dispositions. Le carnet de l'enseigne X..., plus précis sur ce point, porte : « On avait réussi à placer des mitrailleuses de chaque côté du pont, qui était un pont tournant et qui venait d'être ouvert par le commandant Varney. »

niers, qu'elle chassait à coups de crosse (1). Pendant quatre heures, elle va tourner sur place, perdue dans les ténèbres, en quête d'une issue qui lui permette de rallier ses lignes. Il pleut toujours. Las de patauger dans la boue, les officiers s'arrêtent der-

(1) Il semble qu'il y ait encore ici quelque confusion dans le récit du « témoin ». On pourrait croire que l'ambulance du docteur Duguet se trouvait en ville et que les Allemands qui le tuèrent et blessèrent l'abbé Le Helloco se portèrent ensuite vers le pont avec leurs prisonniers. « En réalité, nous écrit-on, l'affaire s'est passée entre le pont — qu'une tête de colonne avait franchi par surprise en poussant devant elle un flot de Belges, de marins et peut-être de pillards — et le passage à niveau proche de la gare de Caeskerke où cette colonne fut enfin arrêtée. C'est dans cette partie de la rue que se trouvait le poste de secours du docteur Duguet ; c'est là aussi que le commandant Jeanniot, dont le poste de réserve était à Caeskerke, vint à la rencontre des assaillants. Et c'est dans les champs voisins de la berge sud de l'Yser que se rabattit la colonne, entraînant ses prisonniers, lorsqu'elle eut trouvé la route barrée devant elle. » (V. à l'*Appendice* la version de M. Thomas-Couture.)

rière une haie pour tenir conseil. Une pâle lueur commence à percer la brume : c'est le petit jour et il n'est plus possible de songer à regagner en corps les lignes allemandes ; la prudence commande donc de s'égailler jusqu'au retour de la nuit. Mais que fera-t-on des prisonniers? La majorité opine pour leur exécution. Les médecins belges protestent. Très calme, le commandant Jeanniot, qui se désintéresse du débat, cause avec le quartier-maître Bonnet. Sur un signe de leur chef, les Boches mettent genou à terre et font feu sur les prisonniers : le commandant tombe et, comme il respire encore, on l'achève à coups de baïonnette. Il ne reste de vivants que les médecins belges, volontairement épargnés, et le quartier-maître Bonnet, qui n'a été touché qu'à l'épaule. C'est à ce moment que la bande fut aperçue. Une section chargeait aussitôt sur elle ; une autre

se portait en arrière pour lui couper la retraite... Que se passa-t-il ensuite? D'aucuns prétendent que les officiers allemands surent ce qu'il en coûtait d'assassiner des prisonniers et que nos hommes éventrèrent ces chiens séance tenante; mais la vérité est que, malgré la bonne envie qu'on avait de venger le commandant Jeanniot, on cueillit toute la bande (1) sans lui faire de mal

(1) Une lettre de l'enseigne Gautier — la dernière, datée du 28 octobre (il devait être tué le soir même) — contient un certain nombre de détails qui ne figurent pas dans la relation précédente et qu'on ne lira pas sans intérêt : « ... Avant-hier soir... l'ennemi a réussi à passer un pont au nombre d'environ 150. Le reste a été arrêté par des marins ralliés et des mitrailleuses. Les 150 passés ont parcouru la route. Entendant du bruit, le médecin à quatre galons [Duguet], l'abbé [Le Helloco] et Bonneau [enseigne de vaisseau] ouvrent la porte. Bonneau n'a rien par miracle; le médecin est mort, l'abbé agonise. Les 150 se sont défilés en arrière. On prévient toute la ligne et on se garde en arrière. A sept heures, alerte. Je laisse mes mitrailleuses face à l'est et, avec mes 14 pourvoyeurs,

et qu'on l'emmena à l'amiral, qui fit exécuter seulement trois des coquins les plus compromis. »

je vais à l'ouest. Quelques feux. Des Allemands tombent. Le reste se rend. Je vais aux prisonniers. Un marin me dit : « Avez-vous vu le sabre du commandant ? — Quel commandant ? — Le commandant français qu'ils ont tué ! » Je vais à 50 mètres de là et je trouve le pauvre commandant Jeanniot tué. Les Allemands l'avaient rencontré seul sur la route, fait prisonnier avec, ensuite, quatre marins. Ils l'ont fait marcher devant eux toute la nuit et l'ont tué quand ils ont été surpris, le matin, ainsi que trois des marins. Le quatrième a pu se sauver et raconter le fait. Nous avons fait 30 prisonniers, dont 3 officiers, que l'amiral a fait fusiller sur-le-champ... Je t'assure qu'en ce moment on ne se laisse pas attendrir facilement : j'ai presque pleuré pourtant devant le commandant Jeanniot, qui était le meilleur officier de la brigade. C'était de plus un homme très bon et très aimé... »

X

DANS LES TRANCHÉES

Ainsi se termina ce dramatique épisode dont les origines ni les suites n'ont pas encore été bien élucidées. La troupe allemande, qui avait couru la ville pendant la nuit et dont une partie seulement avait pu gagner les prairies avec les prisonniers, comprenait-elle un bataillon ou un demi-bataillon? Le feu ouvert par le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie avait couché pas mal d'ennemis à terre. « On marchait sur leurs cadavres dans la ville », écrit le fusilier H. G... (1). Et, le lendemain,

(1) « Le sang coulait dans les rues comme la pluie un jour d'orage », dira plus fortement encore, d'après un témoin, Jean Claudius (*op. cit.*). C'est ce qui donna

nous débusquâmes des caves où ils se terraient un assez joli lot d'assaillants. Mais le plus grand nombre, servis par des complicités mystérieuses, parvinrent certainement à nous échapper.

En tout cas, l'alerte avait été chaude, et elle nous avait montré combien était nécessaire le renforcement immédiat de nos posi-

lieu vraisemblablement aux récits ultra-fantaisistes publiés dans la presse à cette époque. « Dans le but d'attirer les Allemands vers Dixmude, les forces françaises et anglaises (?) qui s'y trouvaient feignirent d'abandonner la ville. Le piège réussit. Voyant qu'on ne lui opposait plus de résistance, l'ennemi se rapprocha et, dans l'après-midi, il avait amené un régiment aux portes de la ville. On n'apercevait ni Français, ni Anglais, ni Belges. Les Allemands crurent bien que Dixmude était évacuée. Ils décidèrent donc de l'occuper et, comme ils ont coutume de le faire, ils y pénétrèrent au pas de parade et musique en tête. Mais, dès qu'ils furent engagés dans la rue principale, une fusillade effroyable couvrit le son des cuivres : plusieurs mitrailleuses dissimulées dans les maisons venaient d'entrer subitement en action. Il y eut parmi les Allemands une panique folle, etc., etc. » C'est du roman.

tions. L'amiral en rendit compte au quartier général, qui lui envoya de Loo deux bataillons de Sénégalais. Le bombardement avait repris dans l'intervalle. Il devint particulièrement intense entre onze heures et trois heures, visant de préférence les ponts de Dixmude et les tranchées du cimetière. Nous fîmes là d'assez grosses pertes, dont le lieutenant de vaisseau Eno (1) et une partie

(1) De l'émouvante allocution prononcée aux obsèques de ce brave, à Lannion, par l'enseigne de Cuverville, représentant l'amiral Berryer, détachons ce trop court passage : « La mobilisation avait trouvé Ernest Eno à Brest, au centre des formations de ces mêmes bataillons qu'il devait plus tard conduire à l'ennemi. Et nul plus que lui n'avait qualité pour donner à nos jeunes recrues, en outre de l'instruction professionnelle, ces leçons de virilité et de patriotisme qui vont au cœur et font les hommes vaillants et forts. C'est que lui aussi était un vaillant. Fils de ses œuvres, il avait gravi pas à pas les rudes échelons de la carrière. C'était un vrai marin... Dès le 13 août, il partait avec le 1er régiment de fusiliers... Sous une pluie de mitraille, autour du cimetière de Dixmude,

de la 7e compagnie du 2e bataillon. Mais le moral des hommes ne pliait pas. Témoin ce quartier-maître Leborgne, blessé à la tête, évacué sur l'ambulance pendant une accalmie, qui s'en échappait en entendant la reprise de la canonnade et revenait se faire tuer à son poste; ou ce clairon Chaupin qui, voyant des recrues faire le gros dos sous la rafale, leur criait : « Regardez-moi, les p'tiots! » et, magnifiquement brave, dressé de toute sa taille pour traverser la zone dangereuse, les entraînait dans son sillage d'héroïsme (1). Le feu de l'ennemi,

il tombait bientôt à la tête des siens, la cuisse fracassée par un éclat d'obus. Il ne devait pas survivre à son horrible blessure. Il est mort, unissant dans sa dernière prière à Dieu les siens et sa chère Bretagne qu'il ne devait plus revoir. » Ernest Eno avait été opéré sur le champ de bataille même par son concitoyen et ami le docteur Taburet, un des médecins de la brigade qui montrèrent sous le feu, au chevet de nos blessés, le plus absolu mépris du danger.

(1) Docteur Caradec, *op. cit.*

grâce au repérage de ses avions et aux intelligences qu'il comptait dans la place, témoignait d'une justesse surprenante. « Dans l'espace de deux heures, de dix heures et demie à midi et demi, écrit un des officiers qui commandait une des sections les plus exposées, l'enseigne de vaisseau T. S..., il est tombé une cinquantaine de shrapnells autour de nous. A une heure, j'avais le quart de mon effectif hors de combat. Je fais demander du renfort et des vivres, — nous étions sur la ligne de feu depuis soixante heures. Le commandant me donne l'ordre verbal de me replier. Je consulte mes gradés et mes hommes : « Faut-il partir sans avoir été remplacés? — Nous ne pouvons le faire, lieutenant! » Une heure après, l'ordre écrit m'arrivait de quitter la tranchée. Force me fut d'obéir, non sans avoir enterré nos morts et emporté nos blessés. Voilà, chers parents, de quoi sont

capables nos marins : ils tiennent jusqu'à la gauche. Le soir même, la tranchée était occupée par une autre section de marins. »

Et, ce même soir du 26 octobre, cette tranchée, — ou une autre, — était de nouveau attaquée et ne restait dans nos mains que par un prodige d'héroïsme. L'ennemi avait pu s'approcher à quelques mètres et chargeait « en poussant des hurrahs : » nos mitrailleuses, encrassées, ne jouaient plus (1).

(1) Dans une circonstance moins critique, mésaventure semblable advint à l'enseigne Gautier et fut le prétexte d'une petite scène amusante qu'on dirait empruntée aux mathurinades de Léonec et de Gerveze. « Hier, je mitraillais des Allemands à 1 200 mètres sur une route que j'ai fini par leur interdire. A un moment, enrayage. De mon blockaus, je hurle : « Qu'est-ce qu'il y a ? — Enrayage. — Dites au char- « geur de ma part que c'est une andouille ! » Et l'homme de communication, un brave pêcheur breton, de répéter : « Le chargeur est une andouille, de la part « du lieutenant. » Le chargeur, c'était Primat ! » Quelques jours plus tard, le 10 novembre, dans Dixmude submergée, ce même Primat (ordonnance de l'en-

Mais c'était le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières qui commandait la section. Elle barrait la route de Woumen, entre le mur du cimetière et une tranchée creusée de l'autre côté, dans un champ de betteraves. Des Pallières bondit sur le parapet.

— Mes enfants, dit-il à ses hommes, c'est avec du fer qu'il faut recevoir ces gens-là. Baïonnette au canon!

Et comme un des fusiliers, un « Parigot » qui charge avec trop d'entrain, se plaint d'avoir perdu son « épingle à chapeau » (sa baïonnette), restée dans la « couenne » d'un Boche :

— Fais comme moi, lui répond des Pallières, cogne avec ta tête! (1).

seigne), qui avait survécu à son officier, pointait avec tant d'adresse et de sang-froid ses mitrailleuses sur une colonne allemande qu'il l'arrêtait net en lui fauchant trois sections. (V. à l'*Appendice*.)

(1) Conté par le fusilier Georges Delaballe. Telle était l'ardeur que des Pallières avait communiquée à

Le lendemain, un obus l'anéantissait.

Entre temps, la brigade avait passé sous

ses hommes qu'on trouva le lendemain, sur la route, un fusilier marin et un Boche « morts l'un sur l'autre, les doigts du fusilier entrés et encore crispés dans les joues du Boche. Une balle perdue les avait tués tous deux. » Ce qui avait exaspéré les marins, c'est que le major qui conduisait l'attaque portait « un large brassard de la Croix-Rouge ». Leur honnêteté native se révoltait de ce recours constant à des ruses ignobles, par lesquelles nos ennemis ont trouvé le moyen de déshonorer jusqu'à leur propre héroïsme. — Martin des Pallières était le neveu de l'amiral commandant la brigade des fusiliers en 1870. « Homme d'une bravoure très simple et très gaie, anéanti par un gros obus au milieu de son groupe de mitrailleuses qu'il maintenait sous un feu d'enfer », m'écrit un correspondant. — Le docteur Caradec fait remarquer que cette nuit du 26 octobre fut particulièrement tragique. Et il rapporte à l'appui cet épisode emprunté au récit du matelot mécanicien Le L.... et qui est d'une assez belle horreur, en effet :

« Les Allemands ayant pris des tranchées françaises, les obus pleuvaient dans nos rangs. Tout à coup, quelques-uns des nôtres furent engloutis sous les décombres. L'un de mes amis se trouvant à moitié enfoui dans la terre, nous partîmes à deux pour lui porter secours. Mais un obus le frappa, et moi, à mon tour, je

les ordres du général Grossetti, chargé de la défense de la ligne de l'Yser jusqu'à Dixmude incluse (détachement de l'armée de Belgique du général d'Urbal). La journée du 27 ne fut marquée par aucune

fus enfoui jusqu'au cou. La nuit venait à grands pas. J'ai passé dans cette position quatorze heures d'angoisse. La bataille faisait rage. Près de moi se trouvaient deux amis qui poussaient des soupirs. Le plus proche me suppliait de le délivrer, mais, hélas! j'étais serré comme dans un étau. J'assistai à sa dernière agonie... Mes forces s'épuisaient. Je perdis connaissance, quelques heures après mon ensevelissement. Ce qui me faisait le plus souffrir, c'était de distinguer les Allemands à quelques mètres de moi. J'assistais à tous leurs actes, à leurs préparatifs de mort. Dans la nuit, les tirailleurs sénégalais, ayant repris nos tranchées perdues, se mirent à débarrasser les décombres et découvrirent mes deux amis morts près de moi. Un des Sénégalais marcha sur ma tête. Sentant quelque chose d'irrégulier, il se pencha et m'aperçut. On me retira des décombres et on me transporta à la première ambulance. Au bout de quelques heures, je revins à moi. Quelle joie de me trouver près de mes amis! Je me faisais l'effet d'un ressuscité. »

attaque en force : l'ennemi se contentait de nous bombarder. Il nous laissa respirer un peu la nuit suivante et le matin jusqu'à neuf heures. Puis, le charivari recommença. Un officier de la marine de réserve qui recevait ce jour-là le baptême du feu, le lieutenant de vaisseau Alfred de la Barre de Nanteuil, petit-fils du général Le Flò, pouvait écrire à sa famille qu'on l'avait gâté : « Un beau baptême, avec des dragées, toute la lyre, balles, shrapnells et surtout les fameuses marmites. Le hasard avait bien fait les choses. » Pour sa seule section, il comptait 4 hommes tués, 12 blessés et 11 disparus. Ce sabbat était le prélude d'une attaque brusquée : elle se produisit contre les tranchées du cimetière, particulièrement recherchées de l'ennemi. Mais nous le savions et nous avions là nos troupes les plus solides. L'attaque fut repoussée une fois de plus, en partie grâce à la fermeté du pre-

mier maître de mousqueterie Le Breton, déjà blessé le 24 octobre et qui avait pris le commandement de la compagnie, quand tous les officiers furent hors de combat (1).

(1) Parmi eux se trouvait l'enseigne de vaisseau Gautier. On a trouvé dans ses papiers l'ordre ci-après que nous communique sa famille. « Monsieur Gautier, — Par ordre supérieur, j'envoie une section vous remplacer, avec mission de vous transmettre l'ordre de vous porter avec votre section dans le voisinage du cimetière, derrière le mur ou le talus du chemin de fer, dans la position qui vous paraîtra la plus favorable, d'accord avec l'officier qui sera dans les tranchées voisines. La section de des Pallières, qui était au cimetière, a été démolie, des Pallières tué et enseveli sous les décombres de la tranchée. » C'est à neuf heures du soir que l'enseigne Gautier fut tué. « Nous dînions dans la tranchée, écrivait quelques jours plus tard à sa famille le lieutenant de vaisseau Gamas, quand on vint lui apporter l'ordre de se rendre à un poste dangereux pour y remplacer des Pallières qui venait d'y trouver la mort. Le dernier mot que me dit votre gendre fut le suivant : « Capitaine, c'est mon tour. » Puis, après un énergique échange de poignée de mains et de regards profonds et affectueux, nous nous séparâmes. Le lendemain j'appris que mon pauvre ami était mort

Nos alliés n'étaient pas si heureux sur la ligne de Dixmude à Nieuport, où la 4e division belge, écrasée sous des forces supérieures, marquait un sensible recul jusqu'à Ramscappelle et Pervyse. L'importance stratégique de ces deux villages exigeait qu'on les reprît immédiatement. Tous les éléments disponibles de la brigade y furent envoyés dans la soirée du 29. Cela n'empêchait pas l'ennemi de continuer son bombardement de Dixmude, auquel répondirent avec efficacité cette fois les « grosses basses » de notre artillerie lourde. Nous y gagnâmes d'avoir une nuit à peu près tranquille. On les comptait, ces nuits-là, dans la brigade.

tué par une balle allemande qui l'avait frappé au front au moment où, attaqué par des forces très supérieures, dont trois sections de mitrailleuses, il levait la tête hors de la tranchée pour mieux régler son tir et faire tout son devoir. C'est donc noblement qu'il est tombé, laissant à sa femme et à ses enfants un nom glorieux chargé d'estime et d'admiration. »

« Nous ne savons plus ce que c'est que dormir, écrit un marin. Voilà dix jours qu'on n'a pas fermé l'œil. » L'ennemi, peut-être, était aussi las que nos hommes : quelques poignées de shrapnells sur Caeskerke et le carrefour où l'amiral avait installé son poste de commandement furent la seule manifestation de son activité nocturne. Peut-être aussi, dans cette phase des opérations, Dixmude l'intéressait-elle beaucoup moins que Ramscappelle et Pervyse. Il se jetait au petit jour dans Ramscappelle, mais il échouait sur Pervyse, défendue avec leur énergie habituelle par les deux compagnies du bataillon Rabot. Ramscappelle était d'ailleurs reprise le lendemain. Mais, la veille, une « marmite » avait démoli, à Dixmude même, le pont du chemin de fer.

Aux brefs relâches de cette lutte épuisante, les yeux des défenseurs interrogeaient le *schoore* de l'Yser. Qu'elle était lente à se

tendre, cette inondation annoncée par le quartier général belge dans la soirée du 25 octobre et qui, depuis cinq jours, ne faisait que des progrès insensibles! Pourtant, là-bas, sur la grande plaine unie, il semblait qu'on la vit avancer : les *watergands* débordaient; l'eau rapprochait ses mailles; sa résille se resserrait autour des villages et des fermes. A la hauteur de Ramscappelle et de Pervyse, elle formait déjà une grande nappe d'un seul tenant.

Ce fut ce jour-là, « au nord à nous », qu'on put constater les premiers effets tactiques de l'inondation. Ramscappelle avait été splendidement enlevée à la baïonnette par la 42e division, l'ennemi rejeté derrière le talus de la voie Dixmude-Nieuport, d'où il se repliait presque aussitôt sur l'Yser : autant que devant nos troupes, il reculait devant l'insidieuse montée des eaux. Le plan du grand état-major allemand était

déjoué : il n'avait compté, pour atteindre Dunkerque, ni sur l'intervention de la flotte anglo-française, qui l'empêchait de longer par les dunes le rivage de la mer, ni sur les facilités qu'offrait à la défense l'inondation du bassin de l'Yser. La clef de la position n'était ni à Dixmude, ni à Pervyse, ni à Ramscappelle, ni à Ypres, comme il l'avait cru, mais dans la poche du chef-wateringue qui garde les écluses de Nieuport.

On croit sentir à cette minute de la crise comme un flottement chez l'ennemi ; sans renoncer à Dixmude, l'état-major allemand semble vouloir regarder ailleurs. A peine si, le 30 et le 31, il daigne envoyer à nos tranchées du cimetière et aux maisons des abords du pont leur ration habituelle de shrapnells et de marmites. Il pleuvait sans discontinuer depuis trois jours : nos hommes avaient de l'eau jusqu'à mi-jambes dans les tranchées. Où étaient les fringantes « de-

moiselles au pompon rouge » de naguère? « Il faudrait nous voir marcher, écrit le marin L..., d'Audierne, on est comme des hommes de soixante-dix ans. Mes pauvres genoux et coudes, je ne les sens plus. » Mais la grande souffrance tenait au manque de chaussettes : les pieds nus dans les souliers se violaçaient, refusaient tout service. « C'est la campagne des pieds gelés, » goguenarde un de ces malheureux. Disciplinés, fatalistes par tempérament, ils ne récriminent pas, et c'est à leurs parents qu'ils s'adressent pour parer au mal. « Envoyez-moi des chaussettes. Je suis nu-pieds et il fait froid », écrit le 1er novembre le marin J. F..., du Passage-Lanriec. Et, dans la lettre suivante, il réitère : « Je vous dirai, chers parents, qu'il fait mauvais temps ici : pluie et vent tous les jours, et du froid! Il ne fait pas beau dormir dans les tranchées : il y a quinze jours que je n'ai

pas fermé les yeux par le froid, les obus et les balles. Malgré tout cela, j'ai encore du courage. Je suis nu-pieds dans mes souliers ; j'ai toujours les pieds glacés. Si vous m'envoyez des chaussettes, envoyez-moi quelques paquets de tabac avec... » Et cet autre bout de lettre, toujours sur le même sujet : « Chère mère, vous me dites que mon frère continue à boire et il a bien tort ; mais qu'il a tiré ses bas de ses pieds pour me les envoyer. Je le remercie, car j'en avais grand besoin. » Magnanimité des ivrognes bretons !

Il y a des privilégiés ici d'ailleurs, comme partout : tel cet H. L..., qui s'est confectionné des mitaines avec une paire de vieilles chaussettes trouvée dans une tranchée boche. Évidemment on ne fait pas le délicat quand on est à la guerre et qu'on porte depuis un mois, sous la pluie, dans la boue, les mêmes effets loqueteux et gluants. « Tu n'oserais

pas prendre mon tricot avec une pince, tellement il est infect », écrit à sa sœur le même H. L... Les officiers ne sont pas mieux partagés, — bien qu'ils aient des chaussettes. « On ne se change jamais, on ne se lave jamais, on ne se brosse jamais, écrit Alfred de Nanteuil. Je suis dans la même crasse depuis mon départ de Brest. Je n'ai changé que de chaussettes. Toutes mes idées sur l'hygiène sont renversées, car, en somme, je ne me suis jamais mieux porté. » Quelques-uns se plaignent bien çà et là de la nourriture. « Je suis été *(sic)* trois jours dans les tranchées sans bouffer », gémit incidemment le marin J.-L. R... Mais d'autres, en plus grand nombre, constatent que la « confiture de singe » n'est pas mauvaise, surtout chauffée, et qu'en somme on a « son content » (1). Sur la boisson, par exemple,

(1) Tous les officiers que nous avons vus ou qui nous ont écrit reconnaissent que le service de l'inten-

le « jus » excepté, — « fameux, le jus ! » — l'opinion est unanime et tous la déclarent exécrable. Ni vin, ni bière, rien que de l'eau croupie : « encore on dit que les casques à pointe l'ont empoisonnée (1). » Aussi est-il recommandé de ne la boire que dans le « jus » et fortement bouillie. « J'ai passé des journées avec du pain, du sucre et une tasse de café les grands jours, écrit Alfred de Nanteuil. Il n'y a plus dans le pays que de l'eau infecte. Alors je reste très bien huit jours sans boire, sauf le café. » François Alain, lui, en est resté quatre sans boire ni manger, dans la paille d'une grange où vingt-sept de ses camarades, coupés de leur compagnie, venaient d'être éventrés à coups de baïonnette. Comment ce conscrit de dix-

dance, malgré les plus grandes difficultés, fut parfait au cours de la défense et que le corps du commissariat de la marine se montra vraiment « à la hauteur ».

(1) Lettre du fusilier J. F...

neuf ans échappa-t-il aux Boches demeurés à proximité? « Par un petit trou qu'il avait percé à l'aide de son couteau dans une des tuiles du toit », il observait tous leurs manèges, repérait leurs tranchées, les emplacements de leurs canons et de leurs mitrailleuses. Et un beau soir, où la lune n'était pas trop claire, il s'évadait en rampant, abattait un officier allemand qui lorgnait les positions françaises, et rentrait dans nos lignes sous une pluie de balles, avec une cargaison de « renseignements précieux », un fourreau de boue et des dents aiguisées par quatre-vingt-seize heures de jeûne (1). Et l'admirable, c'est que dans cet état, ruisselants, le ventre vide, les pieds gelés

(1) *Journal de Paimpol* du 24 janvier 1915. François Alain, « un enfant de Bréhat de dix-neuf ans, engagé de février 1914 », a été décoré de la médaille militaire par les mains mêmes du général Foch. (V. à l'*Appendice* le rapport de l'*Officiel*.)

et le crâne en feu, aucun de ces hommes ne perd le sourire. Dans toutes leurs lettres revient la même note : « Quoique ça, tout va bien, et l'on ne se fait pas de bile, surtout quand on peut f... une tournée aux Boches (1). » Ceci console de cela. Les risques de la tranchée, ils les connaissent et ils les préfèrent à l'inaction de la vie en réserve. « Et voilà douze jours de bataille, écrit le 28 octobre le fusilier C..., d'Audierne, et, ce soir, nous devons aller en première ligne, *car on est mieux au feu qu'au repos.* » Paradoxe? Forfanterie? Non. Ils parlent comme ils pensent. Ce sont des embusqués à rebours.

(1) Lettre du fusilier P. M...

XI

L'ATTAQUE DU CHATEAU DE WOUMEN

La Toussaint fut presque aussi calme que les deux jours précédents. Nous refîmes nos tranchées; l'amiral mit de l'ordre dans ses régiments et transporta son quartier général à Oudecappelle. Alfred de Nanteuil, depuis la veille en deuxième ligne, constatait dans son journal cette trêve des « marmites », sinon des shrapnells et des balles, « qui sifflent un peu comme certaines mouches en été. » Mais, sur le vaste horizon, des fermes brûlaient. La triste nuit de novembre était éclairée et comme « jalonnée » par ces brasiers qui attestaient que, pour avoir changé de forme, les distractions de l'ennemi n'avaient pas acquis plus d'aménité. « Un

de mes hommes, note Alfred de Nanteuil, a trouvé l'autre jour, dans le sac d'un Allemand, une main de petit enfant coupée... » Et, à Eessen, où l'abbé Deman, un jeune prêtre de vingt-huit ans, servait comme vicaire, ses bourreaux, après s'être donné le divertissement de lui faire creuser sa fosse, le fusillaient « dans le cimetière même de sa paroisse (1) ».

Nous eûmes, du reste, le lendemain, l'explication de cette apparente inertie de l'adversaire. Quelques « marmites » sur les tranchées et les fermes où nous avions nos services de ravitaillement ne suffirent pas à nous donner le change. Dans le sud-ouest, sur la route d'Ypres, on percevait depuis quelques jours un grondement ininterrompu : c'était l'ennemi qui avait déplacé une

(1) Déclaration de M. l'abbé Vanryckeghem, au dire de qui les curés de Saint-Georges, de Mannekensverke et de Vladsloo auraient été aussi exécutés.

partie de ses forces et qui cherchait, vers Merckem, le contact avec nos territoriaux et les corps britanniques. L'occasion semblait bonne pour briser le corset de fer qui nous étreignait et soulager un peu nos positions. Le moral des hommes n'avait jamais été meilleur. Des bruits d'offensive générale couraient dans la brigade, et rien n'est plus propre que la pensée de se porter en avant à redresser le caractère français. Le 3 novembre, des avions à nos couleurs passaient au-dessus de Dixmude, en route vers les lignes allemandes; dans l'ouest, un sphérique se balançait.

« Heureux présages! écrivait Alfred de Nanteuil. Tous ces encouragements nous manquaient au cours de cette longue défense... J'ai le cœur allègre. Tout indique que nous allons avancer. Les marmites ont disparu, ce dont personne ne se plaint. Je suis en première ligne depuis hier soir... Il

fait du soleil, l'alouette chante, la boue sèche. Nous sommes ignobles à voir... Relevés par les Belges à la nuit, je vais chercher pour les guider ceux qui remplacent ma compagnie... En rentrant, éreinté, j'arrête sur la route une barrique de soupe belge et y puise une louchée exquise. Mon bataillon est en réserve depuis hier soir. Nuit dans une grange, les hommes dans la tranchée. Aujourd'hui, dès le matin, sac au dos. »

Où allons-nous? se demandait un peu plus loin l'intrépide et charmant officier. Et il se répondait à lui-même en souriant : « Peut-être n'allons-nous nulle part. En tout cas, la canonnade fait rage, et cette fois ce sont nos braves, nos chers canons, si impatiemment attendus. On n'entend plus les autres. Je crois que ça va bien »

Alfred de Nanteuil ne se trompait pas : c'étaient nos 75, cette fois, qui menaient la danse. Le commandement avait décidé

de faire déboucher de la ville « une attaque soutenue par une puissante artillerie et se proposant pour objectif principal le château de la route de Woumen, à un kilomètre de Dixmude ». Cette attaque était « montée » par quatre bataillons d'infanterie de la 42e division, un bataillon de marine sous les ordres du commandant de Jonquières servant de réserve, le reste de la brigade de repli éventuel. Et elle était conduite par le général Grossetti, — Grossetti l'invulnérable, comme on l'appelait depuis sa magnifique défense de Pervyse, où il recevait les obus, assis sur un pliant.

L'attaque commença vers huit heures par un déblayage énergique de la position. Il y eut peut-être quelque hésitation dans les mouvements qui suivirent, et le fait est qu'en ne s'ébranlant qu'à onze heures et demie du matin, nos fantassins perdirent le principal bénéfice de la préparation : l'en-

nemi avait eu le temps de se reprendre : le 8e bataillon de chasseurs ne put déboucher du cimetière par la route de Woumen qu'avec l'appui du bataillon de Jonquières. Encore s'arrêta-t-il au bout de 200 mètres. Le 151e d'infanterie, qui opérait par la route d'Eessen, gagnait péniblement dans le même laps de temps un autre front de 200 mètres. Ce fut tout le profit de la journée. Le 3 au matin, nous reprenions l'offensive, mais sans plus de succès que la veille. L'attaque manquait toujours de souffle. Nous avancions à peine, quoique bien soutenus par nos 75, qui affirmaient une fois de plus leur supériorité sur l'artillerie ennemie. Pour lui donner quelque élan, le commandement décida d'appuyer l'attaque par toute la 42e division et deux nouveaux bataillons de fusiliers. La journée s'acheva en préparatifs de passage sur l'Yser, en aval et à un kilomètre de Dix-

mude. Deux passerelles volantes furent amenées de Dixmude à cet effet. Brouillard dense, le meilleur des temps pour ces sortes d'opérations. L'un des bataillons de fusiliers devait attaquer parallèlement à l'Yser; les deux autres, le franchissant plus en amont, devaient se rabattre sur le château, tandis que le 8e bataillon de chasseurs continuerait l'attaque par le nord. Cinquante pièces d'artillerie concentraient leurs feux sur le parc et les bâtiments; mais décidément ce manoir enchanté, avec ses fougasses, ses tranchées profondes, ses réseaux de fils barbelés, ses meurtrières à tous les murs, ses mitrailleuses à tous les étages, ses caponnières à tous les coins, dégageait on ne sait quelle électricité répulsive qui avait la propriété, sinon de briser l'élan de nos troupes, tout au moins de l'amortir singulièrement. Le terrain, haché de *watergands*, n'était pas des plus favorables sans

doute. Et dans la brume couvait une tourmente. Bref, à la nuit, nos troupes n'étaient encore qu'à 400 mètres du château : nous n'avions pu pénétrer dans le parc. Du côté d'Eessen, nous n'avions même marqué aucun progrès. Enfin, vers Beerst, les troupes belges qui défendaient le front nord de Dixmude nous signalaient qu'elles ne suffisaient plus à garnir les tranchées, et l'amiral dut détacher à leur secours deux compagnies du bataillon de Kerros placées en première réserve. Petit désagrément, compensé par l'arrivée de deux nouvelles pièces de 120 long, qui étaient immédiatement mises en batterie au sud du passage à niveau de Caeskerke.

Cependant la nuit du 5 novembre ne fut pas troublée autour de Dixmude. Aussi, dès l'aube, l'attaque reprit-elle sur le château de Woumen. Et, cette fois, on put croire au succès. Surgissant de leurs tranchées provi-

soires, nos bataillons, échelonnés sur la plaine, s'ébranlèrent du même mouvement au cri de : « Vive la France! » La charge sonnait. En quelques bonds, malgré une terrible mousqueterie et des salves de mitrailleuses à bout portant, le parc et la ferme furent enlevés ; nos troupes arrivèrent jusqu'au pied du château. Mais là leur élan se brisa. Quoi qu'on ait raconté, le château ne fut pas pris : la défense intérieure avait été formidablement organisée, et peut-être dès le temps de paix. L'ennemi cependant laissait entre nos mains une centaine de prisonniers retranchés dans le pavillon de l'entrée principale (1). Piètre butin. A la nuit, le

(1) Contestable. Nous avions suivi, pour cette fin de l'attaque du château de Woumen, le récit d'un correspondant de *la Liberté* qui nous semblait digne de foi. Ce correspondant ajoutait : « Ils [les prisonniers] n'eurent pas le temps de se replier, tant l'attaque des mathurins fut soudaine et menée avec fougue. Entraînés par leur élan, les fusiliers marins ne s'aperçurent

commandement donnait l'ordre du repli général : le bataillon de Jonquières rentra dans ses cantonnements ; la 42e division partit dans une autre direction (1) et la brigade se

pas de la présence des Allemands en cet endroit. Ce n'est que trois heures plus tard qu'un sous-officier prussien sortit sans armes du pavillon et offrit au premier officier qu'il rencontra de se rendre avec tous ses camarades. » On nous fait savoir, de source autorisée, que rien de pareil ne se passa. L'attaque arriva bien « à proximité du château, mais ne put réussir à l'enlever. » Ce fut tout.

(1) A Dixmude même, les journées du 4 et du 5 s'étaient passées dans une tranquillité relative. « Il pleut, écrit le 4 Alfred de Nanteuil. Cinq heures de station sur la route, sac au dos. Boue affreuse. Traversé Dixmude. Vision d'horreur. Désert. Lueurs de pillards. Charognes. Ruines sans nom... La nuit dans une ferme abandonnée, pleine de charognes, saccagée d'une façon affreuse. Tout y décèle les habitudes propres, pieuses, rangées, des honnêtes cultivateurs flamands. Nuit assez calme. Six heures de sommeil dans nos vêtements mouillés. Impossible de se changer. » Le 5 : « Aujourd'hui temps exquis ; du soleil ; tout est calme. Les canaux reflètent les célèbres paysages des maîtres flamands, enveloppés de ouates lé-

(Newspaper Illustrations)

LA GRANDE-RUE APRÈS LES PREMIERS JOURS DU BOMBARDEMENT

trouva de nouveau seule à Dixmude, avec les Belges et une poignée de Sénégalais (1).

« Nous ne bougeons pas, écrit Alfred de Nanteuil à la date du 6 novembre. On nous retire les renforts. Visité l'église de Dixmude et l'Hôtel de Ville. Effroyable ! Tout cela n'est plus qu'une ruine sans nom. Il ne reste pas une maison entière. Certains quartiers ont perdu jusqu'au souvenir de leurs fondations : un monceau de pierres et de briques... Il reste de Messine plus que de cette malheureuse cité. »

gères. Les bestiaux qui ont échappé au bombardement ruminent sur les digues. Enfin on respire. On respire !... On est tout heureux de vivre. Je commence à croire que nous sommes ici pour longtemps. »

(1) Elle passait en même temps sous les ordres du général Bidon. — Un peu antérieurement, la brigade avait reçu une visite intéressante. « Le colonel anglais Seely, ancien ministre de la guerre, est venu visiter notre front, écrit dans son carnet, à la date du 2 novembre, le lieutenant de vaisseau de Perrinelle. Il nous a dit que nous avions sauvé la situation par notre résistance. »

XII

LA MORT DE DIXMUDE

Elle n'est pas tout à fait morte, pourtant. Scalpée, fracassée, incendiée, elle garde encore une étincelle de vie, tant que nous sommes là. Ce charnier où nous campons et dont les rues ne sont plus que des pistes méphitiques sinuant entre des monceaux de cadavres, des tas de moellons et les abîmes ouverts par les « marmites » boches, palpite obscurément dans ses profondeurs. La vie y est devenue souterraine ; Dixmude a ses catacombes, où nos hommes se coulent au sortir des tranchées. D'autres hôtes, moins catholiques, circulent peut-être dans ce réseau de caves et de celliers d'une exploration difficile ; les lueurs suspectes aperçues

certain soir par Alfred de Nanteuil ne sont peut-être pas toutes des « lueurs de pillards ». Seule de toute la ville, par un mystérieux privilège, une maison a échappé au bombardement, la minoterie, dont la plate-forme en ciment armé, debout sur ce champ de décombres, continue à dominer, près du Haut-Pont, toute la vallée de l'Yser...

La 42e division, en nous quittant, nous a laissé deux de ses batteries de 75. C'est quelque chose, bien qu'insuffisant pour remplacer les soixante-douze pièces de campagne qui garnissaient à l'origine le front de la défense et dont cinquante-huit sont hors de service. Nous n'avons de sérieux que notre artillerie lourde, mais elle n'a pas la mobilité des 75. D'autre part, notre offensive sur le château de Woumen semble avoir inquiété les Allemands, qui sont revenus en force sur Dixmude. Le bombardement de la ville et des tranchées recom-

mence ; une assez vive attaque de l'infanterie ennemie sur nos tranchées du cimetière est repoussée dans la soirée. Sur la route d'Eessen, on sent aussi la pression. Pertes assez fortes des deux côtés. Une reprise de l'attaque semble probable pour la nuit. Et tant de vides déjà ont éclairci nos rangs (1) !

« Maman, écrit de Dixmude à la date du 7 novembre le fusilier C..., d'Audierne, c'est toujours le fourniment au dos et paré au coup de feu sous la mitraille des

(1) Aux officiers dont nous avons donné les noms plus haut, joignons, pour la période comprise entre le 24 octobre et le 6 novembre, les lieutenants de vaisseau Cherdel et Richard, les enseignes Rousset et Le Coq, tués ou morts des suites de leurs blessures ; parmi les officiers blessés, mais qui ont survécu à leurs blessures, le lieutenant de vaisseau Antoine, « modèle du parfait officier, fils de l'amiral Antoine » (*Corresp. part.*), et Revel qui, blessé grièvement à la cuisse, donnait l'ordre de repli à sa compagnie décimée « en lui prescrivant de le laisser dans la tranchée où il était tombé ». (V. à l'*Appendice*.)

canons allemands que je t'écris ces quelques lignes pour te donner de mes nouvelles, qui sont très bonnes, et je désire que cette missive te trouve de même ainsi que la famille. Maman, ainsi que toute la famille, vous revoir, je ne compte plus, car pas un de nous ne reviendra. Enfin j'aurai donné ma vie pour faire mon devoir de soldat et de marin. J'ai déjà reçu deux balles : une dans la manche de ma capote et une dans ma cartouchière de droite, et la troisième sera la bonne. »

« A notre escouade, écrit le même jour le fusilier A. G..., sur seize, nous sommes encore trois. » Cependant la nuit du 6 au 7 fut assez tranquille. Et la journée qui suivit lui ressembla. La petite mortification que nous avait causée l'échec de notre offensive sur Woumen était déjà oubliée et l'on se reprenait à l'espoir.

« Je crois, écrivait Alfred de Nanteuil,

que ma compagnie ne bougera guère d'ici longtemps... Je fournis, suivant les besoins, une ou deux sections de renfort, les autres et moi-même demeurant ici dans ma tranchée que nous perfectionnons et dans le voisinage d'une ferme qui nous permet de manger chaud. Paille à discrétion. En somme, le grand confort. »

L'impression générale est qu'on est accroché d'un bout à l'autre du front. « Bombardement et fusillade. Guerre de siège partout. Cela finira bien un jour. En attendant, conclut gaiement Alfred de Nanteuil, bon moral, bonne santé. »

Dans l'après-midi cependant, on remarqua, sur l'autre rive de l'Yser, des va-et-vient assez suspects et, comme il était facile de battre cette partie du front ennemi, on se hâta de pointer dans sa direction une de nos pièces de campagne. Était-ce un piège? Ou quelque espion, par derrière,

faisait-il des signaux? La pièce n'était pas plus tôt en action qu'une batterie allemande se démasquait et la prenait sous son feu : un des projectiles tua net le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui surveillait les effets du tir (1).

Désormais les attaques ne vont plus cesser. La nuit du 7 au 8 ne fut qu'une longue série de tentatives sur notre front, qui toutes furent repoussées. Elles reprirent au jour sur les tranchées du cimetière. Le mur d'enceinte était tombé depuis longtemps sous les coups de l'artillerie allemande ; par les meurtrières des créneaux, on voyait l'immense plaine de betteraves au bord de laquelle nous combattions, le dos à Dixmude et à son *schoore* presque entièrement

(1) Le commandant de Sainte-Marie fut provisoirement remplacé à la tête de son bataillon par le lieutenant de vaisseau Dordet, qui y montra « les plus belles qualités ». (V. à l'*Appendice*.)

reconstitué. A l'horizon, sur sa butte solitaire, l'imprenable château de Woumen, enveloppé de bois et de fumée, commandait la position ; les flocons blancs des batteries s'accrochaient aux branches, qui semblaient perdre leur duvet. Comme toujours, l'ennemi préparait ses attaques par un déblayage en règle du terrain : shrapnells et marmites fracassaient les dalles, hachaient les croix, les grilles, les couronnes et les cercueils eux-mêmes, — ces cercueils qu'à cause de l'extrême perméabilité du sous-sol flamand on ne descend pas à plus de cinquante centimètres et dont tous les hôtes s'étaient évadés dans un affreux pêle-mêle. Maints fusiliers furent blessés par des esquilles d'ossements « mobilisés » ... Dans les brouillards des Flandres, quand le mystère nocturne et l'énorme disque enflammé de la lune ajoutaient leurs fantasmagories à la scène, elle passait en horreur les plus

macabres imaginations du romantisme; si familiers que soient nos Bretons avec les choses de l'Au-Delà, un frisson les parcourait. Et ils attendaient l'attaque ennemie comme une délivrance, la fin d'un cauchemar (1).

« On ne mollissait pas quand même, écrivait le fusilier G.... Mais on comprenait que tout le monde ne fût pas organisé comme nous et les moricauds (Sénégalais), et on avait pitié de ces pauvres Belges, si éprouvés, qui, eux, vraiment, n'en pouvaient plus, surtout leurs chasseurs à

(1) Et pourtant ces tranchées du cimetière, c'était en quelque sorte l'abri, la sécurité relative : avant d'y parvenir, il fallait traverser une zone rase de 60 mètres, continuellement balayée par les balles et les shrapnells. « On passait en courant, à la file indienne, le sac sur la tête, et l'on « piquait » dans les caves de la maison du gardien — ceux qui ne restaient pas en route! — en poussant un ouf! de soulagement. » (Conté par Georges Delaballe.)

pied (1). Il fallait bien leur donner un coup de main et les remplacer aux tranchées, même quand nous n'étions pas de relève. Il y avait continuellement, sur nous, deux ou trois aviatiks (2), qu'on avait beau fusiller et qui revenaient toujours aux mêmes heures, comme la misère sur le monde. Quand ils avaient regagné leurs perchoirs, on était sûr de son affaire : les marmites vous arrivaient droit dans l'œil. Et quelle musique ! »

(1) Souvenons-nous que les Belges se battaient depuis trois mois et que, jusqu'au 23 octobre, sinon à Dixmude, du moins au-dessous jusqu'à Nieuport, ils avaient été à peu près seuls contre les forces allemandes. Et eux aussi eurent leurs héros !

(2) Sans parler d'un *dracken ballon*. — « Violent bombardement de nos tranchées, dirigé par les ballons cerfs-volants « saucisses » : faible réponse de l'artillerie belge et française », note sur son carnet, à la date du 8, l'enseigne X... Et, à la date du 9 : « Continuation du bombardement. Attaque de nuit des petits postes, qui se replient. »

Quelle musique, en effet, surtout comparée au « toussotement » de nos petits canons belges! Le 9 novembre enfin, un groupe de douze 75, tout battant neufs, vint relever ces asthmatiques. On les répartit entre Caeskerke et l'Yser. Le cimetière restait « notre point noir ». Une des tranchées que nous y occupions avait été prise par les Allemands; mais une vigoureuse contre-attaque de l'enseigne Melchior les en délogeait presque aussitôt. « Exaspéré de tant d'efforts stériles, écrit le lieutenant de vaisseau A..., l'ennemi se décida, le 10 novembre, à frapper un coup décisif. Vers dix heures du matin commença le plus terrible bombardement que la brigade ait eu à supporter. Le tir, très ajusté, bouleversa les tranchées et fit subir à nos compagnies de très grosses pertes (1). » Et, à onze

(1) Cité par le docteur Caradec. — L'artillerie allemande (batteries de 105 et de 77) était postée à

heures, 12 000 Allemands marchèrent sur Dixmude (1).

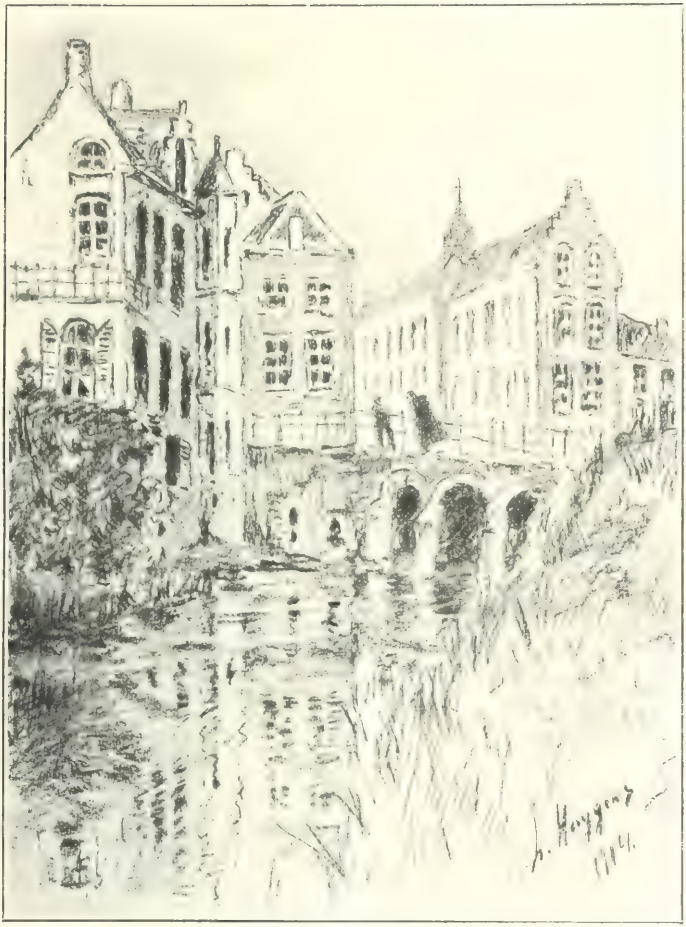
C'était l'attaque par masses profondes, comme au début du siège, mais mieux soutenue, « montée » par des troupes fraiches ou renforcées et qui connaissaient les points faibles de l'adversaire. Encore n'est-il pas sûr qu'elle eût réussi sans l'inconcevable fléchissement de nos positions de la route d'Eessen. Cette partie du secteur sud (2)

2 000 mètres : derrière le château de Woumen, près de Vladsloo, à Korteckeer et à Kasterthoeck.

(1) Mais déjà, à neuf heures et demie, sur le front de la 9e et de la 10e compagnie (1er régiment) qui occupaient, vers Beerst, l'un des côtés de l'arc de cercle dessiné autour de Dixmude par nos tranchées et dont chaque pointe reposait sur l'Yser, une attaque assez vive s'était prononcée. Les Allemands essayaient de s'infiltrer entre l'Yser et l'extrémité de la 9e compagnie. L'attaque fut repoussée par les deux compagnies, appuyées par nos tranchées de l'Yser et une batterie de 75.

(2) Un peu au-dessus de la gare de Dixmude, exactement entre le talus du chemin de fer et la route d'Eessen.

était la seule qui ne fût pas défendue par des marins. Il faut qu'elle ait été complètement démolie, avec les Sénégalais qui la flanquaient aux deux ailes, et son contingent tout de suite hors de combat. De fait, le feu ennemi était si intense sur toute la ligne, la réponse de notre artillerie si faible, qu'Alfred de Nanteuil, qui occupait une tranchée d'arrière du secteur nord, avait dû mettre son monde à l'abri d'un tas de paille. « Impossible de lever le nez hors de nos trous, écrit un officier, tant les obus se succédaient sans interruption. » La colonne attaquante put ainsi passer le canal de Handzaeme et tomber, par une manœuvre de flanc, sur les tranchées de la 11e compagnie, que battaient, à gauche, l'artillerie de Korteckeer et de Kasterthoeck et, de face, une violente mousqueterie dirigée d'un groupe de fermes en amont du canal : la 11e compagnie, décimée, n'eut que le temps



VIEILLES MAISONS SUR LE CANAL DU HANDZAEMI

de se replier vers ses voisines (10e et 9e). Mais un détachement ennemi, qui s'était glissé le long du canal, avait réussi à pousser jusqu'au poste de commandement du 3e bataillon en faisant prisonnière sur sa route l'ambulance du docteur Guillet, établie au débouché du pont romain. Nos tranchées n'étaient pas reliées téléphoniquement; le service de liaison, assuré par des hommes, ne «fonctionnait» plus. Quatre fusiliers seulement, sur les 60 de la réserve du commandant Rabot, parviennent à s'échapper. Du toit de la ferme où elle est tapie, une sentinelle les aperçoit et jette l'alarme :

— Les Boches... à 400 mètres!

— Aux armes! crie de Nanteuil. Aux tranchées!

Lui-même, pour observer l'ennemi, se porte au point le plus exposé; mais, pris en enfilade, il est atteint d'une balle au cou, qui lèse la moelle épinière. Comment ses

hommes réussirent-ils à l'emporter? Il gardait sa connaissance et ne se faisait pas d'illusion. Toute son énergie semblait concentrée dans ce désir : aller mourir en France. Son souhait a été exaucé (1).

Et alors, ces lignes de la route d'Eessen

(1) On lit dans le *Bulletin de la Société archéologique du Finistère :* « Officier de marine en retraite, M. de Nanteuil, dès les premiers jours de la guerre, avait repris du service et fut attaché à la défense des abords de Brest. Mais ce poste lui semblait trop de repos et, malgré son état précaire de santé, il multiplia les démarches pour être envoyé sur la ligne de feu. Quinze jours après y être arrivé, il était tué... C'est un héros de plus dans cette famille de héros... Érudit archéologue, tout particulièrement en ce qui concerne l'architecture militaire, il avait déjà publié de belles études sur nos vieux chateaux féodaux dans les *Bulletins* de *l'Association bretonne*, d'excellentes notes historiques et descriptives sur le château de Brest, les monuments de Morlaix et de Saint-Pol-de-Léon, les églises de Guimiliau, Lampaul, Saint-Thégonnec et Pleyben... » — « Il partit plein d'entrain et de vaillance, nous écrit-on d'autre part, le cœur ivre de marcher à l'ennemi. Tous ceux de ses

enfoncées, la digue crevée au centre, le secteur nord coupé du secteur sud, ce fut le débordement. La vague allemande nous submergeait. L'ennemi, qui avait pénétré dans l'intérieur de la défense et que de nouvelles colonnes renforçaient à tout instant, nous prenait d'écharpe, de flanc et de revers. L'une après l'autre, nos positions craquaient. Déjà les premiers fuyards arrivaient devant Dixmude.

— Où vas-tu ? crie un officier à un marin auquel il barre le passage.

— Capitaine, un obus a cassé mon fusil

amis qui l'ont vu au moment de son départ ont pu remarquer le rayonnement de sa physionomie... [Blessé mortellement — presque tout de suite la paralysie se déclara — et transporté à l'ambulance], il gardait toute sa lucidité ; il s'inquiétait des phases de la bataille, demandant si les ennemis avaient été repoussés. Bravement il supporta ses souffrances sans se plaindre. Dans la soirée et bien qu'il fût très faible, on le transporta sur son désir à Malo-les-Bains, *car il voulait mourir en terre de France.* »

dans la tranchée. Mais donnez-m'en un autre et j'y retourne.

On lui donne le fusil d'un mort et ce brave replonge dans la fournaise. Un autre, tout jeune, erre comme une âme en peine à la lisière des champs. Un officier lui demande ce qu'il cherche :

— Ma compagnie. On a trinqué aujourd'hui. Il ne doit pas en rester lourd.

Et, subitement redressé, une flamme aux yeux :

— Mais ça ne fait rien, capitaine, *ils* ne passeront pas (1) !

Ils ne passeront pas, mais, pour les empêcher d'entrer dans Dixmude, c'est trop tard. Des mousqueteries éclatent dans notre dos ; il y a un fusil derrière chaque tas de moellons, une mitrailleuse à chaque embrasure. Les courts clairons allemands précipi-

(1) Cf. Docteur Caradec, *op. cit.*

tent leurs notes aigres. Il se peut qu'un certain nombre des assaillants qui s'étaient réfugiés dans les caves de Dixmude, après l'échauffourée du 25, soient sortis à ce moment de leurs terriers pour ajouter à la confusion. On aura quelque jour l'explication du mystère. De tous les côtés, hors ville, en ville, sur le canal, sur l'Yser, nous étions dans le feu. C'était la « guerre des rues, avec ses surprises et ses embuscades », dit le lieutenant de vaisseau A... Qu'étaient devenues nos compagnies de couverture, celles du cimetière et celles de la route de Beerst? De la réserve du commandant Rabot, traquée de fossé en fossé, son chef tué ou disparu (1), il ne reste que quinze hommes ral-

(1) C'est bien tué qu'il faut lire. On a su depuis que le commandant Rabot avait été frappé d'une balle au-dessus de l'oreille en se hissant, pour inspecter la position, sur le « rebord très élevé du ruisseau » qu'il occupait avec ses hommes.

liés dans un arroyo fangeux autour du lieutenant de vaisseau Sérieyx et qui luttent avec lui jusqu' « au dernier fusil ». Cerné, désarmé, Sérieyx est joint à quelques autres éclopés dont la colonne attaquante se fait un pare-balles pour arriver jusqu'au confluent du canal et de l'Yser. « Spectacle abominable, dit le lieutenant de vaisseau A..., de prisonniers français obligés de marcher en avant des Boches qui, à genoux derrière eux, tiraient entre leurs jambes! » Nos hommes, de l'autre côté de l'Yser, n'osaient riposter.

— Criez-leur de se rendre, ordonne le major à Sérieyx.

— Comment pouvez-vous penser qu'ils se rendront? répond Sérieyx. Ils sont dix mille (1)!

(1) Le major, auquel lui-même n'avait consenti à se rendre qu'à la dernière extrémité et après que ses hommes, toutes leurs munitions épuisées, se fussent mis complètement d'accord sur l'impossibilité d'une plus

Ils étaient deux cents. Au même instant une vive fusillade éclate sur la droite de l'ennemi et détourne son attention : faisant signe aux siens, Sérieyx, qu'une balle a touché et qui s'est laissé glisser à terre, se jette dans l'Yser, le traverse à la nage, malgré son bras cassé, et court rendre compte de ce qui se passe à l'amiral.

C'est une contre-attaque lancée par le commandant de la défense et menée par le lieutenant de vaisseau d'Albia qui l'a dé-

longue résistance, lui avait précédemment demandé s'il n'y avait pas un passage pour traverser l'Yser. Sérieyx lui avait répondu : « Je n'en connais qu'un : le Haut-Pont. » Or, à 50 mètres de là, se trouvait une passerelle mobile que nos marins étaient précisément en train de franchir. Sérieyx, pour occuper le major, avait pris un crayon et traçait un plan compliqué de la position. De temps en temps une décharge claquait : Sérieyx et ses hommes se plaçaient stoïquement devant les Boches, puis Sérieyx reprenait son crayon. Le plan parut trop embrouillé au major, qui jugea plus simple d'employer son prisonnier à obtenir la reddition des tranchées. On sait le reste.

gagé. Une autre compagnie, avec le commandant Mauros et le lieutenant de vaisseau Daniel (1), parvient à se retrancher derrière la barricade du passage à niveau de la route d'Eessen; sur toutes les voies aboutissant à l'Yser et spécialement au Haut-Pont, à la passerelle et au pont du chemin de fer, des sections s'établissent fortement ou consolident les sections qui les occupent déjà. Ces dispositions, prises à la hâte par le commandant Delage, réussiront-elles à sauver Dixmude? Tout au plus permettront-elles de prolonger un peu son agonie. Les minutes, désormais, lui sont comptées. Après avoir traversé à la baïonnette la colonne ennemie qui s'était

(1) La 8e compagnie en réserve, renforcée par une section de la 5e compagnie du 2e régiment. « Les troupes du secteur sud se replient vers la ville en se défendant par une série de barricades sous les ordres du commandant Mauros et Daniel, lieutenant de vaisseau. » (Carnet de l'enseigne X...)

aventurée jusqu'à l'Yser, la section du lieutenant d'Albia se heurtait à d'autres colonnes débouchant par la Grand'Place et les rues avoisinantes; la barricade de la route d'Eessen était emportée. Allemands et Français ne formaient plus qu'une grande mêlée hurlante qui tourbillonnait en ville et sur les bords du canal. On se fusillait à bout portant: on s'égorgeait à la baïonnette, au couteau, à coups de crosse, et, quand les crosses étaient rompues à force de cogner, on avait encore ses pieds, ses poings, sa tête, ses dents. A trois heures de l'après-midi, la moitié de nos hommes étaient hors de combat, tués, blessés ou prisonniers, et les colonnes allemandes, par la brèche ouverte dans la défense, continuaient à tomber dans Dixmude. Elles nous refoulaient vers les ponts que nous tenions toujours, que nous tiendrons jusqu'au bout. L'ennemi pourra prendre Dixmude.

— le petit matelot a raison, — il ne passera pas l'Yser. Une dernière fois, pour dégager la compagnie Mauros qui se replie sous un feu terrible, les débris des sections se reforment, officiers en tête. Et c'est de nouveau la charge, la mêlée tourbillonnante par les rues, le choc effroyable de deux électricités rivales. Écumant, la face pourpre, un marin, qui a vu tomber son frère, jure qu'il aura la peau de vingt Boches. Il les compte à mesure que sa baïonnette plonge : « Et d'un ! Et de deux ! Et de trois ! Et de quatre !... » Ainsi jusqu'à vingt-deux. Quand il n'a plus de ventre boche à crever, il se retourne contre ses compagnons : il était fou...

Mais que peuvent les plus beaux traits d'héroïsme contre le pullulement de ces masses d'hommes qui sortent du pavé à mesure qu'on les écrase ? « C'est des punaises ! » soupire un quartier-maître. Et la nuit tombe. Dixmude a cessé de panteler.

Il y a six heures qu'on se bat sur ce cadavre en miettes. Plus un pignon, plus un mur n'est debout, à l'exception de la minoterie. Un banc de laves, voilà Dixmude. La conservation de ce « tas de cailloux », qui se complique d'un foyer de pestilence, ne vaut pas le petit doigt d'un de nos hommes. A cinq heures du soir, après avoir fait sauter les ponts et la minoterie, l'amiral se replie de l'autre côté de l'Yser (1).

(1) On a conté que, si Dixmude tomba le 10 novembre, ce fut l'intervention d'une vieille femme qui en décida. « Les forces alliées occupant Dixmude, dit le *Daily Mail*, consistaient en un escadron de cavalerie campé sur la rive droite de l'Yser, deux batteries de 75, un régiment d'infanterie et un bataillon de zouaves (!). La bataille commença par un feu d'artillerie très violent avec la grosse distillerie du centre de la ville comme objectif principal. Deux des 75 étaient en position au premier étage d'une tannerie, les autres au-dessous sur un petit tertre où on nettoie les peaux. Notre artillerie était capable de tenir l'ennemi en échec. Avec ses obus explosifs, elle ouvrait de larges brèches dans les rangs ennemis. Un canon ennemi

« Chère mère, écrira quelques jours plus tard le fusilier E. J..., d'Audierne, je vous

avait perdu son attelage et une simple salve fauchait des rangs de ulhans. Notre cavalerie et notre infanterie n'attendaient qu'un mot pour entrer en action. Juste à ce moment, parut une vieille femme que des zouaves avaient traitée avec bonté parce qu'elle paraissait misérable. Elle les avait suivis, s'appuyant sur le bras de l'un ou de l'autre. Elle avait partagé leur soupe. Elle monta dans la tannerie jusqu'au premier étage. Enfin, quand chacun craignait pour sa sécurité, elle disparut. Un moment après on put voir une lumière sur le toit de la distillerie. Elle parut trois fois avec un mouvement de droite et de gauche. Rien de plus. Cinq minutes plus tard, les obus allemands commençaient à pleuvoir exactement sur le point repéré par la lumière. En peu de temps, le bâtiment fut très endommagé. Des explosions suivirent et l'alcool en feu alluma l'incendie dans toutes les maisons avoisinantes. Ne pouvant arrêter ni le déluge d'obus ni l'incendie grandissant, le général commandant les forces françaises décida d'évacuer la ville et de se retrancher sur les rives du canal. Avec de grandes difficultés, les 75 furent descendus de la terrasse où ils avaient été placés et sauvés. Avant de quitter la ville, les soldats purent voir, gisant à terre, la vieille femme, sous les jupes de laquelle on distinguait l'uniforme des ulhans. » Tout

dirai que, le 10 de ce mois, je ne chantais pas la gloire à Dixmude, car, sur ma compagnie, on est retourné une trentaine. Ce jour-là, je croyais y rester ; mais, comme le courage m'a emporté, j'ai pu me retirer avec beaucoup de misère. Et il y en a beaucoup qui étaient forcés de se f... à la nage pour se sauver. »

Sans doute les prisonniers qui, avec l'héroïque Sérieyx, s'étaient jetés dans le canal et, de là, dans l'Yser. On ignorait encore que le lieutenant de vaisseau Cantener, qui avait pris le commandement après

est d'imagination pure dans ce récit. L'espionnage joua certainement un rôle dans la chute de Dixmude ; trop de gens qui se donnaient pour des réfugiés ou des habitants attachés aux ruines de leur foyer servirent de complices et d'indicateurs à l'ennemi. Mais tout d'abord Dixmude n'était pas défendue par les zouaves ; ensuite le poste d'observation de notre artillerie n'était pas sur une tannerie ; enfin nous n'avions aucune cavalerie à notre disposition. Le narrateur n'a oublié que le seul corps qui barra la route au mascaret allemand : les fusiliers marins.

la mort de son chef, s'était maintenu jusqu'à la nuit sur la route de Beerst avec trois compagnies de fusiliers. Dans l'ombre, par les fossés pleins d'eau, les trous de vase où l'on enfonce jusqu'au ventre, il aura la joie — et la gloire — de ramener la presque totalité de ses hommes dans nos lignes; ils sont 450, — 450 blocs de boue, — non pas, comme on l'a dit, épuisés, sans armes, sans équipement, mais en formation de marche sur colonne par quatre, la baïonnette au canon, aussi calmes qu'à l'exercice, les blessés devant et chaque compagnie protégée par une section d'arrière-garde (1).

(1) Voici quelques détails sur cette magnifique opération. Avant de donner la parole au correspondant à qui nous en devons le récit circonstancié, rappelons que les Allemands, qui étaient tombés sur la réserve du commandant Rabot, n'avaient pas détruit la 11e compagnie : celle-ci, après un feu très vif, s'était rabattue vers la 9e et la 10e compagnie, à peu près intactes. Dixmude était déjà tombée que les capitaines des trois compagnies se rassemblaient pour examiner

Trop des nôtres encore demeuraient entre les mains de l'ennemi ou sous les ruines de

la situation et décidaient de tenir « coûte que coûte ». — En conséquence « la 10e compagnie place un petit poste en avant, sur la route de Beerst, avec deux sentinelles doubles ; un autre à l'arrière, à l'ancien moulin. La compagnie elle-même se place : un rang face en avant, un rang face en arrière ; les tranchées sont aménagées pour faire face à toutes les directions ; les mitrailleuses belges abandonnées sont remises en état et dirigées prêtes à battre la route de Beerst. — 6 h. 30. Le petit poste du nord est attaqué par un fort contingent allemand. D'après les ordres qu'il avait reçus, il se retire après un feu de salve. Ouverture du feu sur toute la ligne, les mitrailleuses de la 10e en action. Les Allemands, qui ne s'attendent pas à une résistance aussi opiniâtre, subissent de grosses pertes. La bataille, sans se voir, a duré une heure, les hommes à leur poste, personne n'abandonnant la tranchée. Tous les tués, dont le capitaine Baudry, lieutenant de vaisseau, l'ont été de balles à la tête ; tous les blessés, à la tête et aux bras, par conséquent dans la position de tir. A ce moment une légère attaque de l'arrière se dessine : il est temps de battre en retraite, n'ayant plus aucune liaison avec l'état-major du bataillon. Les compagnies partent successivement et en protégeant leur repli par des sections d'arrière-garde. Re-

Dixmude (1). Leur sacrifice n'avait pas été inutile cependant, puisque, Dixmude tom-

traite admirable — et inénarrable en raison du chemin à parcourir. Arroyos (trous de vase) partout. Les hommes passent en enfonçant jusqu'aux épaules, se faisant précéder de leurs blessés. Ils sont aussi calmes qu'à l'exercice. Après deux heures de cette marche pénible, mais en ordre parfait, ils arrivent devant la passerelle de l'Yser. Une ferme-minoterie se trouve près de là : les Allemands y ont installé des mitrailleuses dont le feu balaie la passerelle. Le lieutenant de vaisseau Cantener, faisant fonction de commandant, décide d'enlever la ferme. L'opération réussit merveilleusement : les Allemands sont débusqués, la ferme incendiée. On peut alors passer l'Yser, les blessés d'abord, puis les compagnies, qui sont ramenées au croisement des routes de Caeskerke et, de là, dans les tranchées-abris d'Oudecapelle ». — Le 3e bataillon du 1er régiment, qui occupait le secteur nord, était ainsi composé : 9e compagnie : Bérat, lieut. de v. ; Poisson, ens. de v. ; Le Gall, off. des éq. ; — 10e comp. : Baudry, lieut. de v. ; Mazen, ens. de v. ; Devisse, off. des éq. ; — 11e comp. : Cantener, lieut. de v. ; Hillairet, ens. de v. ; Le Provost, off. des éq. ; — 12e comp. : de Nanteuil, lieut. de v. ; Vielhomme, ens. de v. ; Charrier, off. des éq.

(1) D'après M. Pierre Loti, les fusiliers marins au-

bée, l'ennemi nous retrouvait en face de lui, sur l'autre rive de l'Yser, nos

raient perdu devant Dixmude « la moitié de leur effectif et 80 pour 100 de leurs officiers ». L'estimation n'est pas trop forte, si l'on y fait entrer les blessés et les disparus. « Cette journée du 10 fut néfaste, écrit l'enseigne H... au lieutenant de vaisseau de Perrinelle, qui avait quitté la veille le commandement de la 6e compagnie où il s'était distingué et que le général Mangin vient de porter à l'ordre du jour de sa division. La brigade y a fondu : nous ne sommes plus que 3 000. Des compagnies entières ont disparu, comme les 11e et 12e... » Furent tués le 10 novembre ou moururent des suites de leurs blessures le capitaine de frégate Rabot, les lieutenants de vaisseau Baudry, d'Albia, de Nanteuil, les enseignes de Montgolfier, de Lorgeril, le médecin principal Lecœur; blessés, le capitaine de vaisseau Varney, le lieutenant de vaisseau Sérieyx, les enseignes Melchior, Kez-Lombardie, de Saizieu, Thépot, les officiers des équipages Paul et Charrier; portés comme disparus, les lieutenants de vaisseau Lucas, Gouin, Modet, Kirsch, l'enseigne Aldebert, le médecin de 1re classe Guillet, le médecin auxiliaire Chastang, l'élève de l'École navale Verdat. (Voir à l'*Appendice* le tableau de nos pertes en officiers, du 10 octobre au 10 novembre 1914.) Parmi les officiers échappés à l'hécatombe qui se dis-

anciennes lignes de repli devenues notre front de défense, mais un front inexpugnable, bien garni d'artillerie lourde et derrière lequel, exacte au rendez-vous, l'inondation maintenant tendait son inflexible réseau.

Tout le bassin de l'Yser inférieur ne faisait plus qu'un lac, une mer morte, sur laquelle Dixmude, avec ses alignements de pierres noircies, s'avançait comme un cap qui s'effrite, un Quiberon désagrégé. La prise de ce « tas de cailloux » avait coûté aux Allemands trois semaines de combat et 10 000 hommes; 4 000 blessés étaient transportés le lendemain à Liège, d'après les *Nieuws van den Dag*. Et l'on ne comp-

tinguèrent au cours de la journée et outre ceux dont nous avons déjà donné les noms, il convient encore de citer les lieutenants de vaisseau Gamas, qui mena la contre-attaque de la 7e compagnie, et Léon des Ormeaux et l'enseigne de 1re classe Geslin, dont l'*Officiel* (voir à l'*Appendice*) a relevé la belle conduite.

L'INONDATION. — VIEUX MOULIN ET FERMES NOYÉES SUR L'YSER

tait pas ceux qui râlaient dans les ambulances du front (1). En prenant Dixmude, les Allemands s'étaient simplement rendus maitres de deux têtes de pont. Encore est-ce trop dire, car, de la berge septentrionale de l'Yser, nous continuions à commander Dixmude qu'ils tentaient vainement d' « organiser » et que foudroyait l'artillerie du colonel Coffec. Tandis que là-bas, entre l'Yser et la digue du chemin de fer de Nieuport, des milliers d'Allemands, devant Ramscappelle et Pervyse, sur les petits

(1) D'après un autre journal hollandais, le *Telegraf*, sur le contingent de 3 000 hommes engagés dans l'attaque du secteur sud de la défense, « il ne restait, après la prise de la ville, qu'une centaine d'hommes ». Toutes les évaluations sont évidemment incertaines dans des affaires aussi confuses : c'est pourquoi nous n'avons voulu emprunter nos chiffres qu'à la presse neutre, placée dans des conditions d'impartialité qui donnent certaines garanties. Si ces chiffres varient d'un organe à l'autre, il y a complet accord sur l'importance des pertes allemandes.

tertres où ils avaient hissé leurs mitrailleuses et leurs mortiers, voyaient avec épouvante monter heure par heure autour d'eux le flot impitoyable de l'inondation, dans la région même de Dixmude, où l'amiral avait fait procéder à l'explosion de l'éclusette Sud de la borne 16 (1), une colonne allemande de quinze cents hommes, cernée par les eaux, s'enlisait misérablement avec l'ilot qui la portait (2) : une

(1) L'opération fut exécutée par un simple quartier-maître, Le Bellé, porté à l'*Officiel* sur la liste des médaillés militaires (voir à l'*Appendice*). — « L'autre nuit, écrit le commandant Geynet, on m'ordonne de faire sauter l'écluse vis-à-vis de mon front... J'ai un petit quartier-maître qui a passé la rivière sur une planche clouée sur deux barriques. Nous écartions les Prussiens à coups de fusil. Mon petit bonhomme, portant la dynamite, a bien pris son temps, puis a laissé dériver son radeau sur lequel les Prussiens se sont acharnés, et il est revenu en nageant entre deux eaux. »

(2) Paul Chautard, *Liberté* du 24 novembre. Le commandant Geynet ne souffle mot de l'incident, qui semble avoir été fortement dramatisé.

nouvelle inondation s'ajoutait à la précédente ; l'ancien *schoore* de Dixmude était définitivement reconstitué : ni aujourd'hui, ni jamais, l'ennemi ne pouvait plus passer.

APPENDICE

I

MISE A L'ORDRE DU JOUR DE L'ARMÉE

(Journal officiel du 26 novembre 1914.)

BRIGADE DES FUSILIERS MARINS

A fait preuve de la plus grande vigueur et d'un entier dévouement dans la défense d'une position stratégique très importante. (Ordre du 26 octobre 1914.)

II

LES PROMOTIONS DE DIXMUDE

(Extraits du « Journal officiel »)

Le ministre de la Guerre,
Vu le décret du 13 août 1914,

Arrête :

ARTICLE UNIQUE. — Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, les militaires dont les noms suivent :

LÉGION D'HONNEUR

Pour commandeur.

(Pour prendre rang du 6 novembre 1914.)

M. Ronarc'h, contre-amiral : pour la bravoure, la ténacité et l'énergie indomptable avec lesquelles il a su résister aux attaques d'un ennemi très supérieur en nombre en lui infligeant de fortes pertes, et se maintenir victorieusement sur ses positions.

Le ministre de la Marine,
Vu le décret du 13 août 1914,

Arrête :

Article premier. — Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, les officiers, officiers mariniers et marins dont les noms suivent :

BRIGADE DES FUSILIERS MARINS

(Pour prendre rang du 2 novembre.)

Officier.

M. le lieutenant de vaisseau Eno (E.-M.) : excellent officier. A reçu une blessure grave qui a nécessité l'amputation d'une cuisse.

Chevalier.

M. le lieutenant de vaisseau Cantener (C.-L.) : officier énergique et audacieux. A repris à la baïonnette des tranchées abandonnées par des troupes voisines.

(Pour prendre rang du 12 novembre 1914.)

Officiers.

M. Varney (G.-F.-C.), capitaine de vaisseau : commande brillamment son régiment. L'a conduit au feu avec autant d'énergie que de prudence.

M. Delaby (F.), lieutenant de vaisseau de réserve : blessé grièvement en conduisant sa compagnie à l'attaque.

M. Séguin (M.-P.-E.-M.), médecin en chef de 2e classe : dirige le service médical de la brigade avec beaucoup de dévouement et de compétence.

M. Petit-Dutaillis, médecin principal de réserve : médecin et chirurgien éminent. Médecin-major du 1er régiment, a organisé son service et obtenu les meilleurs résultats dans des circonstances difficiles. Blessé le 3 novembre.

Chevaliers.

M. Pringuet (J.), lieutenant de vaisseau : blessé à la tête de sa compagnie en l'entraînant à l'assaut.

M. Gouin (J.-J.-E.), lieutenant de vaisseau : excellent officier. Malgré une blessure au pied, n'a pas voulu être évacué. A repris le commandement de sa compagnie avant d'être complètement rétabli, l'officier qui le remplaçait provisoirement ayant été blessé.

M. de Roucy (S.-M.-R.), lieutenant de vaisseau : blessé une première fois, est resté à son poste, jusqu'à ce qu'une seconde blessure le force à le quitter.

M. Cayrol (R.-L.-M.), lieutenant de vaisseau : resté seul avec sa section de mitrailleuses dans une tranchée abandonnée par sa section de soutien, a maintenu ses hommes et a réussi à les faire retirer en bon ordre. A été blessé à la tête dans cette affaire.

M. Antoine (L.-L.-E.), lieutenant de vaisseau : dévoué et énergique ; malgré une santé précaire, brave toutes les fatigues et conduit admirablement sa compagnie. Blessé le 3 novembre.

M. Bayle (J.-F.), lieutenant de vaisseau : ayant l'épaule traversée par une balle, est resté dans sa tranchée, conti-

nuant à diriger ses hommes, et ne l'a quittée que sept heures après, au moment de la relève.

M. Soulié (F.-A.-M.), lieutenant de vaisseau : blessé à la tête de sa compagnie.

M. de Lambertye (C.-M.-M.-G.-E.-T.), enseigne de vaisseau de réserve : blessé grièvement d'un coup de baïonnette. Officier très distingué, plein de calme, de sang-froid et d'énergie.

M. de Blois (L.-A.-A.-L.-M.), enseigne de vaisseau de réserve : blessé deux fois. Officier énergique et plein de sang-froid.

M. Dunoyer de Noirmont (E.-G.-M.), enseigne de vaisseau de réserve : blessé deux fois en conduisant ses hommes au feu.

M. de Blic (J.-M.-P.), enseigne de vaisseau de réserve : très brave. Blessé au feu, est resté à son poste dans des circonstances critiques.

M. Bonneau (C.-J.-E.), enseigne de vaisseau du service actif : très grandes capacités professionnelles jointes à une énergie et un sang-froid remarquables. Blessé à l'épaule, n'a pas interrompu son service.

M. Duparc (M.-A.-M.-J.), enseigne de vaisseau de réserve : officier énergique, a pris le commandement de sa compagnie, son capitaine ayant été blessé, et l'a commandée dans des circonstances critiques. Blessé le 3 novembre.

M. Lancelin (L.-E.-R.), médecin de 1re classe, blessé au feu en pansant les blessés.

M. Lefeuteun (R.-C.-A.-J.), médecin de 1re classe de réserve : blessé au feu en pansant les blessés.

M. Le Helloco, aumônier du 2e régiment de fusiliers

marins : d'un dévouement inlassable pour les malades. Blessé grièvement en les soignant.

M. Le Pannérer (E.), officier de 4e classe des équipages de la flotte : a pris deux fois le commandement de sa compagnie, ses capitaines ayant été blessés. Blessé lui-même à la tête de ses hommes.

M. Le Roux (Y.), officier de 4e classe des équipages de la flotte : excellentes qualités professionnelles. Blessé à la tête de ses hommes.

M. Millour (F.-M.), officier de 4e classe des équipages de la flotte : excellentes qualités professionnelles. Blessé à la tête de ses hommes.

M. Amade, premier maître de mousqueterie : grièvement blessé par des éclats d'obus. S'était particulièrement distingué dans le service de ses mitrailleuses.

M. Caroff (Jean), premier maître de mousqueterie : grièvement blessé à la tête de ses hommes.

M. Lizet, premier maître de mousqueterie : grièvement blessé. Brillante conduite au feu dans tous les engagements.

M. Colganap, premier maître de mousqueterie : a reçu plusieurs blessures dans l'accomplissement de ses fonctions d'adjudant de bataillon, qu'il a remplies avec beaucoup d'activité et de courage.

M. Le Masson (Yves), premier maître de mousqueterie : a été blessé grièvement le 26 octobre dans une tranchée après avoir dirigé sa section avec une grande énergie.

M. Celton (Pierre), premier maître de mousqueterie : blessé, a dirigé la compagnie après que venaient d'être blessés le capitaine et le lieutenant.

M. Jego (Eugène), premier maître de mousqueterie : blessé à la tête de ses hommes.

M. Le Breton (Jean), premier maître de mousqueterie : blessé le 24 octobre, a pris le commandement de la compagnie, les officiers étant tués ou blessés. C'est grâce surtout à sa fermeté et à son courage qu'on a pu enrayer un commencement de fléchissement dans les tranchées le 28 octobre.

M. Fabre (Adophe), premier maître de mousqueterie : blessé le 24 octobre. Excellent chef de section.

Médaille militaire.

(1er régiment)

Toullec (Antoine), premier maître fusilier.

Nedelec (Joseph), maître fusilier.

Le Pevedic (Joseph), second maître fusilier.

Perron (René), second maître fusilier.

Cloarec (Yves), second maître fusilier.

Jacq (Yves), second maître fusilier.

Manach (François), second maître fusilier.

Yven (Jean), second maître fusilier.

Tillenon (Jean), second maître fusilier.

Gourvil (Victor), second maître fusilier.

Cariou (Yves), second maître fusilier.

Pallier (François), second maître fusilier.

Le Lann (René), second maître fusilier.

Le Roy (Joseph), second maître fusilier.

Le Bourhis, second maître fusilier.

Jocet (Eugène), matelot charpentier.

Faure (André), fusilier auxiliaire.

Max Kiernan (Louis), matelot sans spécialité.

Blanc (Jules), matelot sans spécialité.

Gallien (Louis), matelot sans spécialité.

Lagardère (André), matelot sans spécialité.

(2e régiment.)

Trevien (Julien), quartier-maître fusilier.

Madezo, matelot brancardier.

Jean (Théodore), premier maître fusilier.

Ballouard (Yves), maître fusilier.

Tardivel (Yves), second maître de manœuvre.

Le Coq (Mathurin), second maître fusilier.

Tarchand (Honoré), quartier-maître mécanicien.

Grenon (André), matelot cuisinier.

Fouillen (Julien), matelot mécanicien.

Smet (Noël), matelot mécanicien.

Jaffré (François), second maître fusilier.

Beurnet (Louis), second maître fusilier.

Carel (François), second maître fusilier.

Lozachmeur (François), second maître fusilier.

Chaule (Auguste), matelot réserviste sans spécialité.

Ont été, par leur entrain, leur énergie et leur attitude, un exemple constant de bravoure. Ont été blessés.

(Pour prendre rang du 23 novembre 1914).

Commandeur.

M. Delage (J.-P.-M.), capitaine de vaisseau : commande le 1er régiment avec beaucoup d'activité et de

dévouement. Blessé le 23 octobre, n'a pas quitté son commandement et n'est pas encore guéri.

Officiers.

M. Sérieyx (E.-V.-M.), lieutenant de vaisseau de réserve : a été blessé le 10 et fait prisonnier. A cependant réussi à se dégager et a rallié son régiment.

M. Revel (L.-C.-H.-L.), lieutenant de vaisseau de résidence fixe : blessé d'une balle à la cuisse. A donné l'ordre de repli à sa compagnie, qui ne pouvait tenir, en lui prescrivant de le laisser dans la tranchée où il était tombé.

Médaille militaire.

Calvarin (Isidore), 3570-B, quartier-maître fusilier au 2e régiment de fusiliers marins : a été par son entrain, son énergie et son attitude, un exemple constant de bravoure. A été blessé.

Art. 2. — Sur la proposition du contre-amiral commandant la brigade des fusiliers marins, proposition appuyée par le général commandant en chef et le ministre de la guerre, sont inscrits :

Au tableau d'avancement pour le grade de capitaine de vaisseau.

M. le capitaine de frégate Mauros (B.), officier supérieur énergique et prudent, s'est particulièrement distingué dans l'attaque de Vladsloo et dans l'organisation du front défensif de l'Yser.

Au tableau d'avancement pour le grade de capitaine de frégate.

M. le lieutenant de vaisseau Valat (L.-M.-J.) : fait partie de l'état-major de la brigade ; a fourni journelle-

ment un travail intensif et rempli de nombreuses missions périlleuses.

M. le lieutenant de vaisseau Lefebvre (A.-A.-A.), adjudant-major de bataillon : s'est distingué par son activité et son dévouement.

Au tableau d'avancement pour le grade de lieutenant de vaisseau.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe Lartigue (J.-J.-P.) : officier énergique. A montré une très grande valeur professionnelle et militaire lorsqu'il a dû prendre, sous le feu de l'ennemi, le commandement de sa compagnie à la place de son capitaine blessé.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe Pelle-Desforges (H.-L.-A.) : fait partie de l'état-major de la brigade. A fait journellement un service très actif et fréquemment périlleux.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe Geslin (E.-A.-L.) : officier de grande valeur. A pris le 10 novembre le commandement de sa compagnie après la mort de son capitaine, a assuré la retraite des débris de cette compagnie par son courage et son sang-froid.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe Iliou (R.-M.) : commande une section de mitrailleuses avec une compétence et une autorité remarquables.

Au tableau d'avancement pour le grade d'officier principal des équipages de la flotte.

M. l'officier de 1re classe des équipages de la flotte Fichet (J.-B.) : a conduit très brillamment au feu sa compagnie dont il a dû prendre à deux reprises le commandement, les capitaines ayant été blessés.

Sont proposés pour la nomination au grade d'officier de 3e classe des équipages de la flotte :

M. l'officier de 4e classe des équipages de la flotte MAHÉ (A.) : fait preuve, dans ses fonctions de lieutenant de compagnie, d'une énergie et d'un sang-froid dignes des plus grands éloges.

M. l'officier de 4e classe des équipages de la flotte SIMONOU (T.-P.) : officier énergique et dévoué, s'est particulièrement distingué dans le combat du 27 octobre.

M. l'officier de 4e classe des équipages de la flotte AUDOUL (C.-C.) : officier actif, énergique et dévoué. A rendu les plus grands services pour l'organisation et l'administration de la compagnie des mitrailleuses.

Sont inscrits au tableau d'avancement :

Pour le grade de médecin en chef de 2e classe.

M. le médecin principal VALLOT (G.-G.) : médecin expérimenté et d'une haute valeur professionnelle. A dirigé son ambulance avec un zèle, un dévouement et une compétence remarquables. A su faire face en plusieurs circonstances aux difficultés causées par le grand nombre de blessés.

Pour le grade de médecin principal de réserve.

M. le médecin de 1re classe de réserve ZIÉGLER (I.-T.-G.) : a rempli avec la plus grande compétence et la plus grande distinction les fonctions de médecin-major du 2e régiment après la mort des docteurs Duguet et Lecœur.

ART. 3. — Sont inscrits aux tableaux spéciaux de concours pour la Légion d'honneur :

(Pour compter du 3 décembre 1914

Pour la croix d'officier.

M. le capitaine de frégate Rabot (E.-L.-J.) : commande son bataillon avec un sang-froid et une énergie remarquables. Disparu le 10 novembre.

M. le capitaine de frégate de Kerros (L.-E.-B.-M.) : commande son bataillon avec un sang-froid et une énergie remarquables.

M. le lieutenant de vaisseau de Ribet (P.) : très brillant officier, a eu à repousser comme capitaine de compagnie de violentes attaques, y a réussi avec un plein succès. Blessé au feu.

M. le lieutenant de vaisseau de Monts de Savasse (M.-J.-B.) : officier énergique et prudent. Blessé dans les tranchées.

M. le lieutenant de vaisseau Durand-Gasselin (E.-Y.-E.) : officier très dévoué, méprisant le danger, a rempli nombre de missions périlleuses.

M. le lieutenant de vaisseau Lucas (A.-F.-M.) : officier dont la science militaire, parfaite et prudente, bien qu'énergique, nous a toujours donné le maximum de résultats avec le minimum de pertes.

M. le lieutenant de vaisseau Lorin (M.-A.-C.) : adjoint au commandant du 1er régiment. S'est dépensé, sans compter, nuit et jour, pour assurer la marche du service.

M. le lieutenant de vaisseau Monnot (L.-E.-F.), adjoint au commandant du 2e régiment : fait preuve journellement, dans les circonstances critiques actuelles, d'une activité et d'une énergie peu communes.

M. le lieutenant de vaisseau de Meynard (C.-F.-M.-R.) :

a assuré d'une manière parfaite le fonctionnement de la compagnie de mitrailleuses. Blessé d'un éclat d'obus.

M. le lieutenant de vaisseau DORDET (N.-A.-E.) : a commandé un bataillon après la mort du capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie. Y a montré les plus belles qualités.

M. l'officier de 2e classe des équipages de la flotte (réserve) BILLANT (J.-F.) : 14 ans de grade de chevalier. Avait reçu la croix comme ayant fait partie de la colonne Seymour. Officier plein de bravoure et de sang-froid.

M. le médecin principal LIFFRAN (J.) : médecin accompli. A montré dans la direction de son ambulance une grande activité et de solides qualités de décision et de fermeté.

M. le médecin de 1re classe de réserve TABURET (J.-H.-E.-M.) : officier particulièrement actif et dévoué, intrépide au feu, a traversé comme médecin de bataillon des situations très pénibles.

M. le médecin de 1re classe de réserve LE MARC'HADOUR (H.-R.) : officier d'un zèle et d'un dévouement remarquables, n'a pas cessé de donner au combat l'exemple d'un sang-froid et d'une énergie inlassables.

M. le médecin de 1re classe de réserve PLOUZANÉ (E.-V.) : officier très dévoué et très attentionné, a organisé spécialement le service des brancardiers et de l'évacuation des blessés.

Pour la croix de chevalier.

(Pour compter du 30 novembre.)

M. l'officier de 4e classe des équipages de la flotte LARROQUE (A.-G.) : a toujours montré les plus belles qua-

lités et donné au feu l'exemple du courage et du sang-froid.

Pour la croix de chevalier.

(Pour compter du 3 décembre.)

M. le lieutenant de vaisseau de réserve DE MALHERBE (F.-R.) : commande sa compagnie depuis le début de la campagne avec la plus grande énergie et le plus grand dévouement.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe de réserve MELCHIOR (M.-C.-P.), a montré une grande valeur professionnelle dans l'attaque du cimetière de Dixmude, où il a repris à la baïonnette une tranchée occupée par l'ennemi.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe de réserve DE CORNULIER-LUCINIÈRE (A.-C.-L.) : officier actif et dévoué.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe HILLAIRET (G.-G.) : a commandé sa compagnie, après la mort de son capitaine, avec la plus grande distinction, dans des circonstances particulièrement critiques.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe HUMBERT (M.-R.) : jeune officier qui a fait preuve, depuis son arrivée, des plus belles qualités.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe de réserve POULAIN (E.-F.-M.) : déploie, depuis le début de la campagne, les plus belles qualités d'endurance et d'énergie.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe de réserve POISSON (V.-M.-A.-C.) : officier d'une compétence et d'un dévouement complets.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe de réserve VIEILHOMME (C.-P.-A.), lieutenant de compagnie : a pris à deux reprises le commandement de cette compagnie dans des circonstances très critiques.

M. l'enseigne de vaisseau de 1re classe de réserve Pion (F.-M.-J.-B.) : a toujours commandé son peloton, dans les circonstances les plus critiques, avec zèle et compétence.

Les officiers des équipages de la flotte :

M. Souben (E.-F.), officier de 4e classe : a arrêté avec sa section un mouvement de retraite des troupes voisines et a repoussé un assaut sur la chaussée de l'Yser.

M. Ramette (L.-M.), officier de 2e classe : a pris le commandement de sa compagnie, son capitaine ayant été blessé. A montré de l'énergie et du sang-froid.

M. Péronnet (L.-H.), officier de 4e classe : a montré beaucoup de courage, de sang-froid et d'action sur les hommes.

MM. les officiers de 4e classe des équipages de la flotte Morin (A.-A.), Devisse (E.-C.), Séveno (H.-E.), Loursel (M.-O.), Raoul (F.-M.), Bonomet (G.-L.), Le Gall (A.), Paul (H.) : ont toujours montré les plus belles qualités et donné au feu l'exemple du courage et du sang-froid.

M. Louvart (H.-J.-M.), médaillé militaire au Maroc pour faits de guerre : commande sa section avec beaucoup d'énergie.

MM. les commissaires de 1re classe Douillard (P.-R.) et Bellanger de Rebourseaux (H.-C.-L.-M.) : ont déployé, dans l'organisation et l'administration souvent très difficiles de la brigade, des qualités de zèle, d'activité et de science professionnelle tout à fait remarquables.

M. le médecin de 1re classe de réserve Dupin (F.-C.-M.-J.-E.) : quatre campagnes de guerre antérieures. Très dévoué à ses malades.

M. le médecin de 1re classe de réserve Mielvaque (L.-M.-L.) : actif et dévoué.

M. le médecin de 1re classe de réserve Guillet (P.-E.) : très bon médecin, s'est dépensé sans compter pour soigner ses nombreux blessés. Disparu le 10 novembre.

M. le médecin de 1re classe Marin (A.-J.-J.) : assure le service de son ambulance avec le plus grand dévouement.

Les premiers maîtres des équipages de la flotte :

Urvoy (Michel-Mathurin-Guillaume) : courageux et énergique.

Lachuer (Baptiste-Victor) : un modèle de courage et d'énergie. Homme d'une très grande valeur professionnelle.

Sont inscrits aux tableaux spéciaux de concours pour la médaille militaire

(Pour compter du 3 décembre 1914.)

Robic (Jean-Pierre), premier maître fusilier, Lorient 1707.

Vanzini (Camille-Sébastien-Marie), premier maître fusilier, Nantes 16169.

Guiader (Jean), premier maître fusilier, Morlaix 5056.

Péron (Gilles-Marie), premier maître fusilier, Paimpol 14942.

Bouguen (Louis-Joseph), second maître fusilier, Brest 10155.

Quivoron (Jean-François), second maître fusilier, Conquet 11140.

Mailloux (Henri), second maître fourrier, Brest 6035.

Roux (Maurice), matelot sans spécialité, 36503-1.

Dignac (Urbain), matelot sans spécialité.

Le Goff (Yves), matelot fusilier, 90932-2.

Couillandre (Pierre-Guillaume), second maître fusilier, Audierne 2883.

Ranniau (Yves), matelot électricien, 86968-2.

Louarn (François), matelot électricien, 91695-2.

Le Breton (Gustave), matelot gabier, Quimper 7803.

Allat (Antoine), matelot timonier, Concarneau 5083.

Castiau (Charles), matelot fusilier, Brest 1315.

Ollivier (Louis), second maître fusilier, Saint-Brieuc 14108.

Biraud (Eustache-Emmanuel), second maître fusilier, la Rochelle 1128.

Marc (Émile), second maître fusilier, la Rochelle 1128.

Sergent (Henri), premier maître fusilier, Lorient 750.

Couchouron (Joseph), second maître fusilier, Brest 2700.

Mingam (Yves-Marie), second maître fusilier, Morlaix 5839.

Quéré (Hervé-Marie), second maître fusilier, Brest 12278.

Mestric (Jean), matelot tailleur, 99515-2.

Colobert (Pierre), premier maître fusilier, Lorient 1645.

Kerinec (Yves), maître fusilier, Camaret 803.

Capitaine (Jean), second maître fusilier, Brest 752.

Biphos (Laurent), premier maître fusilier, Bayonne 327.

Le Bot (François-Marie), quartier-maître fusilier, 94416-2.

Le Duc (Claude-Marie), second maître charpentier, Morlaix 3280.

Rioch (Félix-Joachim-Marie), premier maître fusilier, Lorient 2208.

Debost (Georges), second maître torpilleur, 25471-1.

Boulanger (Victor), second maître mécanicien réserviste, 28197.

Marsollier, quartier-maître électricien.

Renon (Charles), matelot fusilier, 100135-2.

Godard (Louis), maître fusilier, Lorient 2312.

Paillard (Clet), matelot fusilier, Audierne 6886.

Raute (François-Marie), maître fusilier, Lorient 753.

Le Hebel (Eugène-Marie), second maître fusilier, Lorient 83.

Chalme (Louis-Marie), second maître fusilier, Lorient 9658.

Le Thoer (Victor,) maître fusilier, Lorient 8965.

Robert (Louis-Célestin-Joseph-Marie), premier maître fusilier, Nantes 16578.

Bignon (Émile-Isidore), second maître fusilier, Lorient 1258.

Moulinet (François-Marie), second maître de manœuvre, Paimpol 26040.

Carré (Marcel-Jules), second maître fusilier, Lorient 964.

Martin (Marie), matelot chauffeur, 31788-1.

Brichou (Gustave), matelot fusilier, Dinan 653.

Tartu (Joseph), matelot fusilier, 93496-2.

Moalic (François), quartier-maître fusilier, Lorient 1994.

Le Duc (Jean), matelot fusilier, Lorient 1057.

Ramone (François-Simon), second maître fourrier, Port-Vendres 1065.

Rennavot (Jules-Charles), second maître fusilier, Brest 1333.

Tous ces officiers mariniers, quartiers-maîtres et marins ont constamment fait preuve d'un grand courage et d'une endurance physique et morale remarquable.

Sont l'objet de propositions extraordinaires :

Pour la croix d'officier de la Légion d'honneur.

M. le lieutenant de vaisseau Daniel (P.-E.) : très belle conduite dans le repli qui a suivi l'entrée des Allemands dans Dixmude le 10 novembre.

M. le lieutenant de vaisseau Marchand (M.-R.) : a fait toute la campagne. Blessé à Dixmude, est revenu à peine guéri reprendre le commandement de sa compagnie, à la tête de laquelle il s'est toujours montré à la hauteur des circonstances.

M. le lieutenant de vaisseau Labannère (J.-B.) : a fait toute la campagne comme adjudant-major ; a toujours eu une très belle conduite au feu, principalement pour assurer l'exécution des ordres de son chef de bataillon chargé de la défense de Dixmude et de son front est.

Pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

M. l'enseigne de vaisseau de 2e classe Muller (P.-J.) : très belle conduite dans tous les combats auxquels il a pris part autour de Dixmude.

M. l'enseigne de vaisseau de 2e classe DENOIX (A.-L.) : cet officier a montré dans le commandement de son peloton des qualités d'énergie et de sang-froid exceptionnelles.

M. le médecin de 3e classe ARNOULT (M.-J.-B.) : a montré depuis le début de la campagne une valeur professionnelle et un dévouement tout à fait exceptionnels.

Obtiennent un témoignage officiel de satisfaction avec inscription au calepin :

M. le lieutenant de vaisseau CANTENER (C.-L.) : a reçu la croix de chevalier le 5 novembre pour sa conduite exceptionnellement belle depuis le début de la campagne de la brigade.

Le 10 novembre, jour où l'ennemi s'est emparé de la ville de Dixmude, cet officier occupait les tranchées au nord de la ville avec trois compagnies dont il a pris le commandement, le commandant du bataillon ayant été tué ; s'est maintenu dans ces tranchées jusqu'à la nuit, bien qu'il fût attaqué de front, à revers et sur chaque flanc, a ramené 450 hommes sur la rive gauche de l'Yser pendant la nuit dans des circonstances particulièrement difficiles et pénibles et au prix d'un épuisement complet de sa résistance physique.

MM. les commissaires de 3e classe MASSE (F.-A.) et DOYÈRE (B.-L.-C.) : ont montré dans l'accomplissement de leurs fonctions une capacité professionnelle jointe à une activité et une énergie remarquables.

MM. les médecins de 3e classe MASSELIN (Guy), BAIXE (Gabriel), CHASTANG (F.-M.-T.), ARNOULT (J.-B.-M.), KERVELLA (F.-L.-M.), LEISSEN (P.-J.), PIERRE (R.-E.-A.), CARPENTIER (L.-J.-R.), BERTROU (A.-L.) : se sont toujours

distingués par leur zèle, leur dévouement pour les blessés et leur courage pour aller les relever jusque sous le feu de l'ennemi.

Pour la croix d'officier.

(Pour prendre rang du 14 novembre 1914.)

M. Pugliesi-Conti, capitaine de frégate : officier d'une bravoure calme et réfléchie. Chargé de la défense d'une position, y a montré, dans des circonstances très critiques, les plus belles qualités militaires.

Pour la croix de chevalier.

(Pour prendre rang du 2 novembre 1914.)

M. Gamas, lieutenant de vaisseau : conduit admirablement sa compagnie soit au feu, soit dans tous les détails du service journalier.

(Pour prendre rang du 14 novembre 1914.)

M. Léon des Ormeaux, lieutenant de vaisseau : officier capable et très dévoué. Conduite au feu remarquablement brillante dans la journée du 10 novembre.

M. Devillers, enseigne de vaisseau de réserve : a brillamment conduit sa compagnie au feu après que son capitaine eut été blessé.

M. Noblanc, officier de 4e classe des équipages de la flotte : commandant d'une section de mitrailleuses, en a tiré toujours le parti le plus efficace, grâce à son énergie, à son sang-froid et à sa bravoure.

M. Bernard, officier de 3e classe des équipages de la flotte : très brave et plein de sang-froid. A pris un grand ascendant sur ses hommes, dont il obtient le meilleur rendement.

Pour la médaille militaire.

(Pour prendre rang du 2 novembre 1914.)

Faujour, 1er maître fusilier : a pris le commandement de sa compagnie après que tous les officiers eurent été blessés, et l'a exercé avec la plus grande bravoure et la plus vigoureuse énergie.

Audic, 2e maître de manœuvre : a pris le commandement de sa compagnie après que tous les officiers eurent été blessés, et l'a exercé avec la plus grande bravoure et la plus vigoureuse énergie.

(Pour prendre rang du 14 novembre 1914.)

Laurent, 1er maître fusilier : brillante conduite au feu en toutes circonstances et spécialement dans la journée du 10 novembre.

Prado, 1er maître fusilier : brillante conduite au feu en toutes circonstances et spécialement dans la journée du 10 novembre.

Ménez, 1er maître fusilier : brillante conduite au feu en toutes circonstances et spécialement dans la journée du 10 novembre.

Aballéa, maître fusilier : chargé en sous-ordre d'une section de mitrailleuses, grièvement blessé au combat du 24 novembre.

Porhel, 2e maître infirmier : a montré jour et nuit un dévouement inlassable dans les soins à donner aux nombreux blessés de la brigade.

Le Bellé, quartier-maître fusilier : a traversé une rivière pour aller faire sauter la porte d'une éclusette située à quelques mètres des tranchées allemandes.

Le Quentec, quartier-maître fourrier réserviste : a montré une bravoure et un sang-froid à toute épreuve en assurant le service des communications à travers les rues d'un pays pendant le bombardement.

Primat, fusilier breveté : pointeur d'une mitrailleuse, par son sang-froid et l'efficacité de son tir, a arrêté une colonne allemande le 10 novembre, lui détruisant trois sections entières.

Ringenbach, fusilier breveté : a traversé une rivière à la nage pour rechercher son trépied de mitrailleuse dans les lignes ennemies. A réussi à le rapporter et a aidé plusieurs blessés à rentrer dans nos lignes.

Alain, fusilier breveté : entouré, avec un groupe de ses camarades, par un fort parti d'ennemis, n'a pas voulu se rendre, s'est caché dans une meule de foin, y est resté quatre jours à observer l'ennemi et a réussi à regagner nos lignes en rapportant des renseignements précieux.

Par décision ministérielle du 27 mars et par application des dispositions des articles 270 et 273 du décret du 17 juillet 1908 refondu le 15 juillet 1914, les récompenses suivantes ont été accordées au personnel de la brigade de fusiliers marins.

1° Avancement au grade de 1er maître.

Robert (L.), maître fusilier. Promu à titre provisoire ; qualités de tout premier ordre ; a fait plus que son devoir en diverses circonstances sur le champ de bataille.

Le Thoer (V.), maître fusilier. A montré un grand courage dans les combats livrés par la brigade, conduit sa section avec un sang-froid et une énergie que l'on ne saurait trop apprécier.

Even (E.-M.), maître fusilier. A pris part à tous les combats de la brigade comme chef de section en faisant preuve de la plus grande compétence et du plus grand courage.

2° Avancement au grade de maître.

Herroux (J.-C.), 2e maître fusilier. Promu provisoirement, grièvement blessé à la tête de sa section, a été amputé d'une cuisse.

Picart (H.), maître fusilier temporaire du 1er octobre 1914. A rempli les fonctions d'adjudant de régiment, puis de bataillon, y a montré un zèle et une compétence parfaite, a eu à remplir souvent sur le front et sous le feu des missions où se sont affirmées ses qualités de courage, de présence d'esprit et d'intelligence.

Caroff (G. M.), 2e maître fusilier. Disparu le 10 novembre 1914, a conservé le commandement de sa section après la mort de son officier et a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus grande habileté en repoussant brillamment une violente attaque de nuit (cimetière de Dixmude, nuit du 28 au 29 octobre).

Philippe (Y.-M.), 2e maître fusilier. Promu provisoirement à compter du 1er octobre, a commandé avec intelligence et habileté une section de mitrailleuses pendant l'absence de son chef. A été blessé ; revenu après guérison, a reçu définitivement le commandement d'une section et y donne toute satisfaction.

Cloarec (F.-M.), 2e maître fusilier. Disparu le 10 novembre, s'était déjà distingué par son sang-froid et son calme dans le combat du 21 octobre. Le 10 novembre, ne s'est replié que devant un ennemi supérieur en nombre et après avoir rendu sa mitrailleuse inutilisable.

Corven (J.-L.-M.), 2e maître fusilier. S'est distingué particulièrement le 19 octobre à l'attaque de Beerst. A toujours montré depuis les plus belles qualités militaires; blessé grièvement à Nieuport, en février; trois ans de grade.

Godard (L.), 2e maître fusilier. Promu provisoirement, remplit les fonctions de chef de section et y montre de hautes qualités, soit au combat, soit au cantonnement.

Mettery (A.-P.-M.), 2e maître fusilier. Promu provisoirement. Savoir technique supérieur, homme courageux, calme, s'est tiré à son honneur de missions difficiles et dangereuses.

Le Calvé (E.-V.), 2e maître fusilier. Promu provisoirement, a donné toute satisfaction dans le commandement de sa section.

3° Avancement au grade de 2e maître.

Le Guennec (J.-M.), quartier-maître fusilier. Promu provisoirement. A pris part à tous les combats et s'y est toujours distingué. Chef des éclaireurs d'avant-garde à l'attaque de Beerst.

Charreteur (L.), quartier-maître fusilier. A été promu provisoirement 2e maître, puis maître, ce qui prouve ses capacités.

Celo (P.-M.), quartier-maître fusilier. Promu provisoirement. Excellent chef de demi-section.

Daniel (F.-L.), quartier-maître fusilier. Promu provisoirement. Gradé de premier ordre.

Sanglar (P.), quartier-maître mécanicien. Promu provisoirement. Dévoué, intelligent, courageux, beaucoup d'autorité.

Salaun (O.-F.), quartier-maître fusilier. Promu provisoirement, remplit son rôle de chef de demi-section avec autorité et compétence, excellent gradé au combat et au cantonnement.

Guillo (C.-B.), quartier-maître fusilier. Promu provisoirement. Gradé de premier ordre.

4° Avancement au grade de quartier-maître.

Les matelots fusiliers brevetés :

Pillet (L.). A pris part à la sortie du 18 novembre et a relevé des blessés sous le feu de l'ennemi; le même jour, a traversé l'Yser pour aller, sous le feu de l'ennemi, incendier une ferme qui gênait notre tir.

Nicolas (Y.). Très belle conduite au feu à Dixmude et a contribué à la prise de Saint-Georges en assurant le fonctionnement de sa mitrailleuse dans un endroit important et très exposé.

Renier (H.). Promu provisoirement. S'est montré, dans le repli du 10 novembre, particulièrement digne de commander. Intrépidité, sang-froid et commandement, il a tout pour faire un gradé.

Laine (J.) et Le Chevanton (L.). Promus quartiers-maîtres, puis 2es maîtres pour la durée de la guerre, ce qui prouve leurs qualités militaires.

Le Moullec (G.), Pichon (J.), Ollivier (L.), Hellec (L.), Ourvouai (J.), Henry (L.), Le Belle (A.), Merge (B.), Brillet (R.). Promus provisoirement. Ont toujours montré au combat et au cantonnement qu'ils étaient dignes de leur promotion.

5° Points exceptionnels.

Gallais (P.), quartier-maître fusilier. Belle conduite au feu, a relevé sous les balles son capitaine mortellement blessé, 60 points.

Le Basque (J.), matelot sans spécialité. Courage déployé comme brancardier dans l'attaque de Beerst, 40 points.

Brohan (J.), matelot sans spécialité. Placé en faction le 10 novembre au pont de Dixmude, est resté à son poste sous les obus, après y avoir été blessé, et ne l'a quitté que sur l'ordre de son capitaine, 60 points.

Ollivier (L.), quartier-maître mécanicien. Promu temporaire, 40 points.

Borvon (P.), quartier-maître manœuvre. Promu temporaire, 40 points.

Tredaniel (P.), quartier-maître manœuvre. Promu temporaire, 40 points.

Rolland (Y.), matelot fusilier. Blessé, 50 points.

Jahan (M.), matelot boulanger-coq. A pansé sous les balles son capitaine blessé, 60 points.

Simon (A.), matelot gabier. Promu temporaire; excellent serviteur, 40 points.

Chevoir (L.), matelot sans spécialité. Homme de liaison intrépide et adroit, a toujours réussi ses missions, 50 points.

Polto (G.), matelot électricien. Énergique et plein d'entrain sous le feu, 50 points.

Berth (J.), 40 points; Corson (L.), Le Lan (J.), Ollivier (L.), Bernard (J.), 60; Prigent (G.), Laplanche (H.), Lamour (E.), 40; Cap (M.), Thomas (E.), Lales (F.), 30; Queinnec (C.), Fagon (H.), Cadiou (G.), Lidae (S.), Bethuel (C.), Lachenaye (J.), 20; Machefer (A.), Adam (A.), 40; Aubaud (J.), Gaffet (G.), 30; Marreg (J.), 20; Dallemer (C.), 50; Duval (P.), 30; Péron (P.), Ralfin (J.-M.), Siroufi (G.), Piriou (E.), Pedel (P.), Gourhaut (E.), Bazille (P.), 40; Coadou (C.), 30; Cornillou (E.), 20; Poupinel (R.), 30; Scotto (E.), 20 points. Se sont distingués sous le feu par leur courage et leur dévouement.

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE.

Le Douget, lieutenant de vaisseau : brillante conduite dans un combat où il a trouvé la mort en repoussant un assaut.

Jeanniot, capitaine de frégate ;

Martin des Pallières, lieutenant de vaisseau ;

Cherdel, lieutenant de vaisseau ;

Payer, lieutenant de vaisseau ;

De Maussion de Candé, lieutenant de vaisseau ;

Richard, lieutenant de vaisseau ;

Carrelet, enseigne de vaisseau ;

Boussey, enseigne de vaisseau ;

Gautier, enseigne de vaisseau ;

Sérieyx, enseigne de vaisseau ;

Dodu, officier des équipages ;

Fossey, officier des équipages ;

Hervé, officier des équipages ;

Ont été tués à la tête de leurs hommes en repoussant brillamment les attaques répétées d'un ennemi très supérieur.

De Chauliac, lieutenant de vaisseau : a été blessé à la tête de ses hommes en repoussant brillamment les attaques d'un ennemi très supérieur.

Duguet, médecin principal : très brillante conduite, a été tué à son poste par un parti d'Allemands qui avaient pénétré à travers nos lignes. (Ordre du 8 novembre 1914.)

Marcotte de Sainte-Marie (G.-M.-J.), capitaine de frégate : d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. Tué le 7 novembre en donnant les indications pour le tir d'une pièce amenée à proximité de l'ennemi.

Le Coeur (H.-P.-L.), médecin principal de la marine : tué le 10 novembre en soignant les blessés sous un bombardement intense par obus de gros calibre.

Baudry (A.-E.), lieutenant de vaisseau de réserve : tué le 10 novembre en maintenant ses hommes dans une tranchée pendant le bombardement.

Feillet (P.-G.-M.), lieutenant de vaisseau : tué le 22 décembre à la tête de ses hommes dans un assaut.

Féfeu (P.-M.), lieutenant de vaisseau de réserve : courageux, énergique et calme. Grièvement blessé le 24 octobre, mort des suites de ses blessures.

De la Barre de Nanteuil Le Flo (A.-A.-L.-J.), lieutenant de vaisseau de réserve : grièvement blessé dans sa tranchée le 10 novembre, a gardé son commandement et continué à diriger et encourager ses hommes; mort des suites de ses blessures.

De Montgolfier (M.-M.-E.), enseigne de vaisseau de 1re classe : la poitrine traversée par une balle, le 10 novembre, est mort en disant : « C'est pour la France, tout est bien ! »

De Lorgeril (M.-A.-O.-A.), enseigne de vaisseau de 2e classe : grièvement blessé le 10 novembre; est resté à son poste jusqu'à la relève. Mort des suites de ses blessures.

Mahé (A.), officier des équipages : tué le 30 décembre à la tête de sa section pendant un assaut.

III

LISTE DES PERTES DE LA BRIGADE DES FUSILIERS MARINS EN OFFICIERS JUSQU'A LA CHUTE DE DIXMUDE INCLUSE.

Du 10 au 27 octobre.

TUÉS

Capitaine de frégate ..... Jeanniot.
Lieutenant de vaisseau.... Le Douget.

Lieutenants de vaisseau . . .	De Maussion de Candé.
—	Payer.
—	Cherdel.
—	Martin des Pallières.
Enseignes de vaisseau.	Carbelet.
—	Sérieyx.
—	Boussey.
Officiers des équipages. . . .	Hervé.
—	Fossey.
—	Dodu.
Médecin principal.	Duguet.

BLESSÉS

Capitaine de vaisseau.	Delage, resté à la tête de son régiment.
Lieutenants de vaisseau. . .	Delaby.
—	Pringuet.
—	Eno, mort de ses blessures.
—	Raymond.
—	De Monts de Savasse.
—	Féfeu, mort de ses blessures.
—	Demarquay.
—	De Roucy.
—	Cayrol.
—	Pertus.
—	Hébert.
—	Bayle.
—	Léon des Ormeaux, resté à la tête de sa compagnie.
—	Soulié.
—	Marchand.
—	Lanes, mort de ses blessures.
—	Ferry.

Lieutenants de vaisseau...	Richard, mort de ses blessures.
—	De Ribert.
Enseignes de vaisseau.....	De Lambertye.
—	Lecoq, mort de ses blessures.
—	De Noirmont.
—	Bernier.
—	Le Pollès.
—	De Blic.
—	Du Réau de la Gaignonnière.
—	De Blois.
—	Bonnet.
—	Danic.
—	Aubien.
—	Vigouroux, mort de ses blessures.
Officiers des équipages....	Le Roux.
—	Bonomet.
—	Millour.
—	Golbain.
—	Le Pannerer.
Médecins de 1re classe....	Le Feunteun.
—	Lancelin.
Aumônier du 2e régiment..	Le Helloco.

Du 28 au 9 novembre.

TUÉS

Capitaine de frégate.....	Marcotte de Sainte-Marie.
Enseigne de vaisseau.....	Gautier.

BLESSÉS

Lieutenants de vaisseau...	De Chauliac, disparu.
—	Antoine.

Lieutenant de vaisseau....	Revel.
Enseigne de vaisseau	Duparc.
Médecin principal.....	Petit-Dutaillis.

Le 10 novembre.

TUÉS

Capitaine de frégate	Rabot.
Lieutenant de vaisseau....	Baudry.
Enseignes de vaisseau.....	De Montgolfier.
—	De Lorgeril.
Médecin principal.....	Lecœur.

DISPARUS

Lieutenants de vaisseau ...	Lucas.
—	Gouin.
—	Modet.
—	Kirsch.
Enseigne de vaisseau	Aldebert.
Élève de l'École navale ...	Verdat.
Médecin de 1re classe	Guillet.
Médecin auxiliaire	Chastang.

BLESSÉS

Capitaine de vaisseau.....	Varney.
Lieutenants de vaisseau...	D'Albia, mort de ses blessures.
—	De la Barre de Nanteuil, mort de ses blessures.
—	Sérieyx.
Enseignes de vaisseau.....	Melchior.
—	Kez-Lombardie.
—	De Saizieu.
—	Thépot.
Officiers des équipages....	Paul.
—	Charrier.

IV

LE DRAPEAU DES MARINS

Le Président de la République, accompagné de M. Victor Augagneur, ministre de la Marine, est allé le 11 janvier, à Dunkerque, remettre à la brigade de fusiliers marins le drapeau conféré aux formations de marins à terre et qui porte l'inscription : « Régiments de marins. »

En présentant le drapeau à la brigade, M. Poincaré s'est exprimé en ces termes :

FUSILIERS MARINS, MES AMIS.

Le drapeau que le gouvernement de la République vous remet aujourd'hui, c'est vous-mêmes qui l'avez gagné sur les champs de bataille. Vous vous êtes montrés dignes de le recevoir et capables de le défendre. Voilà de longues semaines qu'étroitement unis à vos camarades de l'armée de terre, vous soutenez victorieusement, comme eux, la lutte la plus âpre et la plus sanglante. Rien n'a refroidi votre ardeur, ni les difficultés du terrain, ni les ravages qu'a, d'abord, faits parmi vous le feu de l'ennemi; rien n'a ralenti votre élan, ni les gelées, ni les pluies, ni les inondations. Vos officiers vous ont donné partout l'exemple du courage et du sacrifice, et partout vous avez accompli, sous leurs ordres, des prodiges d'héroïsme et d'abnégation.

Le drapeau que je vous confie représentera désormais à vos yeux la France immortelle : la France, c'est-à-dire vos foyers, le lieu où vous êtes nés, les parents qui vous ont élevés, vos femmes, vos enfants, vos familles et vos amis, tous vos souvenirs, tous vos intérêts, toutes vos affections; — la France, c'est-à-dire tout un passé d'ef-

forts communs et de gloire collective, tout un avenir d'union nationale, de grandeur et de liberté.

Mes amis, ce sont les plus lointaines destinées de la patrie et de l'humanité qui s'inscrivent, en ce moment, sur le livre d'or de l'armée française. Notre race, notre civilisation, notre idéal, sont l'enjeu sacré des batailles que vous livrez. Quelques mois de patience, de résistance morale et d'énergie vont décider des siècles futurs. En conduisant ce drapeau à la victoire, vous ne vengerez pas seulement nos morts, vous mériterez l'admiration du monde et la reconnaissance de la postérité.

Vive la République! Vive la France!

V

UN RÉCIT INÉDIT DE L'ASSASSINAT DU COMMANDANT JEANNIOT (1)

Dixmude, lundi 26 octobre 1914. — La veille, dans la journée, il avait été signalé qu'une certaine quantité d'Allemands, se glissant entre les tranchées, étaient parvenus à s'introduire dans Dixmude. Une battue fut organisée dans les maisons et dans les caves et quelques rares prisonniers furent ramassés.

Néanmoins, une certaine inquiétude résultait de cet incident. Comme en même temps le bombardement, généralement arrêté à la nuit, continuait avec persistance, j'hésitais à me coucher. Les obus éclataient tout près de

(1) Nous devons communication de cette intéressante relation, dont nous n'avions pu profiter dans la première édition de notre livre, à M. Ch. Thomas-Couture, automobiliste du commandant Varney.

notre auberge, dont la façade était éclaboussée de mitraille.

Heureusement ce n'étaient que des shrapnells, plus agaçants que dangereux. Aussi, la fatigue aidant, je me décidai à dormir vers dix heures. Seulement je me couchai tout habillé et équipé, je ne quittai même pas mon revolver.

L'un après l'autre, les habitants de l'auberge ont fait comme moi : ce sont le commandant Varney, le capitaine Monnot, le lieutenant Bonneau et moi. Le docteur Duguet et l'abbé Le Helloco, qui partagent notre paille, retenus à l'ambulance par des blessés gravement atteints, ne devaient rentrer que vers une heure du matin. A ce moment-là, le calme était revenu et le bombardement était complètement arrêté.

A trois heures du matin, un cycliste entre brusquement en criant : « Alerte! Les Boches arrivent... » Je ne me figurais pas un instant que l'ennemi avait passé le pont de l'Yser, en arrière duquel nous nous trouvions à 80 ou 100 mètres. Je crus que les Allemands avaient forcé les tranchées des matelots, situées en avant de Dixmude, qu'ils étaient entrés en force dans la ville et que la ligne de défense allait être reportée sur le canal lui-même. Dans une telle circonstance, je devais mettre ma voiture en état de marche immédiat. Aussitôt réveillé, je sortis donc par la porte de la façade de l'auberge et, me rendant à mon auto, je me suis occupé de mettre l'essence en pression. Le commandant Varney était sorti en même temps que moi.

Notre salle commune était faiblement éclairée par un falot, suffisant pourtant pour détacher en ombres chinoises ceux qui passaient dans l'embrasure de la porte. C'est dans cette situation que se trouvaient une demi-minute plus tard le docteur Duguet et l'abbé Le Helloco. Penché sur ma voiture, j'étais dans la nuit noire.

A ce moment passait sur la route, venant du pont et allant vers le passage à niveau, une troupe de gens braillant, accompagnés d'un clairon faux. Malgré les lueurs et le bruit des coups de feu qui partaient de la troupe, je ne me rendis compte qu'après son passage devant moi que c'était l'ennemi.

Mais, ayant compris, je vis bien qu'il ne s'agissait plus d'auto pour le moment et je suivis le commandant Varney, qui se trouvait près de moi : « Qu'est-ce qu'il faut faire, commandant? — Avant tout ne pas être pris. » Combien la suite des événements me fit comprendre la sagesse de cette parole!

Le commandant a disparu dans la nuit, allant voir vers l'Yser ce qui se passe. A ce moment je rentre dans l'auberge par la porte de derrière et j'y trouve, étendus à terre l'un sur l'autre, le docteur et l'abbé, sur qui les Allemands ont tiré presque à bout portant.

Les deux blessés sont atteints dans le ventre. Ce sont probablement les mêmes balles qui les ont perforés tous les deux. Le docteur murmure : « J'ai les reins brisés, je ne pùis plus remuer les jambes ». L'abbé, lui, n'a qu'une préoccupation : « Je ne veux pas tomber vivant dans les mains des Boches. » Tout de même il a pu donner l'absolution à notre pauvre docteur.

Je ressors de l'auberge et retourne du côté des autos voir ce qui se passe. J'y trouve le cuisinier, les ordonnances qui ont pris leurs fusils et qui attendent les événements. Mon revolver à la main, je me joins à eux.

Ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'on n'entend absolument rien sur la ligne des tranchées. Les fusils sont muets, jamais la nuit n'a été aussi calme. Je me demande si, par un coup de surprise extraordinaire, tous les marins ont été pris sans combat.

Comme nous savons que la troupe ennemie nous a dé-

passés et s'est dirigée vers le passage à niveau, nous nous postons, en prévision de son retour probable, au coin d'une maison voisine, où sont cantonnés les soldats belges.

Le capitaine Ferry, blessé quelques jours auparavant et portant encore le bras gauche en écharpe, est venu nous rejoindre.

Un grouillement suspect se manifeste sur la route. Le capitaine Ferry s'avance complètement à découvert pour reconnaître la situation. Il se trouve nez à nez avec une troupe d'Allemands, qui barre alors complètement la route au niveau de l'autre angle de la maison des Belges.

— Halte là! crie le capitaine, vous êtes prisonniers.

— Bas du tout, répond une voix, c'est fous qui êdes brisonniers.

Le dialogue presque comique ne se poursuit pas, car les matelots Mazet et Pinardeau ont fait feu. Les Allemands ne cherchent même pas à riposter; ils laissent le capitaine Ferry nous rejoindre tranquillement et disparaissent dans le fossé de la route.

A ce moment-là, il est trois heures et demie. En fait, l'alerte est terminée et n'a duré en tout qu'une demi-heure. Notre petite troupe se met à l'abri dans l'étable, car les canons allemands ont recommencé à nous envoyer des shrapnells qui éclatent haut, mais nous arrosent tout de même de petits débris. Il n'y a plus qu'à attendre le jour, qui se lève vers quatre heures et demie. Le lieutenant Bonneau a amené à notre auberge une demi-section de matelots, qui commencent à explorer les environs.

Des soldats belges se joignent aux matelots, et une battue aux Boches commence dans les prairies marécageuses. On entend crier : « Les voilà! Les voilà! » Des coups de feu éclatent. « Ne tirez pas, ce sont des matelots. » Puis c'est fini, et les prisonniers passent, con-

duits à l'amiral, qui est installé au passage à niveau.

Nous apprenons alors que sur la ligne des tranchées il ne s'est rien passé du tout. La troupe qui nous a assaillis était composée des Boches qui avaient pu se glisser secrètement dans la ville. Réunis par un ou deux officiers, ils sont parvenus par surprise à passer brusquement le pont du canal, tuant les sentinelles, blessant grièvement le lieutenant de Lambertye et poussant ensuite en avant. Au passage, ils ont pénétré dans les maisons éclairées, notamment dans celle occupée par l'état-major du 1er régiment, où ils ont tué deux cuisiniers et blessé un chauffeur. On a vu qu'ensuite ils ont fusillé notre docteur et notre aumônier, et leur action de guerre s'est arrêtée là, car leurs méfaits postérieurs ne sont plus que de l'assassinat

J'en ai eu le récit au petit jour, où je me trouve nez à nez avec le quartier-maître Bonnet, automobiliste de l'adjudant-major, qui, à ma grande surprise, a le bras droit détraqué : « Eh bien, monsieur Couture, me dit-il, je ne conduirai plus l'auto du capitaine Monnot » Tout surpris, je lui demande des détails, et il m'apprend alors qu'aidé d'infirmiers et de médecins belges, il est parti sur la route pour transporter le docteur Duguet à l'ambulance. Tout à coup, leur groupe s'est trouvé nez à nez avec la troupe allemande qui revenait. Les Boches ont empoigné les brancardiers, et le docteur fut abandonné au bord du fossé. Peut-être même a-t-il été achevé là.

Il y avait déjà d'autres prisonniers et notamment le capitaine de frégate Jeanniot. Cet homme remarquable, aussi aimé qu'apprécié, était, avec le 1er bataillon qu'il commandait, en réserve générale assez en arrière. Le bruit, les coups de feu l'avaient éveillé et, seul, il était venu aux nouvelles sur la route (1). Les Allemands, cachés

(1) Telle est, en effet, la version généralement accréditée. Ce-

dans les fossés, n'eurent pas de mal à le saisir, et ses cinq galons leur révélèrent l'importance de la capture.

En tout, il y avait une douzaine de prisonniers que les Allemands entraînèrent avec eux à travers champs et qu'ils n'hésitèrent pas à mettre en avant pendant la battue. Ainsi s'explique l'incertitude qui s'était manifestée au cours de la chasse. Se voyant pris, les officiers allemands ne firent pas attendre leur décision. « Fusillez les prisonniers! » Il faut le dire, il y eut dans les rangs allemands quelque hésitation, peut-être même une certaine résistance à exécuter cet ordre barbare. On a su plus tard que les hésitants étaient des étudiants de Berlin, engagés volontaires. Était-ce de leur part une manifestation d'humanité ou simplement une mesure de précaution à l'égard du sort qui les attendait?

Mais il y a toujours des exécuteurs pour les brutalités commandées. Les mausers partirent, visant les prisonniers à la tête. Le commandant Jeanniot, atteint de plusieurs

pendant voici un dernier témoignage et de source particulièrement autorisée qui la contredit un peu. On nous écrit : « Après que les Boches eurent passé le pont, se dirigeant vers la gare de Caeskerke et poussant devant eux des fuyards, le commandant Jeanniot et son adjudant-major, le lieutenant de vaisseau Ferry, essayèrent tout d'abord d'enrayer la panique. Mais ce n'est qu'au passage à niveau que les fuyards se ressaisirent. Le commandant, son adjudant-major, avec Louvard et sept hommes, remontent alors pour sommer les Boches de se rendre. Ceux-ci étaient tapis, sur la route, dans le fossé de droite. « Pas les armes! » nous hurlait leur chef, éclairé à trois pas par le commandant. — « Pas nous! Toi, bas les armes! Tu es entouré. » Coups de feu de part et d'autre. Nous redescendons la route. Pendant qu'on déploie une section à gauche, une autre en potence, le commandant repart, toujours pour les faire se rendre. Il ne revint plus. »

balles, eut toute la partie antérieure du crâne emportée. Quelques-uns des Belges tombèrent. Mon camarade Bonnet fit, si j'ai bien compris, le geste de l'enfant qui craint une gifle. Cela le sauva; la balle qui lui était destinée resta dans son épaule droite. A ce moment-là, il aperçut les matelots, les Belges qui arrivaient et, prenant ses jambes à son cou, il courut à eux, leur disant : « Allez-y carrément, il n'en reste plus qu'une quarantaine. » Le reste s'était égaillé à travers champs.

A 7 heures du matin, tous étaient pris.

L'amiral eut vite fait de décider que les assassins devaient être exécutés sur-le-champ. Comme il n'est pas dans la tournure d'esprit français de tout fusiller en bloc, dans une telle circonstance on voulut faire reconnaître les coupables par les prisonniers délivrés...

Quelques instants après, quatre salves m'ont appris que la justice militaire avait suivi son cours rapide.

Presque au même moment, on rapportait le corps du commandant Jeanniot. Ses cyclistes, son chauffeur n'avaient pas voulu laisser à d'autres ce soin. Les larmes aux yeux, ils ramenaient leur chef sur un brancard porté sur les épaules et ils défilèrent lentement.

La suite de la matinée a été calme. L'effort allemand se portait plus au nord, où nous entendions un violent combat.

Pendant que nous prenions le café, des tirailleurs sénégalais arrivèrent pour seconder les matelots ; ils furent reçus avec satisfaction, car la brigade commençait à être bien fatiguée.

VI

UN ÉPISODE DE L'AFFAIRE DE BEERST (1)

J'étais sur la droite de la route de Beerst, avec ma section qui avait été appelée à renforcer une compagnie de Belges. Pendant toute la journée nos tranchées avaient été bombardées par l'artillerie ennemie avec des obus de tous les calibres.

Vers six heures du soir les Boches venaient de prendre l'offensive et avaient réussi à contourner notre aile droite ; les Belges, se voyant contournés, battirent en retraite jusqu'en deuxième ligne... Les Boches arrivaient sur nous. On recevait des coups de fusil de partout, devant, derrière... Alors je me décidai à prendre ma pièce sur l'épaule pour gagner une maison qui était à environ 700 mètres. J'arrive dans la maison. A peine arrivé, une marmite tombe à quelques mètres de moi. Je me relève. Je vois mon lieutenant, M. Bernier, qui avait sa joue en sang : il venait de recevoir un éclat d'obus. Plus d'officier. Le second maître prend le commandement de la section. Nous gagnons une position en nous défilant un par un. Je mets la pièce en batterie et j'ouvre le feu sur les Boches

(1) L'officier qui nous adresse ce récit l'accompagne de ces lignes : « Je vous envoie une relation toute courte d'un petit gâs de Rédéné, Joseph Pichon. Voyez comme c'est simple. Voilà un petit bougre qui étalé un assaut tout tranquillement avec sa mitrailleuse. Cela disparaît dans l'ensemble d'un combat, d'une furieuse attaque, d'une acharnée défensive. Eh bien, il l'a fait, comme il l'écrit, sans plus s'étonner... étonné seulement que je lui aie, à l'époque, demandé ce rapport. »

qui nous chargeaient à la baïonnette : en moins d'un quart d'heure la tranchée perdue avait été reprise et nous pûmes reprendre la position que nous occupions dans la journée.

VII

L'ARTILLERIE BELGE

Nous avons reçu du major Raoul Pontus, commandant le 2e d'artillerie de la 2e division belge, une lettre rectificative du plus vif intérêt et qui précise les conditions dans lesquelles se trouva l'artillerie belge qui coopéra avec nos fusiliers et l'infanterie alliée à la défense de Dixmude. Il nous est d'autant plus agréable de donner la parole au major que le groupe Pontus compta parmi les rouages essentiels de la défense. Le très distingué et très savant officier qui le commandait se prodigua jusqu'au dernier jour ; avec le général Meiser, le colonel Jacques, un des héros de Liège, et le colonel Wleschounes, il fut la personnalité la plus marquante de l'armée alliée sous Dixmude et dans les opérations autour de la ville. A diverses reprises l'amiral Ronarc'h exprima à S. M. Albert Ier et au major lui-même toute la satisfaction qu'il éprouvait de ses services et de ceux du groupe d'artillerie sous ses ordres. En témoignage de quoi ledit groupe fut autorisé par le Roi à inscrire le nom de « Dixmude » sur les boucliers de ses pièces et le major Pontus, sur la proposition de l'amiral, nommé officier de la Légion d'honneur.

Notre correspondant proteste tout d'abord contre l'opinion accréditée que les canons belges fussent de fabrica-

tion étrangère « Notre acier à canon, fait en Belgique, nous dit-il, est au contraire de tout premier ordre. » — Sur le nombre des pièces hors de service : « Personnellement j'ai gardé 12 pièces sur 12, et elles ont tiré jusqu'au dernier moment; je n'ai eu hors de service que deux caissons, touchés de plein fouet par des obus et qui ont fait explosion. Il y eut, en effet, dans l'artillerie belge, des pièces hors de service, mais en très petit nombre, et les accidents ne furent pas dus à la mauvaise qualité du métal à canon : à la suite du grand nombre de coups tirés par nos bouches à feu, la glycérine des freins s'est échappée et les ressorts récupérateurs, supportant seuls, à un moment donné, le choc du départ, se brisèrent à quelques pièces. Mes canons auraient peut-être été dans la même situation, si je n'avais pas fait remplacer la glycérine par de l'eau, dès que je me suis aperçu du défaut de liquide dans les freins. » — Sur le manque d'artillerie lourde au commencement de la défense : « La faible puissance de la majorité de l'artillerie qui se trouvait devant Dixmude résidait dans son calibre de 75, qui était le même pour les Belges et pour les Français... Je ne crois pas qu'il existe, dans aucune artillerie, un projectile plus merveilleux, plus puissant, au rendement plus remarquable que votre obus explosif; or, depuis notre arrivée sur l'Yser, l'armée française nous a généreusement permis de puiser, presque sans compter, dans ses approvisionnements en munitions. Dans ces conditions, tout lecteur impartial et compétent ne pourra comprendre les mots : « toussotement... petits canons... asthmatiques... » Nous tirions les projectiles français avec charge de tir française; par conséquent la « musique » du coup de départ devait être et était identique à celle de vos 75; la rapidité de tir la même. »

AVIS

Quelque soin que nous ayons apporté à cette relation, nous sentons combien elle est encore incomplète. Bien des actes d'héroïsme sont ensevelis pour jamais dans la nuit. Nous en demandons humblement pardon à leurs auteurs. A côté de ces héros anonymes, il en est d'autres dont les beaux traits de courage ne sont pas venus jusqu'à nous, mais sont connus de leurs proches et de leurs amis. Nous accueillerons avec reconnaissance, en vue des éditions futures, toutes les communications, additions et rectifications qui pourraient nous être faites par ces personnes et que nous les prions d'adresser à la Librairie Plon, 8, rue Garancière, Paris.

*

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Le drapeau de la brigade ..... Frontispice.

Fusiliers marins sortant de leur dépôt du Grand Palais 7

La grand'place de Dixmude 52

La maison du « Papegaei » 59

Le béguinage de Dixmude 65

Le Haut-Pont et la minoterie 77

Auto-mitrailleuse belge en reconnaissance dans la plaine de Dixmude 83

L'église Saint-Nicolas après les premiers jours du bombardement 107

L'hôtel de ville et le beffroi après les premiers jours du bombardement 126

La Grande-Rue après les premiers jours du bombardement 183

Le canal de Handzaeme 196

L'inondation. — Vieux moulin et fermes noyées sur l'Yser 215

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

I. — Vers Gand 1
II. — La bataille de Melle 15
III. — En retraite 41
IV. — Sur l'Yser 51
V. — Dixmude 59
VI. — La prise de Beerst 73
VII. — Les premiers effets du bombardement . . . 97
VIII. — L'inondation 129
IX. — L'assassinat du commandant Jeanniot . . . 135
X. — Dans les tranchées 151
XI. — L'attaque du château de Woumen 173
XII. — La mort de Dixmude 185

APPENDICE 219

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE

HMod
L5163d

137328

Author Le Goffic, Charles Henri

Title Dixmude

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU